



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

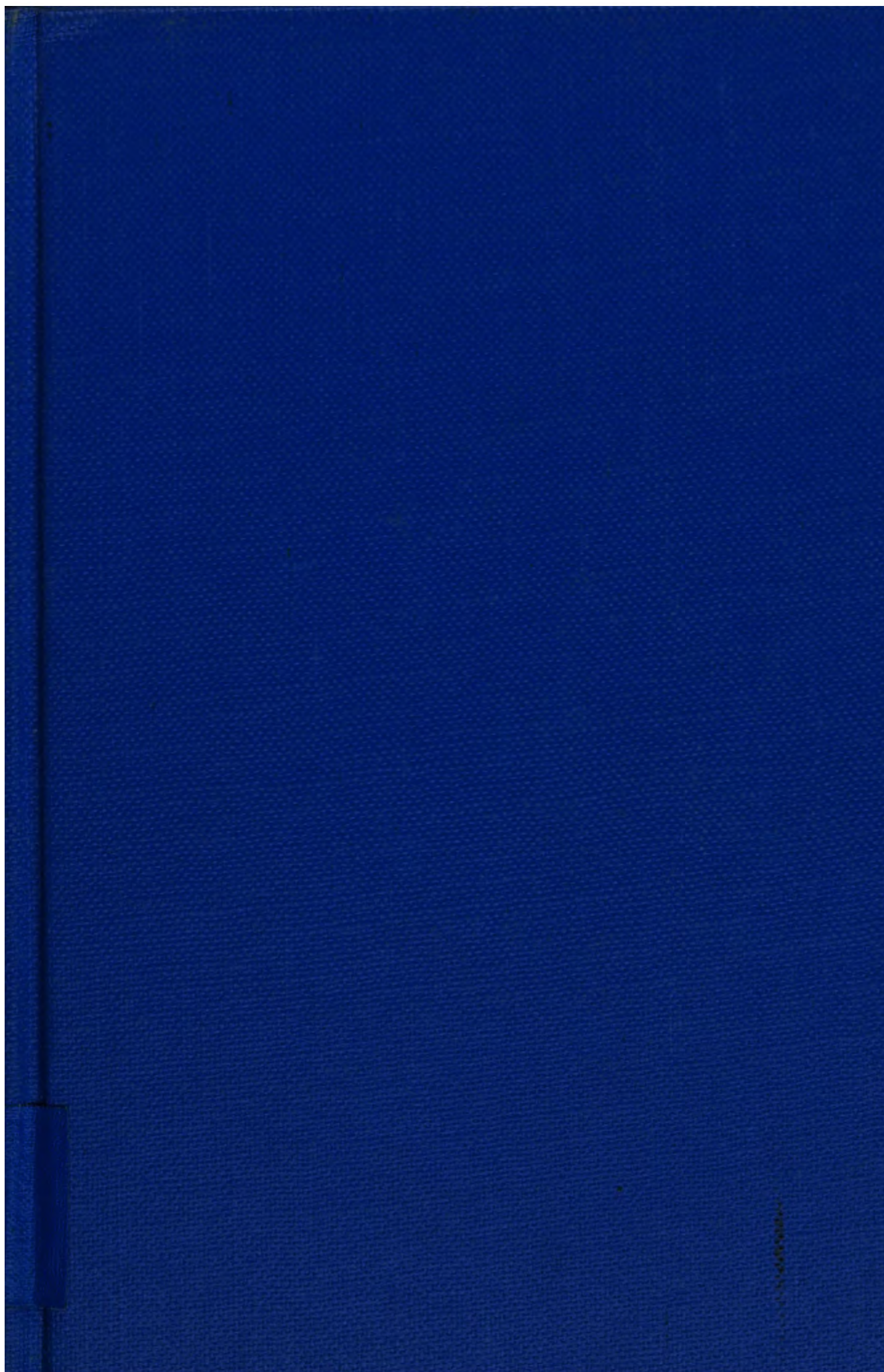
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



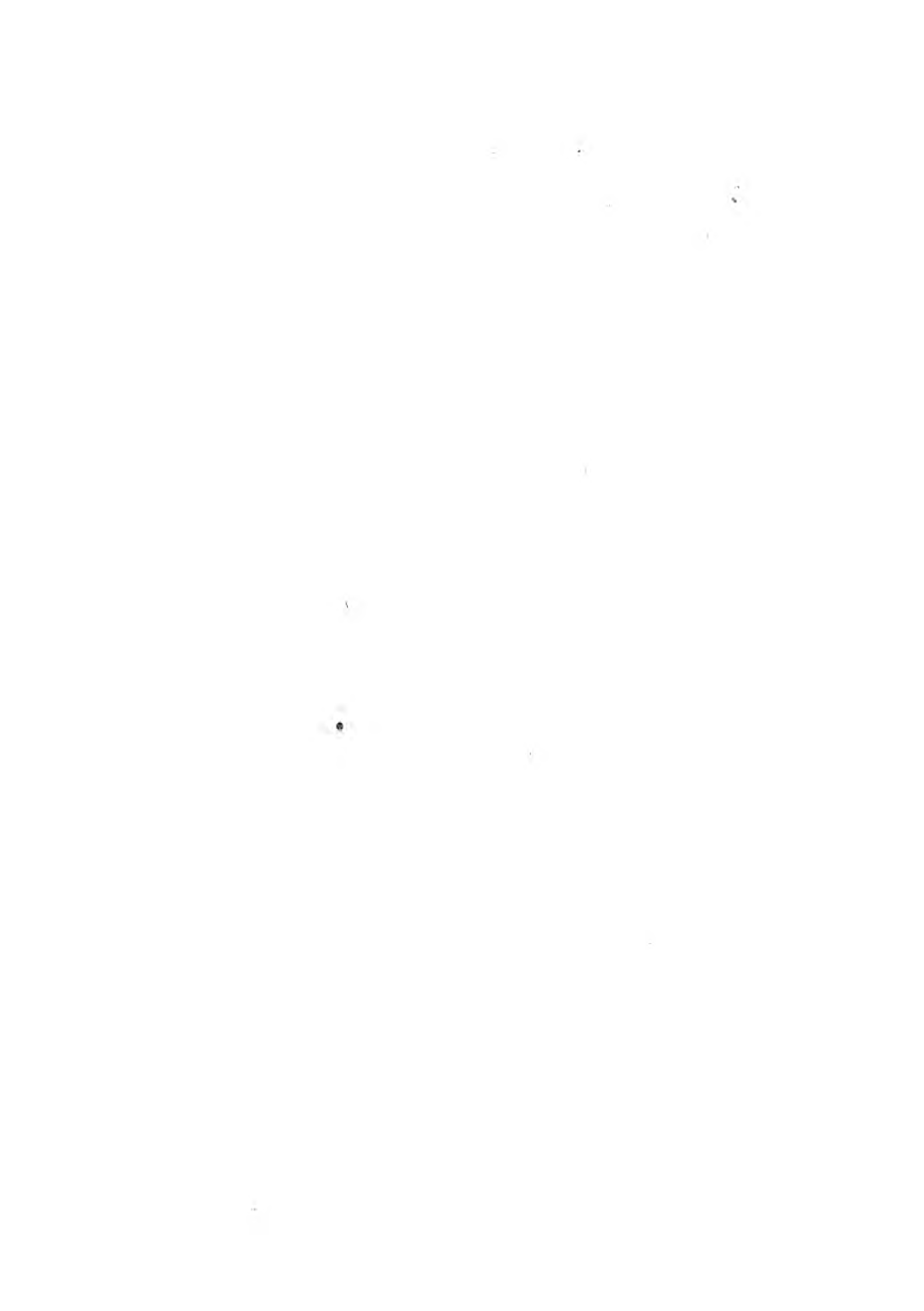


~~L/U 835 A.1~~

REP. F. 6990







Il a été tiré de cet ouvrage :

6 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 6 ;

20 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 7 à 26 ;

50 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 27 à 76 ;

100 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, numérotés de 77 à 176.

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée sur papier d'alfa.

Exemplaire de
L'ÉDITION ORIGINALE

ON NE VOIT PAS LES COEURS

DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME SÉRIE
(Ouvrages déjà parus ou en cours de réimpression)

CRITIQUE ET VOYAGES

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. — Études et Portraits, 3 vol. — Outre-Mer, 2 vol. — Sensations d'Italie, 1 vol. — Pages de critique et de doctrine, 2 vol. — Nouvelles pages de critique et de doctrine, 2 vol. — Quelques témoignages, 1 vol. — Au Service de l'ordre, 1 vol.

ROMANS

Cruelle Énigme, suivi de Profils perdus, 1 vol. — Un Crime d'amour, 1 vol. — André Cornélis, 1 vol. — Mensonges, 1 vol. — Physiologie de l'amour moderne, 1 vol. — Le Disciple, 1 vol. — Un Cœur de femme, 1 vol. — Terre promise, 1 vol. — Cosmopolis, 2 vol. — Une Idylle tragique, 1 vol. — La Duchesse bleue, 1 vol. — Le Fantôme, 1 vol. — L'Étape, 2 vol. — Un Divorce, 1 vol. — L'Émigré, 1 vol. — Le Démon de midi, 2 vol. — Le Sens de la mort, 1 vol. — Lazarine, 1 vol. — Némésis, 1 vol. — Laurence Albani, 1 vol. — L'Écuyère, 1 vol. — Un Drame dans le monde, 1 vol. — La Geôle, 1 vol. — Cœur pensif ne sait où il va, 1 vol. — Le Danseur mondain, 1 vol. — Nos actes nous suivent, 2 vol.

En collaboration avec Gérard D'HOUVILLE, Henri DUVERNOIS, Pierre BENOIT.

Le Roman des Quatre, 1 vol. — Micheline et l'amour, 1 vol.

NOUVELLES

L'Irréparable, suivi de Deuxième Amour, Céline Lacoste et de Jean Maquenem, 1 vol. — Pastels et Eaux-Fortes, 1 vol. — François Vernantes, 1 vol. — Un Saint, 1 vol. — Recomencements, 1 vol. — Voyageuses, 1 vol. — Complications sentimentales, 1 vol. — Drames de famille, 1 vol. — Un Homme d'affaires, 1 vol. — Monique, 1 vol. — L'Eau profonde, 1 vol. — Les Deux Sœurs, 1 vol. — Les Détours du cœur, 1 vol. — La Dame qui a perdu son peintre, 1 vol. — L'Envers du décor, 1 vol. — Le Justicier, 1 vol. — Anomalies, 1 vol. — Conflits intimes, 1 vol. — Le Tapin, 1 vol.

POÉSIES

La Vie inquiète, Petits Poèmes, Édél, les Aveux, 1 vol. — Poésies inédites, 2 vol.

THÉÂTRE

Un Divorce (en collaboration avec M. André CURY), 1 vol. — La Barricade, *Chronique de 1910*, 1 vol. — Un Cas de conscience (en collaboration avec M. Serge BASSET), 1 vol. — Le Tribun. *Chronique de 1911*, 1 vol.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1929.

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

**ON NE VOIT PAS
LES COEURS**

**LE SOUPÇON — LA VÉRITÉ DÉLIVRE
TROP DE REMÈDE EST UN POISON**



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés



Copyright 1929 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

AVANT-PROPOS

On trouvera, réunis dans ce volume, quatre petits actes qui relèvent du genre que nos aînés ont baptisé du nom de Proverbes. Carmontel et Collé au dix-huitième siècle, Alfred de Musset, puis Octave Feuillet au dix-neuvième, lui ont donné droit de cité dans la haute littérature, alors qu'il n'était, à ses débuts, sous Louis XIII et Louis XIV, qu'un jeu de société où quelques amateurs de spectacles s'amusaient, dans les salons, à commenter par une saynète improvisée un dicton populaire. Les maîtres que j'ai nommés s'ingénierent à transformer la saynète en une comédie de mœurs, plutôt mondaine et légère. On ne badine pas avec l'amour té-

moigne que la comédie peut elle-même se muer en un drame intime et le plus poignant pathétique se substituer à cette légèreté d'esprit dont s'enchantaient, à la veille de 89, les habitués des fêtes des ducs d'Orléans.

Un historien du théâtre en France composerait un bien curieux chapitre en dégageant les causes de cette évolution. La première me paraît être l'hybridité du genre, qui fait qu'il se prête à des développements d'ordre très différent. Il relève du théâtre, en effet, puisqu'il suppose un dialogue, une intrigue, si mince soit-elle, et des personnages caractérisés. En même temps, il tient de la nouvelle, car ces personnages agissent en fonctions d'une anecdote, qui a son commencement, sa crise et son dénouement, mais, comme dans la nouvelle, cette anecdote doit être simple et la brève dimension du Proverbe ne comporte ni une exposition détaillée, ni la complication d'incidents nombreux. Par sa définition même, le Proverbe implique encore un tour d'esprit dogmatique,

puisqu'il aboutit volontairement à mettre en lumière une de ces grandes vérités que l'expérience commune résume dans des adages populaires chargés d'un bon sens où s'affirme parfois toute une philosophie. Il était naturel que les écrivains, tentés par un genre où se conjuguent des éléments si divers, en donnassent des formules très diverses aussi, qu'ils aient été, comme Carmontel, d'incomparables amuseurs, ou, comme, le Collé de la Vérité dans le Vin, des visionnaires aigris des vices de leur époque, ou, comme Musset, des poètes sans cesse emportés par leur génie lyrique, ou, comme Feuillet, des observateurs indulgents, soucieux d'abord des nuances justes et fines. Nous devons ainsi à ces maîtres, je n'ai rappelé que les plus connus, tout un groupe de créations bien intéressantes et qui constituent une variété de la littérature à idées, qu'il ne faut pas confondre avec la littérature à thèse.

On ne badine avec l'amour, ce chef-d'œuvre de l'art du Proverbe, permet de préciser cette

distinction. Alfred de Musset, s'il avait voulu écrire une pièce à thèse — comme Molière dans son École des femmes ou ses Femmes savantes, — aurait combiné des événements et des caractères choisis, — tel Arnolphe, telle Philaminte, tel Trissotin, — en vue d'établir une démonstration. Entre parenthèses, cet exemple de Molière nous prouve que la littérature à thèse peut, pratiquée par un auteur de génie, produire elle aussi des chefs-d'œuvre. Le poète d'On ne badine pas, lui, ne se propose pas de démontrer. Il veut seulement, au terme d'un drame qu'il a évoqué avec une sympathie frémissante, nous suggérer ses propres réflexions, ramassées dans un aphorisme qui conviendrait à tant d'histoires pareilles, mais tandis qu'il vous contait cette histoire d'un malentendu entre un jeune homme ingénument libertin et une jeune fille ingénument coquette, il ne pensait qu'à en peindre les épisodes dans leur réalité, tels qu'ils surgissaient devant son imagination émue. C'est un coin de vie qu'il a

eu l'ambition de représenter, et la conclusion, par le proverbe, traduit seulement la mélancolie d'un regard rétrospectif sur un incident sentimental achevé dans la tragédie. Il y a donc eu deux moments, dans l'attitude mentale de l'artiste, l'un où il s'imposait la totale soumission à l'objet, cette règle de l'observation scientifique, qui est celle aussi de l'observation littéraire, en effaçant sa personne, ses opinions, ses préférences, l'autre où il a pensé cet objet pour en déterminer la signification. Un travail d'esprit, tout pareil, s'accomplissait d'instinct chez les premiers et frivoles inventeurs du genre, quand ils se complaisaient à se jouer pour eux-mêmes quelque aventure empruntée au quotidien de l'existence pour la faire rentrer ensuite, par l'énoncé d'un adage familier, dans le large courant de la sagesse usuelle. Quoi de plus français que ces deux gestes d'intelligence ainsi couplés : voir les choses, telles qu'elles sont dans leur réalité la plus stricte, et tout de suite aboutir à des re-

marques de moraliste. C'est la définition même que La Fontaine aurait pu donner de ses fables, et c'est celle également du Proverbe, tel que l'ont conçu et pratiqué les maîtres.

A défaut d'autre mérite, les quatre essais dramatiques que l'on va lire, ont celui d'avoir été conçus et traités dans cette tradition. Ce sont des tableautins de mœurs où l'auteur s'est efforcé de copier un peu de réalité contemporaine avec une exactitude scrupuleuse, pour en dégager une leçon que les dictons mis en tête de la pièce résument explicitement. A l'un de ces petits drames son proverbe manque. Le Soupçon se serait appelé : le Pire n'est pas toujours certain, si ce beau titre eût été libre. Puissent ces courts romans dialogués susciter chez quelques lecteurs l'inquiétude des problèmes moraux, et même sociaux comme dans Trop de remède est un poison, qui s'y trouvent sinon discutés et résolus, du moins indiqués et posés.

P. B.

**ON NE VOIT PAS
LES COEURS**

ON NE VOIT PAS LES COEURS

PERSONNAGES

JACQUES LOZIÈRE, agent de change.

HENRI GIARD, architecte.

FRANÇOISE LOZIÈRE, femme de Jacques.

LUCIE GONDRIN, sœur de Françoise.

Un petit salon élégant chez les Lozière.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOISE LOZIÈRE ET LUCIE GONDRIN

FRANÇOISE

C'est toi, petite sœur. (*Elle l'embrasse.*) Tu vas bien?... Papa et maman aussi?...

LUCIE

Très bien, Françoise. Je ne te demande pas

des nouvelles de ta santé à toi. Tu n'as jamais été ni si fraîche, ni si jeune... Tu sortais? FRANÇOISE, *en riant, lui montre une petite liste écrite qu'elle tient à la main.*

Oui. Et je n'ai que le temps de faire ce que j'ai à faire. C'est le programme de mon après-midi. Cinq visites. A vingt minutes au moins la visite. Ce sont des Jours. Trois thés ensuite, encore vingt minutes pour chacun. Dans l'intervalle, un essayage, deux courses dans deux magasins et je dois être ici à sept heures pour m'habiller. Je dîne en ville avec Jacques chez un client important. Ah! ma petite Lucie, il faut que j'en aie une santé, comme disent les gens distingués. (*Elle rit de nouveau.*) C'est un rude métier, vois-tu, que d'être la femme d'un grand agent de change, déléguée par son époux à la représentation.

LUCIE, *très nerveuse.*

Il faut cependant que je te parle et que tu m'écoutes. J'ai une chose trop grave à

t'annoncer et un conseil trop sérieux à te demander.

FRANÇOISE

Eh bien ! Mon automobile est dans la cour?...

LUCIE

Je ne sais pas. Je n'ai pas regardé.

FRANÇOISE, *allant à la fenêtre.*

Elle est là. Tu vas venir avec moi jusqu'à ma première visite, chez les Bévy, rue Vernet. De la rue de Laborde, avec les encombrements, il faut dix minutes. Tu auras tout le temps de m'expliquer ta petite affaire.

LUCIE

Non, Françoise. La chose est trop grave, — j'y insiste, — pour que nous en causions, en l'air, comme ça. Il s'agit de mon mariage.

FRANÇOISE, *en riant.*

Ton mariage?... Et cette mine d'enterrement pour me l'annoncer? Mais tu devrais être si contente ! Je ne te vois pas autant que

je voudrais, depuis mon mariage à moi, et c'est chaque fois pour t'entendre dire que tu t'ennuies à la maison ; que papa ne s'occupe point de toi, ce qui se comprend un peu, étant donné qu'il fait sans cesse la navette, entre sa fabrique de tulle dans le Nord et son bureau de Paris ; que maman est toujours de mauvaise humeur, à cause des spéculations de papa, qui l'inquiètent. L'autre jour encore : « C'est un enfer », gémissais-tu. Je te répète, tu devrais être si contente d'en sortir. A moins que... Non. Te connaissant avec ta petite tête bien à toi, je ne suppose pas que tu te laisses marier contre ton idée. Et quel est l'heureux candidat à la main de Mlle Lucie Gondrin?...

LUCIE

Tu plaisantes !... (*Elle montre le carnet que Françoise tient à la main.*) Tu es une grande mondaine, toi. Tu mènes la vie de tes goûts, tu n'en conçois pas d'autre, et quand tu sauras le nom du candidat à la main de

Mlle Lucie Gondrin, comme tu dis, tu me féliciteras, j'en suis sûre.

FRANÇOISE, *redevendue sérieuse.*

Cette ironie, cette amertume !... Mais si je t'ai plaisantée, petite sœur, c'est un peu ton caractère qui en est la cause. Je t'ai toujours reproché de t'exagérer les moindres incidents de ta vie. Quand tu m'as parlé avec cet accent, j'ai pensé tout de suite : « Elle dramatise. » Encore pardon ! (*Elle l'embrasse.*) Je ne suis pas très expansive, tu sais, mais je t'aime bien. Alors, le nom de celui qui te demande en mariage ?... Je le connais ?...

LUCIE

M. Jean Carbayrac.

FRANÇOISE

Ce grand tanneur du Midi, venu à Paris pour fréquenter le monde chic ?... Je comprends. Tu es jolie, très jolie. Tu es ma sœur. Mes relations seront naturellement les tiennes. Il voit d'avance dans les journaux des comptes rendus de courses, de grands dîners,

de soirées, avec la formule « la belle Mme Carbayrac », comme il y voit maintenant « la belle Mme Lozière ». Et ça ne te plaît pas à toi, de devenir « la belle Mme Carbayrac »... Eh bien ! refuse.

LUCIE

Est-ce que je peux ? Est-ce que je dois ?

FRANÇOISE, *après un silence.*

Est-ce que je dois?... Comme tu as dit ça !... C'est maman qui t'a transmis cette demande en mariage, n'est-il pas vrai?...

LUCIE

C'est maman. Pourquoi?...

FRANÇOISE

Et elle t'a dit qu'il y allait de la situation de papa. Qu'il a de nouveau joué à la Bourse, à découvert, dans des conditions désastreuses. Qu'il est menacé d'être exécuté à la fin du mois. Et alors, c'est le déshonneur commercial, la nécessité de vendre la fabrique du Nord. Enfin, l'écroulement. Elle t'a dit encore que Carbayrac est tout disposé à aider papa,

à cause de toi. Voilà le sens de ta petite phrase : « Est-ce que je dois? » Que tu dises non à cette demande en mariage, naturellement c'est la rupture avec Carbayrac, et plus d'aide à espérer de ce côté.

LUCIE

Oui, les choses se sont bien passées ainsi. Mais comment sais-tu?...

FRANÇOISE

Ma pauvre Lucie, c'est l'histoire de mon mariage à moi, que je viens de te raconter.

LUCIE

Alors, quand Lozière t'a demandée, maman t'a parlé, à toi aussi, des affaires de papa? Elle t'a suppliée de le sauver? Et tu as accepté?

FRANÇOISE

J'ai accepté.

LUCIE

Et tu vas me conseiller d'accepter aussi. (*Elle s'assied, et la voix étouffée :*) Ah! Françoise! que tu viens de me faire mal!... Mais



c'est affreux, d'avoir des parents qui traitent ainsi leurs enfants. Toi, du moins, je croyais que tu t'étais mariée, peut-être pas suivant ton cœur, mais suivant tes goûts. Ainsi, toi d'abord, moi ensuite ! Que papa et que maman aient si peu d'affection pour nous, tiens, c'est plus dur encore que le reste, c'est monstrueux, monstrueux.

FRANÇOISE

Ne parle pas d'eux ainsi, ma chère petite. Ne les juge pas. C'est nous d'abord les coupables. Je te connais bien, va, car tu me ressembles. Nous ne nous sommes jamais montrées à eux, ni même l'une à l'autre. Toi et moi l'émotion nous fait nous taire, je le sais trop. Pour que nous nous parlions comme maintenant, il faut que tu soies bouleversée et que ça m'ait gagnée. Papa et maman ne nous connaissent pas, voilà tout. Pauvre papa ! Il a un vice, un terrible vice, ça c'est vrai : c'est un joueur. Ah ! la passion du jeu ! Depuis que je vis avec Jacques, j'ai tellement

entendu parler de cette griserie de la Bourse, de cette course aux millions, la course à la ruine neuf fois sur dix. Les gens le savent, et puis le goût du risque est plus fort. C'est toute l'histoire de père, vois-tu. Quant à maman, elle l'aime. Ça explique tout. Dès qu'elle le sait menacé, il n'y a rien qu'elle n'accepte pour le sauver.

LUCIE

Même de vendre ses filles.

FRANÇOISE, *vivement.*

Ne dis pas cela, Lucie. N'emploie pas des mots pareils. A toi et à moi elle a cru offrir de beaux mariages. Pense donc : un des premiers agents de change de Paris, un des plus riches usiniers du Midi. Mais combien de mères seraient enivrées d'assurer à leurs filles de pareils partis ! Je suis sûre qu'en te parlant de Carbayrac, elle t'a parlé de moi aussi, et qu'elle t'a dit : « Vois comme ta sœur est heureuse. »

LUCIE

Elle me l'a dit.

FRANÇOISE

Elle le croit et c'est la raison pour laquelle je lui ai pardonné.

LUCIE

Je te répéterai ton mot de tout à l'heure : « Comme tu as dit ça ! » Moi aussi je te croyais heureuse et que tu l'aimais, cette vie du monde, si brillante, si enviée, et que ton mari et toi vous vous entendiez si bien.

FRANÇOISE

Tu vois comme on se connaît mal, les uns les autres. C'est pour cela qu'il ne faut pas en vouloir à maman. C'est pour elle surtout que je tiens à passer pour heureuse, afin qu'elle n'ait jamais de remords. Mais à toi, qui ne le lui rediras pas, je puis bien avouer que je ne suis pas heureuse. D'abord mon mari, lui non plus, ne me connaît pas. Moi, je crois le connaître : c'est l'homme d'affaires typique, un chiffre vivant. Il est très loyal,

très actif, très intelligent, mais chez lui le métier a détruit toute sensibilité. Dans quelle atmosphère glacée nous vivons, un petit fait t'en donnera l'idée. Quand nous sommes partis pour notre voyage de noces, dans l'automobile qui nous emportait à la gare, qu'a-t-il regardé, sur un journal acheté en route. La cote du jour ! Quand tu me racontais que Carbayrac t'épouserait avec l'idée de lire, dans les renseignements mondains des journaux, le nom de sa femme parmi ceux des reines de la mode, je pensais aux motifs qui ont décidé Jacques, les mêmes, sois-en sûre. Il m'avait remarquée au bal, il avait vu mes petits succès. Il n'était plus très jeune. Je n'avais pas une grande fortune. Il a pensé qu'il serait le maître de me faire vivre à sa guise. Et sa guise (*elle montre le carnet*), c'était cela. Je dois lui rendre cette justice, qu'il n'a jamais fait allusion aux difficultés dont il a tiré notre père. Oh ! il a du tact. Il ignore que je le savais, moi, ce marchandage.

Tout de même, c'en était un. Je suis de ton avis là-dessus. J'ai considéré qu'il m'avait achetée, que j'avais une dette à payer, et je la paie, en menant cette existence (*elle montre à nouveau le carnet*) dont j'ai l'idée qu'elle lui plaît et qu'elle lui sert.

LUCIE

Mais quand tu l'as accepté, ce marché, pour reprendre ton mot, tu as pu le faire, parce que tu n'avais aucun sentiment dans ton cœur. Tu n'aimais personne.

FRANÇOISE

Petite sœur, cela signifie que tu as, toi, un sentiment dans le tien, que tu aimes quelqu'un.

LUCIE

Eh bien ! oui.

FRANÇOISE

Que je connais?...

LUCIE

Que tu connais. (*Elle montre un portrait de Françoise, pendu au mur.*)

FRANÇOISE

Carlès, le dessinateur?...

LUCIE

Oui.

FRANÇOISE

Encore là, je n'ai rien vu. C'est vrai pourtant, quand il faisait ce portrait, tu arrivais sans cesse, sous un prétexte ou sous un autre. Comme il t'avait donné des leçons, je croyais que tu venais pour suivre son travail... Alors, tu l'aimes? Et il le sait?...

LUCIE

Oui.

FRANÇOISE

Tu le lui as dit?

LUCIE

Oui.

FRANÇOISE

Ma pauvre enfant! Et tu l'as laissé te dire qu'il t'aimait?

LUCIE

Il y a mis tant de délicatesse, tant de respect!

FRANÇOISE

Pourquoi ne t'a-t-il pas demandée en mariage?

LUCIE

C'est moi qui ai voulu qu'il attendît. Il doit avoir une exposition, le mois prochain, pour laquelle il t'a d'ailleurs réclamé ton portrait.

FRANÇOISE

En effet.

LUCIE

Je suis sûre à l'avance du grand succès. Il a tant de talent!

FRANÇOISE

Et tu as pensé que ce succès déciderait nos parents à lui répondre : « oui », quand il ferait sa demande? Hélas! Un succès d'exposition, c'est une promesse pour l'avenir. Mais le présent, c'est la position de Bourse et son règlement, tu t'en rends compte. Ma pauvre petite, que tu viens d'éveiller d'échos dans mon passé!...

LUCIE

Comment, toi aussi, quand tu t'es mariée?...

FRANÇOISE

Moi aussi, j'aimais quelqu'un et je croyais qu'il m'aimait. Il n'était pas riche, lui non plus, mais il me croyait riche. Quand je lui ai dit que Lozière me demandait en mariage et la raison pour laquelle j'allais devoir accepter, il me répondit par des questions sur la fortune de papa, qui me le montrèrent sous un jour, pour moi, bien triste. Ce fut ma première désillusion. Trois mois après mon mariage, il se mariait lui-même avec une femme plusieurs fois millionnaire, à Lyon heureusement, ce qui m'a épargné l'amertume de le revoir.

LUCIE

Je t'assure que Carlès m'aime vraiment, lui.

FRANÇOISE

S'il en est ainsi, c'est peut-être pire. Mais

que faire pour toi, ma pauvre petite Lucie, que faire?...

LUCIE

Parler à ton mari. Voilà ce que j'étais venue te demander. Il paraît qu'il réussit dans ses affaires, merveilleusement, que sa fortune déjà considérable est plus que doublée depuis son mariage. Maman le disait devant moi l'autre jour. S'il voulait aider papa, le tirer de cet ennui?... Cet argent que M. Carbayrac parle d'avancer, m'a dit maman, l'avancer, lui, il le peut. Il l'a déjà fait pour toi.

FRANÇOISE

Précisément à cause de cela, je ne peux rien lui demander. Du moment que je l'ai épousé dans ces conditions, il me dirait : « Mais que Lucie épouse Carbayrac. » D'ailleurs, il la soupçonne, la situation de papa. Ce n'est pas une fois, c'est vingt, qu'il m'a posé des questions sur le sens desquelles je ne me suis jamais trompée. « La fabrique de votre père va bien? Est-ce qu'il ne vous

en parle pas?... Votre père ne vous tâte jamais sur des valeurs de Bourse?... » J'ai bien compris, à vingt phrases pareilles, qu'il avait dû faire promettre à papa, quand il l'a aidé, de ne plus jamais spéculer. Papa, j'en suis sûre, a promis, et ne tient pas sa promesse. Toujours le joueur. Non, je ne peux pas parler à Jacques. Il me dirait sur notre père des mots que je ne veux pas entendre, et je lui répondrais, je le sens, avec une violence où je mettrais toute la rancune de ma vie manquée. Je te répète, il m'a achetée. Je n'ai pas le droit de me faire payer deux fois. Il faut trouver autre chose, ou faire comme moi, te résigner. Si j'avais un enfant, malgré tout, je ne serais pas à plaindre. Tu en auras peut-être un, si tu te maries. Mais quand dois-tu donner la réponse?...

LUCIE

Aujourd'hui.

FRANÇOISE

Aujourd'hui !... Que faire?...

(On entend un son de cloche, elle va regarder à la fenêtre.)

C'est Jacques qui rentre. Il est avec un de ses amis, Giard, l'architecte. Ce n'est pas son heure. J'espère qu'il n'a pas l'idée d'aménager une scène dans notre grand salon, pour faire jouer, à « la belle Mme Lozière », la comédie de société ! Tu n'as qu'à le regarder tout de suite, tu verras qu'il n'y a rien à demander à cet homme-là, pas plus qu'à un coffre-fort dont on n'a pas le chiffre. Mais accompagne-moi, nous causerons dans la voiture. Nous trouverons peut-être...

SCÈNE II

LES MÊMES, LOZIÈRE, GIARD

LOZIÈRE

Bonjour, Lucie. Françoise, n'oubliez pas d'aller chez Mme Bévy, assez tôt pour avoir des chances de la voir seule. Entendez-vous avec elle au sujet de cette vente de charité.

FRANÇOISE, *montrant son carnet.*

Je commence mes courses par elle. Voyez, elle est en tête de ma liste.

LOZIÈRE, *refusant d'un geste le carnet.*

Excusez-moi de ce rappel. Mais vous savez comme elle est étourdie et je vous le répète : il faut que cette vente pour les orphelins de notre huitième, où elle a des maisons, soit bien organisée.

FRANÇOISE

Elle le sera. Tu viens, Lucie? Vous m'excusez, monsieur Giard?

(Lucie a salué sans parler. Les deux femmes sortent.)

SCÈNE III

LOZIÈRE, GIARD

GIARD

Dis-moi donc, Jacques, ça n'a pas l'air de bicher très fort entre toi et ta petite belle-sœur?

LOZIÈRE

J'en suis là avec toute ma belle-famille, mon cher Henri. Le père, tu le connais ; un hurluberlu qui a eu la chance d'hériter, de son père à lui, une fabrique bien montée dans le Nord. Là-dessus, il se croit le génie des affaires. Au moment de mon mariage, je l'ai tiré d'un très mauvais pas. Il s'était engagé, à la Bourse, dans des opérations insensées : une position d'un million, et il avait versé seulement cent mille francs de couverture ! Un krach survient. Il perd quatre cent mille francs. Ne pouvant fournir le complément de la somme, qui aurait dû être chez son banquier, il allait être liquidé d'office, poursuivi par le banquier, obligé de vendre sa fabrique. J'ai tout arrangé... Il m'a promis alors de ne plus spéculer. Mais ces Boursicoteurs !... Rien ne leur apprend rien. J'espère pourtant qu'il tient parole. En tout cas, il n'est le client d'aucun de mes confrères. Reste la Coulisse, mais je le saurais. Ma belle-mère est une

débile, hypnotisée par son mari. Ma petite belle-sœur, une maussade, une prétentieuse, qui se croit des aptitudes d'artiste, pour avoir pris des leçons de Carlès. Quand j'ai voulu faire faire un portrait de ma femme, c'est elle qui me l'a indiqué. Je lui en suis reconnaissant. (*Il montre le portrait.*) Comment le trouves-tu, ce portrait?... Il est beau, n'est-ce pas? Ce n'est qu'un crayon, mais si ressemblant!

GIARD

Oui, très ressemblant, et de ce noble dessin dans la manière d'Ingres, que, pour ma part, j'aime beaucoup... Pourtant, veux-tu me permettre de te parler en toute franchise? Je le trouve un peu froid, quand même, ce portrait, un peu conventionnel, pour tout dire.

LOZIÈRE

Et d'autant plus ressemblant. Cela m'amène, mon cher Giard, à t'expliquer pourquoi j'ai voulu que nous eussions une conversation aujourd'hui, et chez moi. Tu es mon

plus vieil ami. Nous préparions le bachot ensemble, à Sainte-Barbe, voilà tantôt vingt ans. Tu as été mon témoin à mon mariage. Nous ne nous voyons guère, parce que nous avons des métiers trop différents et que je ne peux pas beaucoup t'inviter dans mon intérieur, qui n'en est pas un.

(Geste de Giard.)

Tu ne protesteras plus quand je t'aurai parlé comme je vais le faire.

GIARD

Tu m'avais dit que tu voulais me consulter, à titre d'architecte et sur ton hôtel? Ce mot d'intérieur signifie-t-il que tu veux faire des remaniements?...

LOZIÈRE

Non. Ce mot, je l'ai employé dans le sens moral, et tu l'as bien compris, avoue?... Mais sérieux les questions, comme disent les farceurs du Parlement. Ce que je désire de toi, à titre d'architecte, c'est que tu examines

cet hôtel et que tu m'en estimes la valeur, au taux actuel du franc.

GIARD

Tu veux le vendre?

LOZIÈRE

Oui.

GIARD

Tu as donc fait de grosses pertes d'argent, toi qui passes pour si fort en affaires?

LOZIÈRE

Je n'ai fait aucune perte d'argent. Bien au contraire. Mais ce n'est pas seulement l'hôtel que je veux vendre, c'est ma propriété de Seine-et-Marne, et, je vais t'étonner davantage encore, ma charge d'agent de change.

GIARD

Cette fois, je ne comprends plus du tout.

LOZIÈRE

Tu as pourtant tiqué tout à l'heure quand j'ai dit « mon intérieur ». C'est la preuve que ton amitié a deviné bien des choses auxquelles, par délicatesse, tu n'as jamais fait

la moindre allusion. Écoute et tu vas comprendre. Quand je me suis marié il y a deux ans, tu te rappelles ce que je t'ai dit en t'annonçant ma résolution?

GIARD

Certes. Tu en avais assez d'être seul. Tu avais rencontré une jeune fille très jolie, intéressante, menacée de la ruine par les imprudentes spéculations de son père. Elle était beaucoup plus jeune que toi, c'était ton objection, mais tu serais pour elle le protecteur, le Grand Ami, elle te devrait tout et tu aurais un foyer.

LOZIÈRE

Justement, je ne me le suis pas fait, ce foyer. Qui donc a écrit : « Les vrais drames du cœur n'ont pas d'événements »? C'est toute mon histoire, cette petite phrase-là. Et un drame silencieux, continu, que je ne peux plus supporter. Non, je ne le peux plus!... Écoute, voilà deux ans que nous sommes mariés, ma femme et moi, et pas une fois,

tu m'entends, pas une fois, nous n'avons eu, l'un avec l'autre, une minute d'un de ces entretiens vrais, comme nous en avons un, toi et moi, en ce moment, où l'on montre le plus intime de sa pensée. C'est peut-être ma faute, car je suis un grand timide.

GIARD

Toi, un timide?... Ce mot étonnerait joliment tes confrères et tes clients. J'ai toujours entendu ceux que je connais, vanter chez toi la netteté dans la décision, la franchise dans le conseil, toutes les qualités enfin qui sont le contraire de l'hésitation du timide.

LOZIÈRE

Tu parles de l'homme d'affaires, Henri, et qui s'est fait un masque. Mais sous ce masque de l'homme d'affaires, net, décidé, affirmatif, tout ce que tu voudras, il y a l'homme, et si différent ! Je porte deux êtres en moi, et le vrai, c'est l'hésitant, l'incertain, le sensitif qui s'est habitué à d'autant plus cacher ses émotions qu'elles sont plus profondes. Sentir,

pour moi, c'est me refermer. Je t'ai trop souvent parlé de mon père et de mes rapports avec lui, pour que tu ne comprennes pas la cause de cet étrange dédoublement. Il avait été élevé en Angleterre et sa maxime favorite était celle de l'éducation d'outre-Manche : « Ne jamais montrer ce que l'on sent. » Je l'entends encore me dire, quand j'étais petit, avec sa voix autoritaire, — tu te la rappelles aussi, — quand je me laissais aller tout haut à un attendrissement ou à une irritation, à une impatience ou à un espoir : « *Don't show your feelings,* » et j'obéissais, je me repliais sur moi-même. Ç'a été pire, quand il s'est agi du choix de ma carrière. J'étais entré à l'École des sciences politiques, tu te souviens, avec l'idée d'être diplomate. Les voyages me tentaient et surtout les études d'histoire, et puis, il a exigé que je lui succédasse dans sa charge. J'ai obéi, parce qu'il était vieux, malade, et que je l'aimais autant que je le craignais. (*Riant avec ironie.*) J'ai pris le

masque. Ah ! il colle bien, regarde... (*Il mène son ami vers une glace.*) Je viens de te dire de ces paroles qui remuent tout l'arrière-fond de l'âme, et vois, pas un muscle n'a bougé. Quelqu'un qui nous considérerait sans nous entendre, croirait que je te parle de la cote. Ah ! oui, mon ami, je suis un grand timide, et c'est une des deux raisons pour lesquelles j'ai laissé, entre ma femme et moi, se créer ce malentendu dans le silence qu'encore une fois je ne peux plus supporter. L'autre, c'est son caractère, à elle.

GIARD

Mais, quand tu l'as demandée en mariage, tu lui as bien dit que tu l'aimais ?

LOZIÈRE

Sans doute n'ai-je pas trouvé les mots qu'il fallait prononcer, car elle a répondu avec tant de froideur, de réserve ! J'ai pensé alors qu'elle aussi était une timide, et cette réserve s'expliquait si bien ! J'étais plus âgé qu'elle, j'avais trente-sept ans, elle en avait vingt.

Nous nous connaissions depuis si peu de temps ! Tout spéculateur qu'il est, son père a toujours mené et fait mener aux siens une vie bourgeoise. Moi, j'étais, je le suis toujours, ce que l'on appelle un grand Parisien. Mon métier d'une part, de l'autre le monde, le théâtre, le cercle, les courses, voilà quelle était mon existence. En avais-je assez, de ces faux plaisirs ! On brille, on passe pour heureux, on est envié, et on s'ennuie, on s'ennuie, on est écœuré de tant de vide ! Eh bien ! mon ami, c'était précisément ces vanités que Mlle Gondrin voulait épouser en m'épousant. Ah ! ces conversations de nos fiançailles où elle m'interrogeait sur toutes les relations que nous allions avoir, sur la manière dont nous installerions cet hôtel, que j'avais acheté pour qu'il fût l'asile de notre intimité et dont elle voulait faire le cadre de nos réceptions ! De toutes petites scènes s'évoquent en moi qui me furent si pénibles, et, comme je te disais, sentir pour moi c'est

me replier. Tiens... nous partons pour l'Italie, en voyage de noces. Nous montons dans l'automobile qui doit nous conduire à la gare de Lyon. Je demande à Françoise la permission de prendre dans un kiosque un journal du soir. J'y cherche le tableau de la Bourse. J'avais acheté à son intention, pour lui faire une surprise, une valeur dont je suivais la hausse. Le regard qui passa dans ses yeux, devant ce geste professionnel, m'arrêta court, comme j'allais lui dire un chiffre. Cette gêne, cette incapacité de m'ouvrir à elle, n'ont fait qu'augmenter pendant ce voyage. Ces musées de Milan, de Florence, de Venise, de Rome, quel calvaire pour moi de les parcourir avec une femme dont je devinais, dont je voyais que ces séances prolongées devant les tableaux étaient un moyen d'éviter le tête-à-tête ! Et puis au retour, elle continue, cette fuite du tête-à-tête... Vraiment, tu voulais un foyer, pauvre homme d'affaires, afin de te détendre le soir du dur labeur de la journée,

et de quoi t'entretient ta compagne, le soir, quand elle te parle? Des visites qu'elle a faites ou reçues dans l'après-midi, de ses essayages, de la pièce à la mode qu'elle voudrait voir, du potin qu'elle vient d'entendre, du mauvais roman qu'il faut avoir lu. Sinon, des silences, de ces imbrisables silences abrités derrière un ouvrage, tapisserie, broderie, tricot, et l'on se dit que par delà ces silences il n'y a rien que l'égoïsme d'une jolie femme vaniteuse qui pense à l'effet qu'elle produira demain chez les Bévy, et autres snobs. Avec cela, pas d'enfants. Pas de parents. Tu sais que je n'ai plus que des cousins éloignés, et quant à la famille de ma femme, je viens de t'en parler. Ces dîners chez les Gondrin, quelle corvée!... D'ailleurs, Françoise est aussi cérémonieuse, aussi peu cordiale avec eux qu'avec moi. J'étais étonné tout à l'heure de trouver sa sœur ici. Ce serait naturel qu'elles fussent amies intimes. A peine un an de différence entre elles. Elles ne se voient

pour ainsi dire jamais. Mais à quoi bon insister sur tous ces détails? Tu en sais assez maintenant pour comprendre que mon existence conjugale est par trop pénible.

GIARD

Et tu conclus?

LOZIÈRE

Que je n'ai aucune raison de la prolonger. Les incompatibilités d'humeur, ça existe. Le code en parle. D'ordinaire ce mot se traduit par des querelles, des discussions orageuses, de mauvais procédés. Il peut signifier aussi un de ces malentendus fonciers, d'autant plus irréparables peut-être, qu'ils ne comportent pas de scène, mais il y a de ces imbrisables silences, comme je disais tout à l'heure, qui dressent à jamais une cloison étanche entre deux êtres.

GIARD

Arrivons au fait. Tu n'as rien d'autre à reprocher à ta femme? Elle n'est pas coquette?

LOZIÈRE

Non.

GIARD

Tu ne la soupçonnes pas d'avoir un autre sentiment?

LOZIÈRE

Non.

GIARD

Mais, Jacques, brise-la, cette cloison. Explique-toi avec elle !

LOZIÈRE

Tu ne m'as donc pas écouté? La misère de mon ménage, c'est précisément que je ne peux pas m'expliquer avec Françoise. Elle me répondrait, d'une voix impersonnelle, avec ce visage immobile (*il montre le portrait*) et ces yeux sans regard. Les mots me manqueraient pour exprimer ce qui est inexprimable, cette sensation qu'étant à côté l'un de l'autre, nous ne nous comprenons pas l'un l'autre, que nous ne nous voyons pas. Alors, j'ai pris la résolution d'en finir.

GIARD

En divorçant? Sous quel prétexte?...

LOZIÈRE

En nous séparant d'abord. Les mots, pour lui apprendre cette résolution-là, je les ai déjà trouvés. (*Il sort une lettre de son portefeuille.*) Ils sont écrits dans cette lettre où je lui annonce ma volonté de quitter toutes mes affaires, de liquider ma situation, complètement, définitivement, et d'entreprendre de grands voyages. Tu vois, je reviens simplement à mes idées de jeunesse. Dans cette lettre, je la laisse libre, ou de me suivre, ou de rester à Paris. Je suis sûr de la réponse. Nous aurons un terrain alors pour causer. Je lui offrirai de tout arranger pour une séparation à l'amiable qui se transformera naturellement en un divorce, après le temps légal. Ai-je besoin de te dire qu'au point de vue pécuniaire, tout sera fait très convenablement?

GIARD

Et après?

LOZIÈRE

Après?

GIARD

Oui, comment vivras-tu?

LOZIÈRE

Un an d'abord aux États-Unis, une autre année dans l'Amérique du Sud, le Japon, les Indes, l'Afrique. Ce sera dur, car le pire dans cette étrange aventure, c'est qu'au fond, j'ai l'intuition que je suis toujours amoureux d'elle. Mais il y a des amoureux fiers : j'en suis un. Je souffrirai. Le travail dompte le chagrin, je travaillerai. Mon métier actuel aura du moins servi à ceci : je connais bien, techniquement, les questions de banque. J'ai déjà le titre du livre où je consignerai mes observations : *les Nationalismes financiers*.

GIARD

Et après? Car il finira, ce voyage...

LOZIÈRE

Françoise aura refait sa vie, je lui en donne aussi la liberté dans ma lettre. Et moi, j'in-

venterai un nouvel alibi, une action politique peut-être. En attendant, estime-moi l'hôtel. (*On entend un nouveau son de cloche.*) Une autre visite? (*Il va à la fenêtre.*) Tiens, ma petite belle-sœur. Qu'est-ce qui peut bien la ramener?

GIARD

Allons, je vais donner un coup d'œil à l'hôtel, mais vraiment pour t'obéir, car tu sais, mon cher Jacques, tout cela n'est pas sérieux.

LOZIÈRE

C'est plus que sérieux, mon bon Giard, c'est sinistre. Passe par ici, c'est mon appartement, qui n'est pas celui de madame, comme tu penses bien.

SCÈNE IV

LOZIÈRE, LUCIE

(*Lozière marche dans la chambre sans parler. Au moment où Lucie entre, il est immobile, comme hypnotisé devant le portrait de sa*

femme. Il se retourne et voit Lucie qui regarde aussi le portrait.)

LUCIE

Carlès a bien du talent, n'est-ce pas?

LOZIÈRE

Beaucoup. Mais comme vous êtes pâle, Lucie ! Qu'avez-vous?...

LUCIE

Rien.

(Elle s'assied et se met à fondre en larmes.)

LOZIÈRE

Vous pleurez?... Qu'y a-t-il donc?... Que se passe-t-il? Vous avez un ennui?... *(Lucie ne répond pas. Lozière continue.)* Vous êtes venue ici tout à l'heure, vous revenez. Vous croyez donc que je peux quelque chose pour votre chagrin. S'il en est ainsi, confiez-vous à moi. *(Il lui a pris les mains.)*

LUCIE

Merci. Ah ! je savais bien que vous aviez du cœur ! Françoise ne vous connaît pas. *(Dégageant ses mains et les joignant.)* Jacques,

je vais tout vous dire, mais avant, il me faut de vous une promesse. Jurez-moi que vous ne raconterez pas à Françoise que je suis revenue et que je vous ai parlé.

LOZIÈRE

Je vous le promets. Mais, encore une fois, que se passe-t-il? C'est donc bien grave?...

LUCIE

Il se passe que j'aime quelqu'un, que mes parents veulent me marier avec un autre, et que vous pouvez empêcher cela.

LOZIÈRE

Moi?...

LUCIE

Oui, vous. Celui que j'aime, et qui m'aime, c'est... (*Elle montre le portrait.*)

LOZIÈRE

Carlès?

LUCIE

Oui.

LOZIÈRE

Il vous a demandée à votre père, je devine,

et comme il n'est encore qu'un débutant sans vraie position, M. Gondrin refuse.

LUCIE

Il ne m'a pas demandée. C'est un autre qui veut m'épouser.

LOZIÈRE

Et qui est, celui-là, le candidat de votre père?...

LUCIE

Oui.

LOZIÈRE

Je comprends. Vous voudriez que je dise à votre père que Carlès vous aime et que vous l'aimez... Mais dites-le-lui, vous... Je n'ai pas qualité pour intervenir de cette façon-là. Si vous avez des raisons pour ne pas avouer, dès aujourd'hui, votre sentiment à M. Gondrin, votre conduite est toute tracée, refusez l'autre.

LUCIE

Moi toute seule, je ne peux pas.

LOZIÈRE, *en riant.*

Je ne peux pourtant pas le refuser, moi.

LUCIE

Non, mais vous pouvez faire que papa accepte mon refus.

(Un silence.)

LOZIÈRE

Voilà ce que vous étiez venue dire à Françoise?

LUCIE

Oui.

LOZIÈRE

Et lui demander qu'elle me transmette votre désir?...

LUCIE

Oui.

LOZIÈRE

Et elle a répondu?

LUCIE

Que c'était absolument inutile, que vous ne m'écouteriez même pas. Je n'ai pas voulu la croire, et j'ai eu raison, puisque vous m'avez

écoutée, et que je vois dans vos yeux que vous me plaignez.

LOZIÈRE

Ce personnage que votre père voudrait vous faire épouser, c'est donc quelqu'un que je connais et dont vous pensez que je ne voudrais pas qu'il devînt mon beau-frère?

LUCIE

Vous le connaissez, mais très peu. Vous avez dîné avec lui, chez nous, une fois. Il ne m'a pas semblé qu'il vous fût très sympathique.

LOZIÈRE

Et son nom?...

LUCIE

M. Carbayrac.

LOZIÈRE

Carbayrac? Je comprends que vous préféreriez Carlès... Évidemment, comme fortune... Mais une jeune fille a toujours le droit de refuser un bon parti.

LUCIE

Pas toujours.

(Autre silence. Lozière, après avoir de nouveau marché dans la chambre :)

LOZIÈRE

Permettez-moi de vous questionner, Lucie, et répondez-moi en toute simplicité. Êtes-vous au courant des affaires d'argent de votre père?

LUCIE

Non, mais je sais, sans précision d'ailleurs, qu'il a des ennuis.

LOZIÈRE

Il a joué à la Bourse?... Soyez tout à fait franche avec moi, si vous voulez que je vous aide.

LUCIE

Oui, à la Bourse de Lille.

LOZIÈRE, *à part.*

Pour que je ne sache rien, naturellement, la banque de Lille étant tenue au secret professionnel. *(Haut, à Lucie.)* Il est en perte, alors?

LUCIE

Je viens de vous le dire.

LOZIÈRE

En grosse perte?... (*Geste affirmatif de Lucie.*) Et il a besoin d'une aide importante pour le tirer d'une situation qui le forcerait à vendre sa fabrique?

LUCIE

Oui.

LOZIÈRE

Cette aide, il espère qu'elle lui viendra de M. Carbayrac? Et c'est lui qui vous a transmis cette demande en mariage?

LUCIE

Non, c'est maman. Vous voyez que je ne peux pas le refuser, ce mariage, à moins que...

LOZIÈRE, *lui coupant la parole.*

J'ai compris. Voilà pourquoi vous avez voulu causer avec moi avant de répondre et pourquoi Françoise, elle, n'a pas voulu vous servir d'intermédiaire.

LUCIE

Et je vois qu'elle avait raison. Quand j'ai pleuré, à mon arrivée, j'ai cru que vous me plaigniez... Tout à l'heure encore...

LOZIÈRE

Et maintenant?

LUCIE

Maintenant, vous venez d'être si froid, d'avoir le regard si dur !... J'aurais mieux fait d'écouter ma sœur. C'est trop humiliant de venir mendier à son beau-frère un secours d'argent, en dénonçant son père et sa mère, car ce que je sais de leur situation, c'est par eux que je le sais. Je suis déjà si malheureuse que maman me l'ait dite, cette situation, en m'annonçant cette demande en mariage ! (*Elle se met de nouveau à fondre en larmes, et se levant.*) Adieu, Jacques. Souvenez-vous de votre parole : pas un mot de notre conversation à Françoise. (*Elle va vers la porte. Lozière se met devant elle.*)

LOZIÈRE

Non, Lucie, ne partez pas. Vous vous êtes méprise sur mon attitude. Je vous plains toujours et de tout mon cœur... Et je vais vous le prouver. Ce que vous êtes venue me demander, je le ferai. Je causerai avec M. Gondrin. Je saurai exactement sa position de Bourse et je trouverai le moyen de l'en tirer, en rachetant moi-même la fabrique, s'il en est besoin, et lui laissant la gérance. Par conséquent, vous pouvez dès aujourd'hui refuser M. Carbayrac.

LUCIE

Je crois rêver!... Ce n'est pas possible!...

LOZIÈRE

Vous ne rêvez pas, il en sera comme je vous dis. J'y mets toutefois une condition.

LUCIE

Ah! j'ai de nouveau peur. Laquelle?

LOZIÈRE

Simplement que vous me répétiez, mais simplement, brutalement au besoin, ce que vous a dit votre sœur, pour vous expliquer

qu'elle ne voulait pas faire auprès de moi la démarche que vous lui demandiez. Je suis son mari, et il est tout naturel qu'une femme, quand il s'agit de son père et de sa sœur, dans des circonstances graves, s'adresse à son mari. D'ailleurs, un mot vous est échappé tout à l'heure, que vous me devez de m'expliquer. Vous étiez dans une de ces minutes d'extrême émotion, où l'on pense, où l'on sent tout haut. Vous m'avez dit : « Françoise ne vous connaît pas. » Qu'entendiez-vous par là? Que vous avait-elle dit elle-même sur nos rapports? Elle a donc été très dure pour moi que vous vous taisez?... Laissons cela. Répondez seulement à cette question-ci. Quand, il y a deux ans, j'ai demandé Françoise en mariage, saviez-vous que votre père traversait, comme aujourd'hui, une crise financière qui pouvait lui coûter sa fabrique?

LUCIE

Je ne le savais pas. Je viens de l'apprendre de ma sœur.

LOZIÈRE

En même temps que vous lui appreniez, vous, la demande de M. Carbayrac?

LUCIE

Oui.

LOZIÈRE

Et vous a-t-elle dit si elle savait, elle, à cette époque, ces embarras d'argent?

LUCIE

Elle les savait. Elle vient de me l'apprendre aussi.

LOZIÈRE

Alors, elle m'a épousé, comme vous épouseriez Carbayrac si je n'intervenais point?

LUCIE

N'insistez pas, Jacques. Ne me faites pas trahir ma sœur. Ce serait trop mal.

LOZIÈRE

Ce n'est pas la trahir que de m'apprendre qu'elle a été capable, pour ses parents, du plus grand sacrifice que puisse faire une jeune fille. Mais qu'elle vous ait tout caché, à vous

sa sœur, de ce qui devait être pour elle un drame si douloureux, c'est bien étrange. Vous n'étiez donc pas deux amies?

LUCIE

Oui et non. Dans le fond du cœur, oui, mais sans abandon. Françoise est comme moi, plus elle est émue, moins elle parle.

LOZIÈRE

Elle vous a fait pourtant des confidences sur son ménage. J'en reviens à cette petite phrase : « Elle ne vous connaît pas. » Pour que vous l'ayez prononcée, il faut que Françoise vous ait dit ce qu'elle pense de moi, la façon dont elle me juge. Regardez-moi bien en face, Lucie, et croyez-moi quand je vous affirme que c'est en vous taisant que vous la trahiriez. Le hasard veut que vous vous adressiez à moi dans une minute très grave aussi. Vous en jugerez. Vous avez vu ici tout à l'heure mon ami, l'architecte Giard. Savez-vous pourquoi je l'avais convoqué ce matin? Pour lui parler de la vente de cet hôtel. Et

pourquoi cette vente? Parce que j'ai, ou plutôt, — votre réponse en décidera, — parce que j'avais l'intention de quitter Paris et la France, en liquidant tout, y compris ma charge d'agent de change et de me séparer de Françoise.

LUCIE

Vous séparer de Françoise?

LOZIÈRE

Oui, parce que notre ménage n'est pas un ménage. Parce que nous vivons sous le même toit comme deux étrangers, sans effusion de cœur, sans confiance, et que cette atmosphère glacée m'est devenue intolérable. Vous voyez bien que j'ai besoin de savoir ce qu'elle pense de moi. Vous m'avez dit d'elle : « Plus elle est émue, moins elle parle. » S'il en est ainsi, je puis être le grand responsable dans notre éloignement réciproque, pour n'avoir pas su, ne lui ressemblant point en cela, deviner ce qu'elle sentait. Que sent-elle, d'après vous? Vous venez de l'avouer, elle vous a parlé ce

matin comme elle n'avait jamais fait, et de son mariage.

LUCIE

Mais ce dont vous vous plaignez, Jacques, elle s'en plaint aussi. Ah ! oui, vous vous ressemblez ! Si je pouvais vous dire toute la vérité... Mais vous vous fâcherez.

LOZIÈRE

Non, dites-la-moi, quelle qu'elle soit !...

LUCIE

Après tout, c'est mieux. Je devine qu'il y a surtout entre vous un malentendu. Quand vous avez parlé d'atmosphère glacée, tout à l'heure, c'est le mot dont elle s'est servie avec moi en ajoutant : « Mon mari, c'est l'homme d'affaires typique et qui ne vit que pour ses affaires. »

LOZIÈRE

Comment explique-t-elle alors que je l'aie épousée ?

LUCIE

Parce que vous étiez fatigué de votre exis-

tence de garçon. Parce qu'elle était jolie, élégante. Je ne vous dis pas ce qui est, mais ce qu'elle a cru, ce que je croyais encore avant de vous avoir vu si ému, si vibrant. Elle a pensé que votre position de Parisien en vue comportait, à côté de vous, une déléguée à la représentation, — c'est un autre de ses mots, — une femme capable d'assurer à votre ménage une belle figuration mondaine.

LOZIÈRE, *l'interrompant.*

Mais c'est elle qui aime le monde, elle qui ne perd pas une occasion de sortir, de se mettre en avant... Et moi je la suis, avec le regret quotidien que nous n'ayons pas, à côté de cette parade, une vie d'intérieur... Non, non, elle l'aime, le monde!... L'explication qu'elle vous a donnée de cette déraisonnable existence de visites, de dîners en ville, de soirées, de parties de théâtre, n'est qu'un prétexte pour justifier ses goûts, à ses propres yeux peut-être.

LUCIE

Et moi, je vous affirme que ce ne sont pas ses goûts. Puisque nous en sommes venus à tout nous dire, — vous m'avez entraînée là, — ce qu'elle veut, je vous répète, c'est payer sa dette.

LOZIÈRE

Sa dette?... Naturellement, puisqu'elle savait que j'ai dû aider son père. Quelle horrible idée ! Pour qui me prend-elle ?

LUCIE

Pour un homme d'affaires, je vous répète, à qui l'élégance de sa femme sert de réclame.

LOZIÈRE

Mais on proteste, ou du moins on cherche des excuses pour ne pas accepter telle ou telle invitation. On les multiplie, ces excuses, enfin on s'explique.

LUCIE

Vous lui faites peur, comme à moi, il y a quelques minutes. Vos silences, vos ironies, votre froideur, votre habitude de toujours

chercher dans les actions des autres leurs motifs d'intérêt...

LOZIÈRE

Mais c'est le métier, cela, ce n'est pas l'homme.

LUCIE

Ah ! Je le vois bien.

LOZIÈRE

Une question encore, Lucie... Seulement, vous ne pourrez pas y répondre ; vous étiez si peu intime avec votre sœur !

LUCIE

Je la devine, votre question. Vous voulez savoir si, en vous épousant, elle vous a sacrifié le rêve d'un autre mariage ?

LOZIÈRE

En devinant la question que j'allais vous poser, vous m'avez donné la réponse. Françoise aimait quelqu'un et elle vous l'a rappelé tout à l'heure. C'est la raison pour laquelle vous avez devancé ma demande. Je

le savais d'ailleurs, que son cœur n'était pas libre.

LUCIE

Vous le saviez?... Certainement pas par elle, qui m'en a parlé pour la première fois aujourd'hui. Par qui alors?... Ah! vous ne saviez rien, et c'est moi qui... Mais je vous aurai répété du moins tout ce qu'elle m'a dit, qu'elle avait un de ces sentiments de jeune fille, qui ne sont qu'un rêve quand ils ne sont pas partagés, comme celui qui m'attache à... (*Elle montre le portrait.*) Le jeune homme à qui elle pensait ne l'aimait guère, car il s'est marié richement et tout de suite.

LOZIÈRE

Voilà qui explique bien des choses. Je ne vous remercierai jamais assez, Lucie... J'ai beaucoup souffert en vous écoutant, mais, à présent, j'y vois clair. Je comprends. Vous allez rentrer chez vous, ma chère enfant, et dire à votre père que je lui rendrai visite aujourd'hui vers six heures, après la Bourse.

(*Avec un sourire amer.*) Toujours l'homme d'affaires, vous voyez. Mais c'est l'homme vrai, celui que vous connaissez maintenant, qui viendra vous délivrer du cauchemar Carbayrac. Il fera mieux : l'homme d'affaires est un gros actionnaire d'une grande maison d'édition où l'on organise un lancement de livres illustrés par de bons artistes. J'avais déjà pensé à Carlès, en voyant comme il dessine. Je vais m'en occuper. D'ici à quelques jours, il aura là une situation qui lui permettra de demander votre main à votre père, que j'aurai délivré de ses ennuis... Ne me remerciez pas. Encore une fois, c'est à moi de vous remercier et jamais assez. Vous comprendrez pourquoi bientôt.

LUCIE

Oh ! si, Jacques, il faut que je vous dise merci. Plutôt que d'épouser Carbayrac, je me serais sauvée avec Carlès. J'y ai pensé, à cette folie, tout à l'heure, après avoir quitté Françoise, au point que je suis montée dans un

taxi en donnant son adresse, et puis en cours de route, j'ai crié la vôtre au chauffeur par la portière. C'est pourtant une dernière chance, me suis-je dit. Essayons-la. Si Jacques est comme elle m'a dit, cette démarche est insensée. Mais si elle se trompe?... Cette dernière espérance m'a soutenue. Dans ces dîners chez nous, où vous parliez si peu, j'avais remarqué votre regard à certains moments. Enfin, c'était un instinct, qui ne m'a pas trompée. Soyez tout à fait bon, conseillez-moi encore. Pour la réponse à cette demande en mariage, j'ai jusqu'à ce soir. N'êtes-vous pas d'avis que je la donne tout de suite?

LOZIÈRE

Non. Il ne faut pas que votre père sache que j'ai appris par vous ses embarras d'argent. J'ai toujours éprouvé, dans la vie, que l'on en veut un peu à ceux qui ont révélé nos fautes, même quand cette révélation tourne bien, comme ce sera le cas ici.



LUCIE

Alors, il ne faut pas que vous non plus, vous racontiez à Françoise notre conversation. Du reste, j'ai votre parole.

LOZIÈRE

Rendez-la-moi, Lucie. Je m'arrangerai pour qu'elle comprenne, — ce sera d'ailleurs la vérité, — que je vous ai arraché vos confidences.

LUCIE

Mais vous venez de dire vous-même...

LOZIÈRE, *l'interrompant.*

Elle vous remerciera, Lucie. C'est moi qui vous le promets.

LUCIE

Vous venez d'être si bon pour moi, que je sens que vous serez aussi bon pour elle. Parlez-lui donc, et si elle m'en veut...

LOZIÈRE

Je vous répète qu'elle vous remerciera. Mais j'entends le pas de Giard, il est inutile qu'il vous trouve ici. A ce soir.

LUCIE

A ce soir. Ah ! Jacques, je suis si heureuse que je ne peux pas croire que ce soit vrai.

(Elle sort.)

SCÈNE V

LOZIÈRE, GIARD.

GIARD

Je viens de jeter un coup d'œil sur l'hôtel. J'ai reçu, justement la semaine dernière, la visite d'un Américain qui cherche un logis de ce type et dans ce quartier. Tu pourrais, je crois, compter sur deux millions, mais j'espère que tu ne donneras pas suite à cette malheureuse idée... Tu as l'air tout ému ? C'est la visite de ta petite belle-sœur qui te trouble à ce degré?...

LOZIÈRE

Oui, et ce qu'elle vient de m'apprendre.

GIARD

Pardonne mon indiscretion. Sur ta femme?...

LOZIÈRE

Sur ma femme.

GIARD

Tu me disais toi-même tout à l'heure, que les deux sœurs ne s'aimaient guère. Alors?...

LOZIÈRE

Je le croyais, mais je me trompais. Sur cette petite aussi : je la jugeais froide, prétentieuse et c'est la plus exquise sensibilité.

GIARD

Toujours le vieux proverbe que répétait ma pauvre maman, tu te la rappelles, si bonne, si indulgente : « Il ne faut pas juger. On ne voit pas les cœurs. »

LOZIÈRE

Oh oui ! c'est trop vrai qu'on ne voit pas les cœurs.

GIARD

Eh bien ! Jacques, si tu montrais ton cœur

à ta femme, tout simplement. Peut-être le malentendu si douloureux, que tu ne peux plus supporter, cesserait-il, car ce n'est sans doute qu'un malentendu.

LOZIÈRE

Tu parles comme ma belle-sœur. Un malentendu ! Il y en a d'irréparables et que les explications ne font qu'aggraver.

*(On sonne de nouveau dans la cour.
Lozière va à la fenêtre.)*

LOZIÈRE

L'automobile de Françoise. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

GIARD

Comme tu l'aimes, mon pauvre ami ! Je suis bien tranquille, tu n'iras pas aux États-Unis.

LOZIÈRE

Je le saurai dans une demi-heure... Non, il ne lui est rien arrivé. Elle descend si vite. Mais pourquoi rentre-t-elle?... Elle n'a pas eu le temps de causer avec sa sœur.

GIARD

Saisis-la donc cette occasion de causer, toi, avec elle. Je te quitte. Je sors par l'escalier de service afin de ne pas la rencontrer. J'aurais l'air de la fuir pour vous laisser seuls. Ça la mettrait en défiance. Je rentre chez moi. Je t'en prie, fais-moi savoir tout de suite le résultat de votre entretien. C'est bien simple, téléphone-moi seulement tout à l'heure, Élysées, 25-33, si, oui ou non, tu vends toujours l'hôtel. Si c'est oui, je comprendrai, mais j'espère bien que ce sera non.

LOZIÈRE

Moi j'ai bien peur que ce ne soit oui, mais c'est convenu, je téléphonerai.

GIARD

Allons, du courage !...

LOZIÈRE

J'en ai besoin.

SCÈNE VI

LOZIÈRE, PUIS FRANÇOISE.

LOZIÈRE, *d'abord seul, réfléchit,*
la tête dans ses mains.

Tout s'explique. Ainsi, quand je l'ai épousée, elle aimait quelqu'un. Pourquoi ai-je feint auprès de Lucie de savoir ce que je ne soupçonnais même pas et dont je suis sûr maintenant?... Qui était cet homme? Que s'est-il passé entre eux?... Comme le cœur humain est étrange!... J'acceptais l'idée de la quitter pour toujours, et me voilà jaloux. Oh! oui! Giard a raison, je l'aime et je n'ai jamais su le lui dire. La voici. (*Il se lève, et à Françoise à qui le domestique a ouvert la porte.*) Vous n'êtes pas souffrante, mon amie, que vous rentrez si tôt?

FRANÇOISE, *très nerveuse.*

Non, mais comme je sortais de chez les

Bévy et que je passais place Beauvau pour aller chez les Taraval, j'ai croisé Lucie dans un taxi qui débouchait de la rue des Saus-saies. Elle ne m'a pas vue. Elle était tout autre, avec un air rayonnant. Je me suis dit, d'après la direction de la voiture, qu'elle venait de la place de Laborde et qu'elle était allée chez vous, en me quittant, tout à l'heure, pour faire une démarche, qu'à tout prix, j'aurais voulu empêcher.

LOZIÈRE

Au sujet de son mariage?...

FRANÇOISE

Alors, j'avais deviné ! Elle est venue. Elle a fait la démarche et vous aurez certainement cru que je la lui avais conseillée.

LOZIÈRE

Elle a fait la démarche, mais vous étiez d'un avis contraire, je le sais et par elle-même. C'était elle qui avait raison de vouloir me parler. Ce mariage avec Carbayrac ne se fera pas.

FRANÇOISE

Les affaires d'argent de mon père s'arrangent donc, vous le savez?

LOZIÈRE

Elles s'arrangeront. J'en fais mon affaire.

FRANÇOISE

Vous?

LOZIÈRE

Oui, moi. Il me dira sa position de Bourse et je l'aiderai à la régler. Lucie refusera Carbayrac et elle épousera Carlès, puisqu'elle l'aime. J'ai en vue pour ce charmant garçon une situation importante de dessinateur, dans une grande librairie dont je suis actionnaire. Il deviendra un parti très acceptable, surtout avec son bel avenir d'artiste. (*Il montre le portrait.*) Votre portrait en est le garant.

FRANÇOISE

Vous ferez cela?... Vous?...

LOZIÈRE

Je le ferai.

FRANÇOISE

C'est sérieux?

LOZIÈRE

Ne me faites pas l'injure d'en douter.

FRANÇOISE

Je vous crois, mais je suis étonnée. Vous aimiez si peu Lucie !

LOZIÈRE

Elle est votre sœur. Pour dire vrai, ce n'est pas à cause d'elle que j'agirai ainsi, quoique j'aie bien changé d'avis à son sujet, c'est à cause de vous.

FRANÇOISE

A cause de moi?

LOZIÈRE

Je vous répète qu'elle est votre sœur et, qu'à ce titre seul, elle a des droits sur moi.

FRANÇOISE, *en balbutiant.*

Je ne trouve pas de mots pour vous remercier.

LOZIÈRE

Trouvez-en pour répondre aux questions

que je vais vous poser. Ce sera le vrai remerciement.

FRANÇOISE

Posez-les. (*Dans un cri.*) Je comprends. Lucie vous a parlé de moi. Quelle trahison !...

LOZIÈRE

Elle ne vous a pas trahie, Françoise. Elle vous a peut-être sauvée et moi aussi. Ce qu'elle m'a dit, c'est vous qui auriez dû me le dire, il y a deux ans, quand je vous ai demandée en mariage. Est-il vrai qu'alors, vous aimiez quelqu'un ? Répondez...

FRANÇOISE

Et vous n'appellez pas une trahison de vous avoir répété cela ? Mais qu'importe ! Je n'ai rien à cacher. Oui, Jacques, je croyais aimer quelqu'un.

LOZIÈRE

Cet homme le savait ?

FRANÇOISE

Ne me faites pas mal, Jacques, en me questionnant ainsi. Encore une fois, je n'ai

rien à cacher. Entre cette personne et moi, il ne s'était rien passé qui pût m'empêcher de vous épouser en toute honnêteté. Des propos de bal pris au sérieux par une pauvre fille qui n'est pas très heureuse chez elle, ce n'est rien... que de la douleur pour elle, le jour où elle doit faire le sacrifice de ses illusions. Surtout quand elle acquiert la preuve que c'était des illusions, et que son sentiment, quel qu'il fût, n'était point partagé.

LOZIÈRE

Pas un mot de plus, Françoise. J'ai presque honte de ce que je vais vous avouer, et je dois vous l'avouer. Lorsqu'on est dans la vérité profonde, — et nous y sommes, pour la première fois, — il faut tout dire. Quand votre sœur m'a parlé de ce sentiment que vous aviez eu, sans m'en parler, un mauvais soupçon m'a traversé. Il est dissipé. Pardonnez-le-moi.

FRANÇOISE, *étonnée.*

Ce serait à moi de vous demander pardon,

Jacques, pour n'avoir pas été complètement franche avec vous. Mon excuse est qu'il ne s'était rien passé, je vous le répète, qu'un rêve dans ma naïve et romanesque sensibilité de jeune fille. Et puis...

LOZIÈRE

Et puis, j'aurais retiré ma demande, voilà ce que vous pensez. Et je n'aurais pas rendu à votre père le service dont il avait besoin, car vous saviez qu'il en avait besoin, et vous vous êtes sacrifiée... Il n'était pas nécessaire, ce sacrifice. Comment avez-vous pu croire de moi, qu'ayant promis mon aide à M. Gondrin, je la lui retirerais, — car je la lui avais promise, — si vous refusiez de devenir ma femme?

FRANÇOISE

Est-ce que ce n'était pas vrai?

LOZIÈRE

Non, Françoise, ce n'était pas vrai. Le vrai, c'est que je vous aimais, moi, comme un homme avancé déjà dans la vie, qui se rend

bien compte qu'il ne peut pas être le roman d'imagination d'une jeune fille. Il la voit pas très heureuse, cette jeune fille. Il la plaint d'avoir un père imprudent, une mère trop faible. Il rêve d'être pour elle le protecteur, le Grand Ami. Je l'étais déjà tellement à votre insu, ce Grand Ami, que si vous m'aviez tout avoué, j'aurais aidé votre père comme j'ai fait, en retirant ma demande et en vous aidant, vous, si j'avais pu, à réaliser votre rêve.

FRANÇOISE

Je vous dirai à mon tour : pourquoi ne m'avez-vous pas parlé ainsi?

LOZIÈRE

Mais, je vous répète, parce que j'ignorais tout de vos sentiments... Voyez-vous, il faut des secousses morales comme celle d'aujourd'hui pour que l'on puisse prononcer certains mots, surtout moi. Quelqu'un qui depuis sa première jeunesse a toujours vécu parmi les chiffres et dont toutes les journées se passent avec des gens de finance, à discuter âprement

des intérêts d'argent, ce quelqu'un-là, rendez-vous compte, s'habitue à faire deux parts dans sa vie. Ses émotions, quand il en a, — et en ai-je eu, à cause de vous ! — il ne les exprime pas. Ce qu'il montre, c'est un personnage de lutte, de réflexion, de froideur, et il passe pour un insensible. Il y a quelques instants encore, quand vous montiez l'escalier, ne me jugiez-vous pas de la sorte?... Si c'est oui, ayez le courage de dire oui.

FRANÇOISE

Eh bien ! oui.

LOZIÈRE

Et à présent ?

FRANÇOISE

A présent j'ai le sentiment d'avoir devant moi un autre homme.

LOZIÈRE

Et moi, une autre femme. (*Tirant de sa poche la lettre qu'il a montrée tout à l'heure à Giard.*)

Lisez cette lettre.

FRANÇOISE, *prenant l'enveloppe.*

Que vous m'écriviez?

LOZIÈRE

Oui. C'est encore la preuve de ma difficulté à m'exprimer. Elle vous dira, cette lettre, à quels projets, à quelles résolutions, cette méconnaissance réciproque m'avait amené. S'il s'y trouve des jugements sur votre caractère qui vous paraissent iniques, ne vous en offensez pas. Avant ma conversation avec votre sœur et celle que nous avons ensemble en ce moment, je ne voyais en vous qu'une Parisienne affolée de monde.

FRANÇOISE, *l'interrompant.*

Mais je n'y suis jamais allée, dans le monde, qu'à cause de vous et pour assurer la situation de notre ménage.

LOZIÈRE

Notre ménage !... Lisez.

(Françoise lit la lettre.)

LETTRE

« Je vous écris, ma chère Françoise, pour vous communiquer une résolution si grave que j'aurais peur, en vous la disant de vive voix, de provoquer chez vous une réaction toute nerveuse, et ce que je veux de vous c'est la réponse réfléchie qui convient lorsqu'il s'agit d'une complète volte-face d'existence.

« Ma résolution, la voici en quelques mots. J'ai décidé de quitter Paris, et, pour cela, de vendre mon hôtel, ma terre de Seine-et-Marne et ma charge d'agent de change. Notre fortune, — je dis notre, car je ne sépare pas mes intérêts des vôtres, — notre fortune, donc, est assez considérable pour que je puisse vous assurer, si vous tenez, vous, à rester à Paris, une existence conforme à vos habitudes et à vos goûts, sans que vous ayez à vous faire aucun scrupule d'accepter ce règlement. Au besoin, je vous donnerai des chiffres.

« J'ai dit : « Si vous tenez à rester à Paris, »

car je comprendrais très bien qu'il ne vous convînt pas de me suivre aux États-Unis où je médite un long séjour, aussitôt mes affaires liquidées. Vous savez que j'ai été, au sortir du collège, élève de l'École des sciences politiques et que ces études m'avaient beaucoup intéressé. Les questions sociales auraient fait l'objet de mes travaux, si mon père n'avait pas exigé que je lui succède dans sa charge. Il était âgé, malade, et j'ai cru devoir lui obéir. Il n'est plus, et moi, arrivé au milieu de ma vie, mes ambitions de jeunesse m'ont repris. Voilà, en quelques mots, la raison de ma détermination.

« Il y en a une autre. Au risque de vous paraître brutal, je vous la dirai très simplement. La vie que nous menons à Paris m'est littéralement insupportable. Je ne vous en fais aucun reproche. Il est tout naturel que jolie, élégante, recherchée partout, jeune comme vous êtes, le rôle de Parisienne en vue vous ait tentée, d'autant plus que vos succès ne

peuvent que servir ma situation, étant donné que vous gardez, cela je le sais, une tenue irréprochable. Mais pourquoi vous cacherais-je qu'en vous épousant, j'avais conçu notre mariage comme une union d'un type très différent? J'avais rêvé d'avoir en vous une compagne, et, permettez-moi d'employer une expression empruntée à mon métier, je n'ai trouvé qu'une associée. Ne voyez pas là un reproche : c'est mon âge, mon caractère, mon manque d'expansion qui ont créé entre nous ces rapports sans intimité, qui font que nous vivons l'un à côté de l'autre et non pas l'un avec l'autre. C'est la première fois que je me permets, vis-à-vis de vous, je ne dirai pas une plainte, mais une constatation à laquelle je ne mêle, encore une fois, aucun reproche. Le mariage pratiqué comme une association a du moins cet avantage, si c'en est un, de comporter, comme toute association, un règlement de rupture. Je trouverai donc très naturel que vous estimiez comme un droit le

refus d'accepter l'existence loin de vos parents, hors de votre pays et de vos relations. Par cette lettre donc, je vous autorise à ne pas me suivre dans mon exil. Je vais plus loin. Je trouverai très naturel que vous considériez mon départ comme un prétexte à une séparation légale à laquelle je me prêterai sans une récrimination, et je ne trouverai pas moins naturel qu'étant jeune comme vous l'êtes, vous ayez le désir de recommencer votre vie, si vous en rencontrez l'occasion. Il faut croire que notre cas n'est pas exceptionnel, et c'est le motif qui explique pourquoi les lois actuelles rendent aisée la transformation de la séparation en divorce. Vous userez de cette facilité, s'il se présente à vous une occasion de vous refaire ou plutôt de vous faire un foyer.

« Ce que je vous demande, c'est de répondre à cette lettre, comme elle a été écrite, en toute simplicité. S'il vous est pénible que ce soit oralement, écrivez-moi, vous aussi. Si

au contraire vous estimez qu'une conversation est préférable, je m'engage d'avance à l'accepter, comme j'accepte votre décision, avec la plus profonde estime pour les côtés loyaux de votre caractère, comme je vous demande d'accorder votre estime à la parfaite loyauté de votre tout dévoué

« JACQUES LOZIÈRE. »

(Il y a un silence.)

LOZIÈRE

Et la réponse?

FRANÇOISE, *avec un sourire frémissant.*

Quand partons-nous?... *(Elle se jette dans ses bras.)* Ah! Jacques, vous êtes le plus généreux des hommes, et je ne me pardonnerai jamais de vous avoir méconnu.

LOZIÈRE

Et moi, qu'ai-je fait d'autre?... Mais si, pardonnons-nous l'un à l'autre de nous être ignorés *(la quittant)* et ne nous attendrissons pas. Ma Françoise, nous sommes si heureux, à cette minute, n'est-ce pas? Ne nous

parlons pas notre bonheur. Ayons-le, silencieux, profond et bienfaisant. Quand on a souffert, il faut d'abord empêcher que les autres ne souffrent. J'avais dit à Lucie que j'irais ce soir chez votre père, après la Bourse. Tant pis pour la Bourse, je vais de ce pas à son bureau où il est certainement, pour que la pauvre enfant soit délivrée de ce cauchemar Carbayrac. En sortant de chez lui, je passe à la maison d'édition, pour Carlès, Permettez que je téléphone immédiatement à Giard pour qu'il ne cherche plus à vendre l'hôtel. (*Il va au téléphone.*)

FRANÇOISE, *avec une ironie tendre,*
et lui rendant la lettre.

Alors nous ne partons plus?

LOZIÈRE

Non, Françoise, nous restons ici, parmi ces meubles qui nous rappelleront cette journée où nous nous sommes découverts l'un l'autre. Ah ! comme il est vrai, ce proverbe que me

citait ce bon Giard : « On ne voit pas les cœurs ! »

FRANÇOISE

Mais quand on les voit et qu'ils se montrent tels que vous venez de me montrer le vôtre, quelle impression, quel ravissement ! (*Elle se jette de nouveau dans ses bras.*)

LOZIÈRE

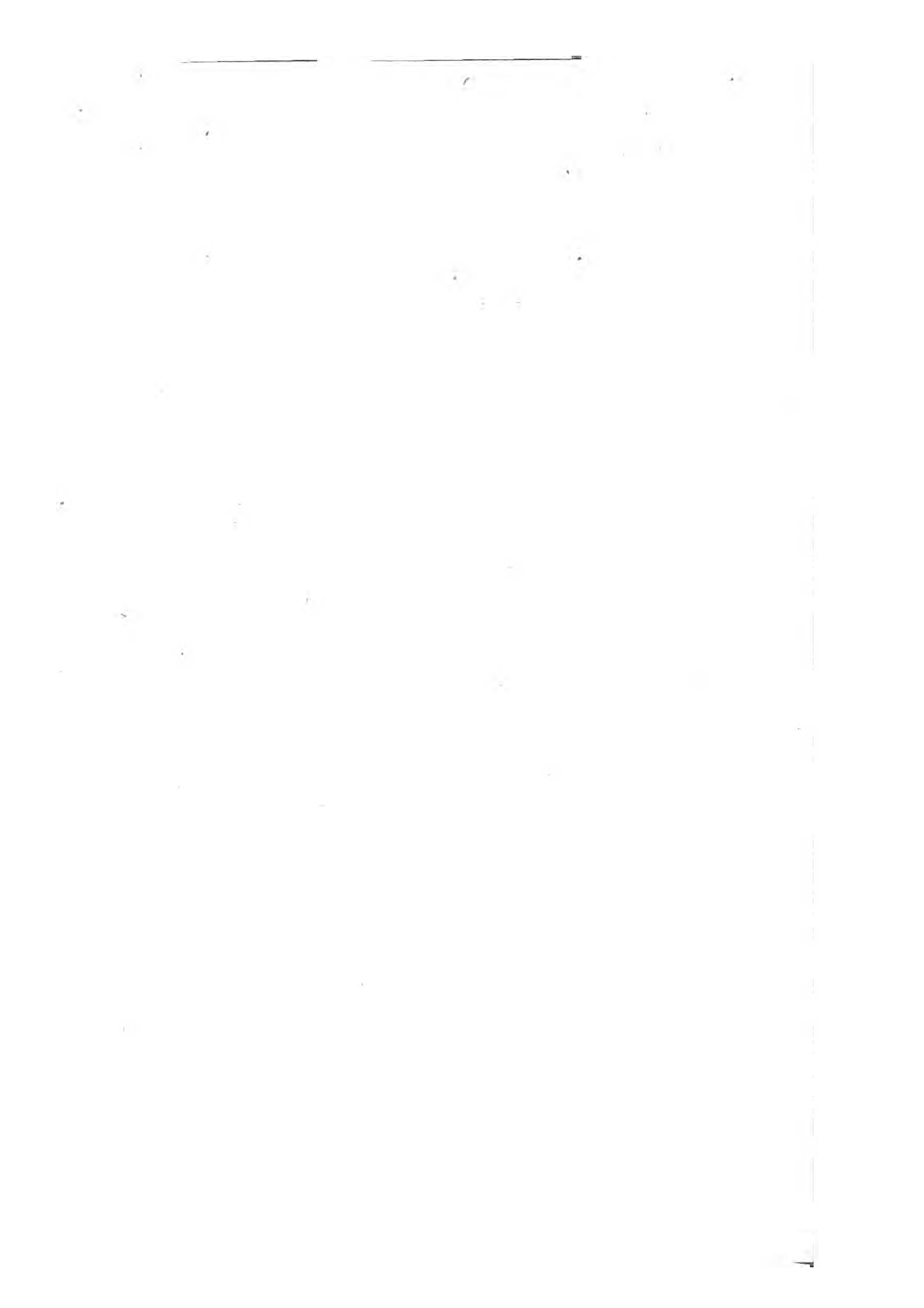
Chère amie !... Je vous répète, ne nous attendrissons pas. Pensons à Lucie. (*Il prend le récepteur du téléphone et le tendant à sa femme.*) C'est vous qui allez téléphoner à Giard : Élysées 25-33.

FRANÇOISE *prend le récepteur.*

Et je lui dis?...

LOZIÈRE, *l'interrompant.*

D'abord que vous lui téléphonez de ma part... Rien qu'à votre voix il comprendra.



LE SOUPÇON



LE SOUPÇON

PERSONNAGES

MADAME LAVERGNE.
JEANNE LAVERGNE.
PHILIPPE LAVERGNE.
NAULIN.

UN DOMESTIQUE.

La scène est à Paris, en 1919.

Le petit salon de Mme Lavergne.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME LAVERGNE, NAULIN

Au moment où Naulin entre, Mme Lavergne est assise au piano. Elle interrompt son jeu, et se lève en sursaut au bruit de la porte qui s'ouvre.

MADAME LAVERGNE

Enfin, c'est vous, mon cher ami ! Je n'espérais plus que vous viendriez. J'avais téléphoné chez vous d'abord. On m'avait bien dit que l'on vous transmettrait le message à la Cour des comptes.

NAULIN, *plaisantant.*

Mais vous preniez un conseiller-maître pour un sinécuriste et vous pensiez : il n'y sera pas !... Voyons. Que se passe-t-il ? Philippe a changé d'avis ? Il ne vient plus ?

MADAME LAVERGNE

Il vient toujours, mais lisez cette lettre.

NAULIN (*Il prend la lettre et lit tout haut*).

« Madame, vous m'excuserez si je me permets de me présenter chez vous aujourd'hui, à deux heures. Il faut que je vous parle avant que vous ne voyiez mon mari. Je vous demande comme une charité de me recevoir. Croyez à mon profond respect. — JEANNE LAVERGNE. »

MADAME LAVERGNE

Jeanne Lavergne, Mme Lavergne ! Comme moi ! Je le sais bien que c'est vrai. Elle s'appelle comme moi... Et dire que je défendais Philippe auprès de son pauvre père quand il a quitté sa carrière, en prétextant : « Je veux être peintre, mener une vie d'artiste. » Je voyais là un noble enthousiasme, un Idéal... Et où ça l'a-t-il mené ? Regardez l'écriture... *(Elle lui tend la lettre.)* C'est d'une blanchisseuse.

NAULIN

Dame, un ancien modèle !

MADAME LAVERGNE

Que dois-je faire ? J'ai besoin de votre conseil. *(Elle lui prend la main.)* Je n'ai que vous, mon ami, sur qui m'appuyer. Que pensez-vous ? Avez-vous une idée ? Moi, je ne sais plus. C'est mon fils qui m'envoie cette femme, n'est-ce pas ?

NAULIN

Ce n'est pas probable.

MADAME LAVERGNE

Cependant...

NAULIN

Raisonnons. Il y a neuf ans que Philippe ne vous a pas donné signe de vie, depuis qu'il a fait ce triste mariage, malgré vous. Encore avait-il une excuse : ses deux enfants à légitimer. Tout de même, il y a la manière, et cet emploi brutal des moyens légaux contre sa mère, une veuve, lui, un fils unique ! Il se rend bien compte que ce manque de cœur vous a été horriblement douloureux. La guerre éclate. Il part. Vous attendez une lettre, un geste. Rien. Il a des citations, il ne vous les annonce même pas. Il rentre indemne, par bonheur. Rien encore. Vous lui écrivez que vous venez d'être malade, que vous vous sentez très seule, que vous voudriez embrasser vos petits-enfants. Dans cette lettre, vous ne dites pas un mot de la mère, remarquez.

MADAME LAVERGNE

Que pouvais-je en dire ? Une mauvaise

femme, qui lui a dénaturé le cœur ; car, enfin, ces vilénies que vous me rappelez...

NAULIN

Il s'en souvient tout comme vous, et il sait que sa femme vous les représente. Remarquez encore : dans la lettre où il vous répond qu'il viendra aujourd'hui, à trois heures, il ne vous parle pas d'elle, lui non plus. Étant donné cette situation, vous l'envoyer avant de vous voir lui-même, c'est rendre plus difficile un entretien qui l'est déjà tant. Non, Philippe n'est pour rien dans cette démarche. Mon impression est qu'il l'ignore. C'est elle qui a voulu, elle toute seule, s'expliquer avec vous avant la visite de son mari.

MADAME LAVERGNE

Encore un coup, sur quoi et pourquoi?
(*Geste de Naulin.*) Alors vous êtes de mon sentiment, Naulin : tenir cette lettre pour non avenue (*elle jette la lettre sur son bureau*) et consigner ma porte à cette créature.

NAULIN

Est-ce prudent? Ne vaudrait-il pas mieux prendre cette occasion de la connaître? Dès l'instant que vous renouez vos relations avec votre fils, directement ou indirectement, Mme Philippe Lavergne, — pardon! mais... — entre dans votre vie.

MADAME LAVERGNE

Elle n'y entrera pas. Ma résolution est prise. D'ailleurs, le silence de mon fils à son endroit dans sa réponse à ma lettre prouve qu'il comprend cette résolution et qu'il l'admet. Cette lettre n'en est que plus inexplicable.

NAULIN

Il l'admet?... Cela n'est pas sûr, et elle, est-ce qu'elle l'admet? Mon conseil est que vous la voyiez, ne fût-ce que pour savoir cela... (*Hochant la tête.*) En effet, pourquoi cette lettre? (*Il la reprend.*) Elle est écrite bien nerveusement : — des caractères tremblés, des lignes qui tombent... Signe de décou-

agement, disent les graphologues. Je ne crois pas beaucoup à leur science. Pourtant, j'entrevois deux hypothèses.

MADAME LAVERGNE

J'en ai fait aussi, mais que j'ai toutes rejetées. Voyons les vôtres.

NAULIN

La première, c'est que le ménage de Philippe va mal.

MADAME LAVERGNE

Ah ! Ce ne serait que justice !

NAULIN

Dans ce cas, la lettre s'explique. Un mariage comme celui-ci est un ensorcellement physique d'un jeune homme très amoureux par une femme très belle. C'est une histoire quotidienne, dans le laisser-aller des ateliers. Philippe n'a que trop réalisé son programme de mener une vie d'artiste. Tout de même, il sortait d'un milieu très différent. Il a fallu que cette fille fût rudement belle et qu'il en fût bien amoureux pour l'avoir épousée, après

l'avoir prise à ce sculpteur avec qui elle vivait... marmitalement, comme ils disent.

MADAME LAVERGNE

Quelle boue, mon ami ! Quelle boue !

NAULIN

Cela se passait avant 1910. En 1919, cette femme est probablement moins jolie. Il peut être fatigué d'elle. Il se peut aussi que, pendant ces quatre années de guerre, l'ancien modèle se soit consolée et que quelqu'un ait averti Philippe.

MADAME LAVERGNE

Et alors ?

NAULIN

Alors, lassé, jaloux ou dégoûté, voilà un homme qui reçoit une lettre de sa vieille maman. Il compare son foyer souillé à un autre foyer, celui de son enfance, un foyer propre, où l'on veut bien accueillir ses fils. Il se dit : « Mais ma vraie famille, elle est là ! » Il a l'idée de se séparer de son indigne compagne. Celle-ci le sait ou le devine, et

elle vient vous supplier, sinon d'empêcher cette séparation, du moins de ne pas y aider.

MADAME LAVERGNE

Elle n'aura pas cette audace.

NAULIN

Avec les filles, on ne sait jamais. Et puis, j'entrevois une autre hypothèse : celle d'une femme intéressée.

MADAME LAVERGNE

Ce n'est pas une hypothèse, malheureusement, c'est une certitude.

AULIN

Soit ! Avec ce que lui a laissé sa tante et les débris des affaires embrouillées de son père, Philippe a quarante mille livres de rente. Vous me direz : « Pour une malheureuse qui posait à cinq francs l'heure !... » Mais Mme Lavergne mère, avec les successions recueillies depuis la mort de son mari, en a, de son chef, cent cinquante mille. Le code a permis à Philippe ce mariage contre la volonté de sa mère. Ce même code permet

à la mère de réduire considérablement la somme dont le fils rebelle héritera. Si cette perspective a suggéré à cette fille un projet de chantage?...

MADAME LAVERGNE, *vivement.*

Lequel? J'ai pu être calomniée. Qui ne l'est pas? Je suis une honnête femme. Je n'ai jamais rien eu dans ma vie qui donne barre sur moi. Vous le savez mieux que personne, mon ami.

NAULIN, *lui prenant la main et la baisant.*

C'est bien la raison du culte que je vous ai voué. Mais il y a d'autres chantages. Cette créature peut vous mettre le marché à la main : « Donnant, donnant. Vous voulez voir vos petits-enfants? vous les verrez. Mais j'empêcherai mon mari de vous les amener, si je n'ai pas des garanties que votre fortune ira tout entière à eux. » Qu'elle ait consulté des hommes de loi, ils lui auront commenté le titre II du livre III du *Code civil* sur les donations entre vifs et les testaments.

MADAME LAVERGNE

Les enfants ne sont pas à elle seule, ils sont à mon fils aussi... C'est vrai pourtant : Philippe, dans sa lettre, ne dit pas qu'il les amènera avec lui tout à l'heure. Vous avez deviné juste. Naulin. Elle doit méditer ce chantage-là. Mais dans l'une et l'autre hypothèse, à quoi bon subir la pénible épreuve de cette visite? M'interposer entre mon fils et cette femme pour qu'il la garde? Ça vraiment!... Négocier avec elle un rapprochement avec Philippe? Acheter le droit d'embrasser mes petits-enfants? Ça vraiment encore! Vraiment!... Dans ces conditions-là, je vous le répète, quelle raison ai-je de la recevoir?

NAULIN

La raison d'être brave d'abord, de ne pas avoir l'air de reculer. Et puis, cette conversation peut vous donner une arme.

MADAME LAVERGNE

Laquelle?

NAULIN

Acceptons l'idée du chantage. Vous voyez votre fils aussitôt après. Vous lui répétez ce qu'elle vous aura dit. Le fond d'un caractère ne change pas. Soyez-en bien sûr, Philippe reste celui que nous avons connu, passionné, difficile, obscur, mais incapable de pactiser avec certaines bassesses. Et s'il apprenait une pareille démarche !... Qui sait si vous n'avez pas là une chance de l'éclairer ?

MADAME LAVERGNE

Du moment qu'il n'a pas jugé cette femme après dix ans qu'il vit avec elle...

NAULIN

On ne sent pas le poids de l'air, parce qu'on le sent toujours. Les gens avec qui l'on vit, on ne les voit plus, jusqu'à ce qu'un tout petit incident vous ouvre les yeux. Et cet incident-là !... C'est encore une des caractéristiques de Philippe : ces retournements subits, ces à-coups inattendus. Vous venez de rappeler la brusque façon dont il a quitté la Cour des

comptes où nous lui ménagions un si bel avenir. Il se bat en duel avec son collègue Vernet. Là-dessus, il trouve insupportable de se rencontrer avec lui dans le même bureau. Crac ! Il donne sa démission. Toute une vie gâtée pour un enfantillage !

MADAME LAVERGNE, *pensive*.

Il reste à savoir ce qu'il y avait réellement derrière ce duel.

NAULIN

Une querelle de jeunes gens dans un restaurant de nuit, tout simplement. Je me suis renseigné à l'époque, vous vous souvenez ? Même pas une histoire de femme entre eux. Mais l'amour-propre, l'impossibilité de se dominer, la honte d'avoir donné un soufflet à un monsieur, parce qu'on avait trop bien soupé !... Ce n'est pas une fois, c'est vingt fois dans sa vie, que Philippe nous a déconcertés par la brusquerie de ses foucades. Ce jour où il est venu vous dire qu'il avait loué un atelier, qu'il se faisait peintre, avez-vous

été assez surprise? S'il rompt avec cette femme, ce sera d'une heure à l'autre. Et si elle a osé une infamie comme celle que nous imaginons et qu'il la sache...

MADAME LAVERGNE

Et s'il est son complice?

NAULIN

C'est impossible !... D'ailleurs, dans ce cas surtout vous devriez avoir le courage de l'apprendre. (*On entend un coup de cloche qui annonce une visite.*)

MADAME LAVERGNE

C'est elle !

NAULIN, *à la fenêtre.*

Une femme encore jeune, très simplement mise. — Ça, c'est classique. — Ce doit être elle.

MADAME LAVERGNE, *après une hésitation.*

Hé bien ! je ferai ce que vous me conseillez. Mais restez, mon ami.

NAULIN

Devant moi, elle ne parlerait pas.

MADAME LAVERGNE

En effet.

LE DOMESTIQUE, *ouvrant la porte.*

Madame, c'est une dame qui dit que madame l'attend.

MADAME LAVERGNE

Faites-la entrer. (*Naulin va pour s'en aller. Mme Lavergne lui montre une autre porte.*)
Non, ne vous en allez pas. Montez dans la bibliothèque, que je vous sache là si j'ai un parti à prendre.

NAULIN

Je serai là. Mais, du calme. Soyez digne de vous-même. (*Il lui baise la main.*)

SCÈNE II

MADAME LAVERGNE, JEANNE

Mme Lavergne est allée prendre un peloton de laine. Elle a continué un ouvrage de tricot commencé. Elle salue à peine la nouvelle venue,

sans lui dire de s'asseoir et elle reste assise elle-même. Jeanne demeure debout auprès de la porte, silencieuse aussi, pendant quelques instants.

MADAME LAVERGNE

Vous avez désiré vous entretenir avec moi, madame, avant la visite de mon fils. Il doit être ici d'un moment à l'autre. Nous avons donc peu de temps. Parlez.

JEANNE

Je vous demande pardon, madame... Je ne trouve pas mes mots... Je savais bien que ma démarche vous froisserait, mais pas que j'aurais si peu de force. Tout de même, oui, je vais vous parler. Il le faut, je ne suis venue ici que pour ça. *(Elle s'appuie contre un meuble.)* Je ne puis pas. *(Nouveau silence.)*

MADAME LAVERGNE

Je vous répète, madame, que nous avons très peu de temps.

JEANNE

Hé bien !... *(La voix lui manque encore.)*
Je ne puis pas.

MADAME LAVERGNE

Alors, c'est moi qui vais droit au fait. Sur un point votre lettre est très claire : il s'agit de la visite de mon fils. Je ne suppose pourtant pas que vous prétendiez vous interposer. *(Elle se lève. Jeanne s'est redressée.)*

JEANNE

Moi?... Si vous pensez de la sorte avant cette visite, madame, que penserez-vous après?

MADAME LAVERGNE

Après comme avant, je penserai... qu'il n'aurait pas dû vous montrer ma lettre, qu'il vous l'a montrée, et que vous vous êtes concertés.

JEANNE

Madame, il m'a montré votre lettre en effet, mais nous ne nous sommes pas concertés. Seulement c'est vrai qu'il m'a fait connaître ses intentions et ce qu'il veut vous demander. Je me suis dit alors : « Mme Lavergne va croire à une manœuvre de ma part. » Je n'avais pas besoin de me trouver en face

de vous pour savoir comment vous me jugez.

MADAME LAVERGNE

Je n'imagine pas que mon fils veuille m'imposer des conditions pour m'amener mes petits-enfants? (*Silence de Jeanne.*) Vous ne répondez pas? Je comprends. Si c'est une question d'intérêt qui préoccupe Philippe, — rassurez-le et rassurez-vous. Mon testament est ce qu'il doit être, malgré sa conduite. Quoi qu'il arrive, je ne déshériterai jamais ni mon fils, ni mes petits-fils. Le bien qui est dans la famille doit rester dans la famille. J'ai là-dessus les idées de la vieille bourgeoisie, dont je suis. J'y tiens trop pour m'en départir, fût-ce vis-à-vis d'un procédé que vous avez jugé vous-même, puisque vous avez éprouvé le besoin de vous en dégager. Seulement, il me serait horrible que mon fils exerçât sur sa mère une pression de cet ordre. Maintenant que vous savez à quoi vous en tenir, rendez-lui le service de lui épargner

cette mauvaise action en le prévenant. (*Elle va vers la porte.*)

JEANNE

Comme vous vous trompez, madame ! Que vous me jugiez, moi, sévèrement, c'est trop naturel... Mais Philippe, capable !...

MADAME LAVERGNE

De quoi n'est pas capable un fils qui envoie des sommations à sa mère veuve et seule, qui reste des années sans la revoir, sans lui donner signe de vie, qui part pour la guerre sans même l'avoir embrassée ?

JEANNE

Je l'ai tant supplié de vous écrire alors ! Je me suis heurtée à une résistance que j'ai expliquée par une rancune inguérissable. Il y a une lettre qu'il ne m'a jamais montrée, madame, celle par laquelle vous lui avez refusé votre consentement à notre mariage. Cette lettre a dû être bien dure. C'était votre droit. Il aurait dû l'oublier. C'était son devoir. Il ne l'a pas oubliée. Allez ! je l'ai trop senti.

Cela, c'est de l'orgueil. Il est très fier, vous savez. Mais le calcul que vous lui supposez?... ah ça ! non, madame, non, non, non !

MADAME LAVERGNE

Alors, quelle est cette condition qu'il veut m'imposer et qui vous bouleverse à ce point? Elle vous concerne donc?

JEANNE

Oui, madame.

MADAME LAVERGNE

Elle vous concerne, et dans vos rapports avec moi?

JEANNE

Oui, madame.

MADAME LAVERGNE

Ne me dites pas que Philippe exige, pour m'amener ses enfants, que je reçoive aussi sa femme.

JEANNE

Si, madame.

MADAME LAVERGNE

Et vous avez cru?...

JEANNE

J'ai cru que vous verriez là, je vous le répète, une manœuvre de ma part. Ce n'est pas vrai, madame. Ce n'est pas vrai. Ce désir que vous avez eu de revoir votre fils et de connaître vos petits-fils, mais quelle femme serais-je si j'avais songé à en profiter? Et dans quel dessein, mon Dieu? Je sais parfaitement qui je suis, d'où je viens. Je n'ai pas la moindre idée d'entrer dans votre monde, de me faire une situation, comme on dit, de jouer à la dame : je n'en suis pas une et je le sais.

MADAME LAVERGNE

Alors, pourquoi n'avez-vous pas dit simplement à votre mari : « Je ne veux pas aller chez ta mère? »

JEANNE

Pourquoi? Parce que, moi aussi, je suis une mère. Parce que mes deux fils ont, l'aîné onze ans, l'autre dix, et qu'ils sont trop intelligents, s'ils viennent ici sans moi, pour ne

pas s'en étonner. L'étonnement d'un enfant est un soupçon pour plus tard. Si ma vie avait toujours été ce qu'elle est depuis leur naissance, je n'aurais peur ni de ces étonnements ni de ces soupçons. Mais il y a leur état civil, qu'ils verront un jour et qui leur apprendra qu'ils sont nés avant le mariage. Ils ne seront que trop tentés de rechercher le passé de leur mère. Je voudrais qu'alors ils ne trouvent dans aucun de leurs souvenirs d'enfants une raison de douter de moi, de me mépriser. C'est le motif pour lequel je n'ai pas dit non à mon mari, quand j'ai connu son intention.

MADAME LAVERGNE, *ironique.*

Je suppose qu'en revanche vous lui avez, comme à moi, parlé de vos fils, de votre crainte qu'ils ne vous jugent un jour? Je suppose aussi qu'il vous a crue, que ce délicat sentiment l'a touché?... Moi, je ne vous crois pas. (*Jeanne veut parler.*) Je vous ai écoutée, écoutez-moi. (*S'emportant.*) Non, je ne vous

crois pas. Il n'y a pas de ces contradictions dans un cœur de femme. Quand on a de ces délicatesses de sentiment, on les a toujours, ou bien elles ne sont que des comédies. Vous avez peur d'être méprisée par vos enfants, dites-vous? Mais vous n'avez pas eu peur de faire mépriser mon fils, non seulement par moi, mais par tout son monde! Que voulez-vous que l'on pense d'un homme qui s'est marié comme il s'est marié? Ce n'est pas sur votre conduite d'auparavant que je vous juge, c'est sur ce mariage. Vous auriez été la maîtresse résignée qui pense à l'avenir de son amant, qui se tient à part, à sa place, parce qu'elle sait qu'en se faisant épouser, elle abaisse à son niveau celui qui a cette faiblesse, sans monter elle-même, oui, vous auriez eu ce dévouement-là, humble et désintéressé, j'aurais pour vous un coin d'estime, de tendresse même dans mon cœur. Vous avez été la fille adroite qui empaume un garçon riche. C'est bien joué. Ne me demandez pas

de croire que vous êtes la mère douloureuse qui veut à tout prix être respectée de ses enfants. Mais vous n'y avez pas droit, à ce respect !

JEANNE

Si, madame, j'y ai droit. A votre estime, non, je n'ai pas droit. Que vous ne me croyiez pas, c'est justice.

MADAME LAVERGNE

Alors, puisque vous saviez d'avance que je ne vous croirais pas et que c'est justice, pourquoi êtes-vous ici ?

JEANNE

Je vous le répète : parce que j'aime mes enfants, madame. Mes enfants, c'est toute l'honnêteté, toute la loyauté de ma vie, et j'ai espéré que vous le sentiriez. Oui, avant de connaître votre fils, je vivais avec un amant. Je pourrais plaider les circonstances atténuantes. A quoi bon ? Vous ne me croiriez pas davantage. Mon histoire est bien simple pourtant. Si je jouais la comédie, je

n'aurais pas de peine à en inventer une plus impressionnante ! Je suis une fille de petits cultivateurs, venue de la campagne à Paris comme tant d'autres, pour me placer et pour avoir de gros gages, tout bonnement. Je rencontre une camarade qui gagnait sa vie comme modèle. J'étais jolie. Sur ses conseils, je me fais modèle aussi. Toujours pour gagner un peu plus d'argent. Et puis je souffrais d'être domestique. Je voulais être plus libre. J'ai été sage d'abord. Un jour, j'ai eu la sottise d'écouter quelqu'un chez qui je posais. C'est trop triste, ce que je vous raconte ! Encore une fois, si je mentais, je trouverais autre chose, vous devriez pourtant le comprendre. Je me suis mise avec ce garçon. Je m'étais trompée sur lui : il buvait, il me battait. C'est alors que j'ai connu Philippe. Il a eu pitié de moi. Il m'a prise avec lui. Nous allons à la campagne, je deviens grosse, il reconnaît l'enfant. Ce que cette générosité a mis en moi, je ne peux pas le dire. Elle m'a

changée. Un second enfant est venu. Philippe m'a offert de m'épouser, j'ai accepté. Pas à cause de moi, je vous le jure. A cause des petits. Depuis ce moment, je n'ai vécu que pour leur père et pour eux. Je suis devenue une autre femme. Quand je me rappelle le temps d'avant, c'est comme un rêve. Il a existé tout de même. Il a eu des témoins. C'est mon angoisse constante dans mon bonheur, — autrement, je serais trop heureuse : — « Si mes fils savaient, un jour? » Et puis je me dis : « Non. Ils m'auront vue vivre avec eux, près d'eux, pour eux, uniquement. Ils ne pourront pas douter du cœur de leur mère. Ils ne me jugeront pas. » A cause de cela, madame, je n'ai pas supporté l'idée qu'en rentrant de chez vous, ils me poseront cette simple question, en me regardant avec leurs grands yeux : « Maman, pourquoi ne viens-tu pas chez grand'mère? » Ce n'est rien, cette question, mais c'est la menace... Je vois, madame, que vous continuez

à ne pas me croire. Je n'ai pas de preuve. Peut-être déciderez-vous Philippe, tout à l'heure, à vous amener les enfants sans leur mère. Je ne m'y opposerai pas. Ce ne sera pas davantage une preuve. Vous y verrez une ruse. Adieu, madame.

(Elle sort brusquement.)

MADAME LAVERGNE *va vers la porte
pour arrêter Jeanne.*

Madame... *(Elle secoue la tête et s'arrête.)*

SCÈNE III

MADAME LAVERGNE, *seule.*

Non, non, ce n'est pas possible. Elle ment... Si pourtant elle ne mentait pas? A une minute, elle a failli toucher la mère en moi... Ah! que ses enfants la jugent un jour, qu'ils la méprisent! Tant mieux, je serai vengée... Mais si elle a dit vrai sur l'autre chose? Si Philippe exige vraiment?... Oui, là-dessus

elle ne peut pas avoir menti. C'est lui qui l'a envoyée d'avance pour me tâter. Il doit l'attendre au coin de la rue. Il sait maintenant à quoi s'en tenir sur la réponse... Alors il ne viendra pas... J'aurais dû être plus maîtresse de moi, avoir l'air d'hésiter. Du moins il serait venu. Je l'aurais vu. Que faire s'il ne vient pas? J'ai gardé Naulin, heureusement. Il faut que je le consulte. Que c'est bon dans des instants pareils d'avoir un ami comme celui-là! Et penser qu'il m'a tant aimée, qu'il m'aime tant, et que je l'ai tant sacrifié à mon fils. (*Elle va pour sonner.*) Il vaut mieux attendre. (*Elle regarde la pendule.*) L'heure n'est pas passée. Philippe peut encore venir. S'il doit venir, qu'il n'y ait personne entre nous, aucun témoin de notre premier embrassement depuis neuf ans, surtout pas ce témoin-là! Il en a toujours été un peu jaloux. J'aurais peut-être dû tenir compte davantage de cette jalousie. Je ne lui prenais rien. C'était une amitié dont j'étais tout

avouer. Mais sait-on jamais ce que souffre un cœur susceptible? Le sien l'était tant ! (*Nouveau coup de cloche. La porte s'ouvre. On entend une voix.*) C'est lui. M'amène-t-il les enfants? — Ah ! mon Dieu ! (*Elle s'assied.*)

SCÈNE IV

MADAME LAVERGNE, PHILIPPE.

(Philippe entre.)

MADAME LAVERGNE, *se levant et marchant vers lui.*

Mon enfant ! (*Elle le prend dans ses bras.*)

PHILIPPE

Maman...

MADAME LAVERGNE

Répète-moi ce mot, répète. Je ne l'ai pas entendu depuis tant d'années ! Il m'a tant manqué !

PHILIPPE

Maman, ma chère maman, vous savez que...

MADAME LAVERGNE, *lui passant les mains
sur le visage.*

N'ajoute rien, laisse-moi te regarder. Tu es le même, mais plus fort, plus homme, plus beau. Mon Dieu, quand je pense qu'on aurait pu me le tuer ! C'est vous qui me l'avez gardé pendant cette horrible guerre. J'ai tant prié !... Ah ! Philippe, que cela m'aurait fait du bien de recevoir une lettre de toi !

PHILIPPE

Ma pauvre maman !

MADAME LAVERGNE

Tu es là. Tout est effacé... Et les enfants ? Tu les as laissés dans la voiture ?

PHILIPPE

Maman, je les ai laissés à la maison.

MADAME LAVERGNE

Je te les avais demandés pourtant. Quand me les amèneras-tu ?

PHILIPPE

Quand j'aurai causé avec vous.

MADAME LAVERGNE

Ce que cette femme m'a dit était donc vrai?

PHILIPPE

De quelle femme voulez-vous parler, ma mère?

MADAME LAVERGNE

Tu le sais bien.

PHILIPPE

De ma femme?

MADAME LAVERGNE

Oui.

PHILIPPE

Ce qu'elle vous a dit?... Vous l'avez donc vue?

MADAME LAVERGNE

Elle était ici, il y a un quart d'heure.

PHILIPPE

Ici? Ma pauvre Jeanne!

MADAME LAVERGNE

Tout de même, n'en parle pas comme de

moi. — C'est déjà trop que tu lui aies montré une lettre qui devait rester de moi à toi.

PHILIPPE

Maman, vous oubliez qu'elle est ma femme et la mère de mes enfants.

MADAME LAVERGNE

Et moi? Tu oublies ce que je te suis?

PHILIPPE

Vous êtes ma mère et une mère que je suis si heureux de retrouver! Ne me rendez pas impossible de continuer un entretien dont j'avais besoin autant que vous, je vous le jure. Vous m'avez bien manqué aussi pendant ces années, croyez-le. Croyez aussi que des choses très profondes de ma conscience ont pu seules me séparer de vous. Si la personne à qui j'ai donné mon nom avait été pour moi simplement l'objet d'une passion de jeune homme, cette passion n'aurait pas tenu contre mon intense, mon constant désir de vous revoir. Voilà longtemps que j'aurais essayé de me rapprocher de vous. C'est l'es-

time, la haute et totale estime que j'ai pour ma femme qui m'a retenu. Je n'ai pas admis que vous pussiez me parler d'elle d'une certaine manière, et j'étais sûr que vous m'en parleriez de cette manière. Je ne vous le reproche pas. Vous ne savez d'elle que la misère de sa jeunesse.

MADAME LAVERGNE

Aie donc le courage d'appeler les choses par leur nom, et de dire la déchéance de sa jeunesse.

PHILIPPE

Soit. Vous savez cette déchéance. Vous ne savez pas son relèvement qui a été aussi le mien. Elle n'avait d'abord été pour moi qu'un caprice des sens, comme on trouve tout naturel d'en avoir, quand on ne voit dans une femme qu'un instrument de plaisir. Et un caprice de cet ordre, puisque nous parlons vrai, pour un homme qui se pique d'avoir une conscience, c'est tout de même une faute aussi. La paternité m'a changé. Pourquoi la

maternité ne l'aurait-elle pas changée, elle? Je vis avec ma femme depuis onze ans. La preuve du respect que ces onze années de vie commune m'ont inspirée à son égard, c'est ma conduite dans un événement aussi important pour moi que votre lettre, et que mon retour chez vous. Je ne me suis pas reconnu le droit de m'en taire vis-à-vis d'elle. Oui, ma pauvre Jeanne ! J'ignore ce qu'elle est venue vous dire, probablement dans une agonie d'inquiétude. Je devine trop comment vous l'avez accueillie.

MADAME LAVERGNE

Comme je le devais, mon fils. De tout ce qu'elle m'a dit, je ne retiens que ceci : je te demandais, dans ma lettre, de m'amener mes petits-enfants. Est-il exact que tu y mettes une condition?

PHILIPPE

Moi, non, maman. Ce qui est exact, c'est que la reprise de nos rapports de famille n'est possible qu'à une condition. Cette condition,

je ne la crée pas, je la constate. Elle dépend de la situation même et non pas de ma fantaisie, non pas de ma volonté.

MADAME LAVERGNE

Tu n'oses pas me répondre nettement. Oui ou non, est-il exact que tu exiges de moi que je reçoive ta femme comme ma belle-fille, si je veux voir mes petits-enfants?

PHILIPPE

Il est exact que je ne peux ni venir ici sans ma femme, ni vous amener mes enfants sans leur mère.

MADAME LAVERGNE

Et dois-je croire qu'il est exact aussi que cette idée vient de toi et non pas d'elle?

PHILIPPE

Voilà pourquoi elle a voulu vous voir ! Elle a eu peur que vous ne la jugiez plus mal encore ; que vous ne l'accusiez d'avoir machiné une intrigue. Maman, c'est exact aussi. Cette idée vient de moi seul.

MADAME LAVERGNE

Après le geste que j'ai fait vers toi, la première, Philippe, j'avais droit à plus de ménagements. Ma démarche pour que tu m'amènes mes petits-enfants avait une signification si claire ! C'était te dire : « Ne revenons pas sur l'irréparable. Fais-moi une part dans ta vie, celle que je peux accepter. Je sais trop que la situation est délicate, la reprise de nos rapports difficile. Mettons-y tous deux du nôtre. » Voilà ce qu'elle signifiait, ma lettre, et que tu aurais dû comprendre. Tu me dis que ton silence à mon endroit, pendant ces années, prouve la profondeur de l'affection que tu portes à ta femme ? Et moi, mon silence à ton égard ne te prouve-t-il pas la profondeur de la blessure que tu m'as faite ? Elle est aussi vive qu'au premier jour, plus vive. Ces inquiétudes quotidiennes quand tu étais dans le danger, si séparé de moi, l'ont encore envenimée. Ne me demande pas de subir cette condition,

Philippe. Elle est trop dure. Elle est trop injuste.

PHILIPPE

Ce qui est trop dur, trop injuste, ma mère, c'est que vous exigiez, de moi, que j'outrage mon foyer, celui que j'ai choisi, que j'ai voulu. Venir ici sans ma femme, c'est avoir honte d'elle, et le déclarer publiquement. Je ne lui ferai pas cet affront.

MADAME LAVERGNE

Tu trouves plus juste de faire un affront à ta mère?

PHILIPPE

Quel affront? Croyez-vous que je vous demanderais de recevoir Jeanne, si je ne l'estimais pas, je vous le répète, profondément, absolument. Vous doutez de mon témoignage. Renseignez-vous. Faites une enquête.

MADAME LAVERGNE

Il y a son passé, mon enfant, que tu ne nies pas, qu'elle-même avoue.

PHILIPPE

Ainsi, parce qu'une jeune fille pauvre, isolée, entourée d'égoïsmes et désarmée, aura rencontré un homme sans scrupule en qui elle aura eu foi, qui lui aura joué la comédie de l'amour avec l'idée de l'abandonner plus tard, et de rentrer, lui, dans l'honorabilité, par un mariage convenable, il n'y aura plus de vie morale, plus d'honneur possible pour cette jeune fille, plus jamais? C'est cette condamnation que vous avez prononcée quand vous m'avez refusé l'autorisation de l'épouser. Votre sévérité s'expliquait alors. Vous pouviez me croire abusé et dire : « J'attends l'avenir. » Qu'a-t-il montré, l'avenir? Une épouse et une mère irréprochables. Pourquoi la condamnez-vous encore?

MADAME LAVERGNE

Je ne la condamne pas. Je ne la reçois pas. Ce n'est pas la même chose. Je ne la reconnais pas comme ma belle-fille.

PHILIPPE

Moi, je la reconnais comme ma femme. Nous ne pouvons pas nous entendre. Nous nous retrouvons l'un et l'autre dans le même conflit qu'il y a dix ans.

MADAME LAVERGNE

Et tu conclus?

PHILIPPE

A la même solution qu'alors, si pénible qu'elle me soit.

MADAME LAVERGNE

Hé bien ! moi, je ne l'accepte pas. Je t'ai retrouvé, je ne veux pas te reperdre, ni mes petits-fils. Tu sauras tout. Je les ai vus. J'ai eu cette faim, cette soif de les voir. Je doutais d'eux. Je me disais : « Ces enfants sont-ils de lui, seulement? » Un jour, je suis allée près de ta porte, guetter. Ils sont sortis avec leur bonne. L'un et l'autre, c'était toi à leur âge. Ah ! cela existe, la voix du sang. Comme elle a crié en moi sur ce trottoir, à deux pas de ces petits que j'aurais voulu prendre dans



mes bras, serrer sur mon cœur ! Je n'ai pas osé. Alors, je t'ai écrit.

PHILIPPE

Mais, écoutez-la jusqu'au bout, ma mère, cette voix du sang ! Cédez-y tout à fait ! Ne comprenez-vous donc pas que des préjugés ne doivent pas tenir là contre ?

MADAME LAVERGNE

Ce ne sont pas des préjugés, mon ami, ce sont des principes.

PHILIPPE

Quels principes?... Qu'un homme doit épouser une femme de sa classe ? Est-ce qu'il y a des classes pour le cœur?... Qu'une femme est au ban des honnêtes gens pour toujours, quand elle a appartenu à quelqu'un hors du mariage ? Avec cela qu'il est appliqué dans notre monde, ce principe !

MADAME LAVERGNE

Il ne s'agit pas du monde. Il s'agit de la famille.

PHILIPPE

Ma mère, entre nous, à cet instant, les équivoques ne sont plus de mise. Vous parlez de la famille? Est-ce qu'on en tient compte, dans la société, quand on invite à sa table, — à la table de famille! — des femmes dont on sait, à n'en pas douter, qu'elles ont une liaison? Et l'on a bien soin d'inviter aussi l'amant en même temps que le mari. Lorsque je suis parti du collège et que j'ai commencé à circuler, ç'a été le drame intime de ma jeunesse, et combien douloureux, cette révolte quotidienne de ma probité encore vierge contre ces hypocrisies. Je n'y ai pas vu, comme cet autre, un hommage rendu à la vertu. J'y ai vu un outrage de plus. Je peux vous le dire aujourd'hui : c'est l'évidence de cet universel mensonge, une évidence subie jusqu'à l'écœurement, qui m'a fait me révolter et préférer à vos salons ce que les gens comme il faut appellent : « la bohème ». Je ne serai jamais un grand artiste, mon pauvre

petit talent de peintre amateur n'ira pas loin, je m'en rends compte. Hé bien ! je ne regrette rien. Du moins, j'aurai vécu une vie vraie, d'après mes idées, mes goûts, mon cœur, hors de l'imposture.

MADAME LAVERGNE

Avec quelle amertume, quelle dureté, tu me parles de ces temps de ta jeunesse qui sont mon meilleur souvenir de toi ! Philippe, tu as été heureux pourtant, près de nous ?

PHILIPPE

J'ai eu tort. J'aurais dû m'en aller tout à l'heure. (*Il va pour sortir.*) Adieu, maman.

MADAME LAVERGNE

Non, reste. En t'écoutant, j'ai senti la haine. C'est comme si tu gardais au fond de toi, contre ta vie chez nous, la rancune toujours cuisante d'une souffrance personnelle. Voyons, Philippe, tu n'as pourtant rien à reprocher à ton père ? (*Comme hésitante.*) Ni à moi ?

PHILIPPE, *suppliant.*

Maman !

MADAME LAVERGNE

Si, Philippe. Tu n'as pas pu soutenir mon regard. Tu as détourné tes yeux. Pourquoi? D'ailleurs je me suis dit plus d'une fois : « Quand un fils se marie, comme le mien s'est marié, en marchant sur sa mère avec cette brutalité, c'est qu'il est sous la domination d'une femme bien rusée, bien perfide, ou qu'il a contre sa mère des griefs qui ont atteint en lui l'affection, le déference, le respect. » Je me répondais : « C'est cette femme. » Maintenant que je l'ai vue, il me vient un doute. Philippe, quel est ton grief contre moi? Tu ne me réponds pas? Tu en as donc un?

PHILIPPE

Ma mère, laissez-moi aller.

MADAME LAVERGNE, *se mettant devant la porte et le retenant.*

Tu ne t'en iras pas. Cette fois, je te forcerai bien à tout me dire. Quand tu as changé,

tu ne connaissais pas encore cette femme. Car tu as changé et d'un coup. Cela date d'avant la mort de ton père, quand tu as démissionné de la Cour des Comptes, sans nous consulter, en nous annonçant que tu voulais faire de la peinture, avoir un atelier, vivre à part avec la petite fortune que t'avait laissée ta tante. C'était après ce malheureux duel avec ton camarade Vernet. Nous avons attribué cela à la honte de cette triste scène dans ce cabaret de nuit où tu l'as souffleté. Nous avons admis alors qu'il te fût pénible de le rencontrer tous les jours, à la Cour des Comptes, après cette aventure. Était-ce la vraie raison?

PHILIPPE

Qu'allez-vous imaginer, ma mère?

MADAME LAVERGNE

Je n'imagine rien. Je te regarde. Un duel sans conséquence, où l'on pique son adversaire au bras, à propos d'une querelle de bar, on en sourit après douze ans. Je

t'ai nommé Vernet, et j'ai vu ton visage changer.

PHILIPPE

Je vous affirme, encore une fois, que vous vous formez des chimères, autour d'un épisode qui n'a plus aucun intérêt.

MADAME LAVERGNE

D'où vient donc que ta voix s'étouffe pour me demander de ne pas t'en parler? A cette époque, et quand je t'ai vu si obstiné dans ton ressentiment contre ton camarade, une idée m'a traversé l'esprit : « Il y a autre chose. » J'ai cherché un outrage secret auquel tu avais répondu par un outrage public. *(S'approchant de Philippe et passionnément.)* Philippe, la personne que tu n'as pas pu supporter de revoir quotidiennement, ce n'était pas Vernet, c'était... Naulin.

PHILIPPE

Ma mère! *(Il se prend le visage dans les mains.)*

MADAME LAVERGNE

J'ai trouvé. Tout s'éclaire. Parce que je suis une honnête femme, Philippe, parce que je n'ai rien à me reprocher, rien, et que je suis ta mère, ton devoir est de me répondre : oui ou non, ce misérable t'avait-il parlé de Naulin à propos de moi?

PHILIPPE

Il m'en avait parlé.

MADAME LAVERGNE

Ce qu'il t'a dit, je ne te le demande pas... — Ton geste, ce soufflet pour l'arrêter m'en apprend trop. Ta conduite ensuite m'en apprend trop aussi. Tu l'as cru? Aie le courage de me répondre encore. J'aurai, moi, celui de t'entendre. Tu l'as cru?

PHILIPPE

Ne continuez pas, ma mère, je vous en supplie. Je n'ai rien cru, j'ai souffert. C'est vrai, je n'ai pas pu supporter de revoir, dans une fréquentation quotidienne, un homme qui était un de vos familiers et dont le nom

avait été associé au vôtre dans une phrase abominable. Encore aujourd'hui, quand je me la rappelle, elle me ferait crier de douleur et de rage. (*Il va et vient dans la chambre fiévreusement.*) Mais je peux me rendre ce témoignage : je ne me suis jamais permis de vous juger, ma mère.

MADAME LAVERGNE

Douter de sa mère, c'est la juger, et tu as douté de moi, ne me dis pas non. Ton éloignement s'explique maintenant, ta rébellion, ton mariage. Moi aussi, j'ai cruellement souffert par toi, de ce mariage, de cette absence. Ce n'était rien à côté de ce que j'éprouve en ce moment. (*Philippe veut s'approcher d'elle.*) Ne m'approche pas, ne me parle pas. Ah ! les gens qui calomnient, sans savoir, et ceux ensuite qui répètent ces horribles choses, par légèreté aussi ! Et ces légendes qui s'établissent, contre lesquelles on ne peut rien ! On ne les sait pas. (*Elle rit nerveusement.*) Je la vois, cette scène, comme si j'y étais, et ce

garçon disant à un fils que sa mère a un
amant, — car c'est cela qu'il t'a dit, — parce
qu'il l'a entendu dire et qu'il a dans la tête
un verre de champagne de trop ! Et deux
existences empoisonnées, la tienne, la mienne,
par une parole, une seule qui, pour un jeune
homme ombrageux, comme tu étais, donne
une signification affreuse à la présence cons-
tante du plus dévoué, du plus respectueux
des intimes de sa mère ! J'aurais dû suivre
mon instinct et t'arracher ton secret alors.
Il y a des questions qu'une mère ne peut
pas poser à son fils. Il me faut le courage
de la vieillesse et l'angoisse de l'heure
où nous sommes pour te parler aujour-
d'hui. Et puis on ne lutte pas contre le
doute. Cela se prouve qu'une femme a un
amant. Comment prouver qu'elle n'en a pas ?
(*S'arrêtant.*) Si !... Il y a une Providence.
C'est elle qui m'a inspiré tout à l'heure de
retenir Naulin ; car ce cher, ce fidèle ami
est ici.

PHILIPPE

Ma mère, vous n'allez pas me mettre en face de cet homme !

MADAME LAVERGNE

Non... Tu n'aurais qu'à croire que c'est une scène arrangée entre nous ! (*Elle sonne, le domestique paraît.*) Voulez-vous dire à M. Naulin que je l'attends. (*A Philippe, impérieusement.*) Tais-toi, rentre là. (*Elle le pousse derrière une porte devant laquelle il y a une tapisserie.*) Ne ferme pas le battant.

SCÈNE V

MADAME LAVERGNE, NAULIN

NAULIN, *entrant.*

Philippe n'est pas là ?

MADAME LAVERGNE

Vous voyez.

NAULIN

Comme vous avez l'air étrange ! Il n'est pas venu ?

MADAME LAVERGNE

Il est venu.

NAULIN

Il s'est rencontré avec sa femme ?

MADAME LAVERGNE

Non. Sa femme était partie.

NAULIN

Et les enfants ?

MADAME LAVERGNE

Il ne les a pas amenés.

NAULIN

Comment ? Il ne veut pas ? ...

MADAME LAVERGNE

Si. A une condition.

NAULIN

Laquelle ?

MADAME LAVERGNE

Que je reconnaisse sa femme comme ma belle-fille et que je la reçoive.

NAULIN

Et vous avez accepté?

MADAME LAVERGNE

Je n'ai pas accepté.

NAULIN

Et lui, alors?

MADAME LAVERGNE

Il a maintenu sa condition. Tout cela est affreux.

NAULIN

Voyons, ma chère amie, reprenez-vous. Philippe ne la maintiendra pas, cette condition. A présent qu'il vous a vue, il voudra vous revoir. Il y a deux hommes en lui, le mari et le fils. C'est le mari qui vous a parlé aujourd'hui. Demain le fils l'emportera, et il reviendra, avec vos petits-enfants.

MADAME LAVERGNE

Ah ! Ce n'est pas un fils !

NAULIN

Vous, soyez une mère. Faites-lui crédit. Comprenez-le.

MADAME LAVERGNE

C'est vous qui me reprochez de n'être pas assez mère? Vous m'avez tant reproché de l'être trop, il y a onze ans encore, quand je suis devenue veuve, et que vous m'avez demandé d'être votre femme, pour achever notre vie ensemble! A cause de qui vous ai-je répondu : non? De qui vous ai-je parlé tout de suite? De qui?

NAULIN, *étonné*.

Mais de Philippe.

MADAME LAVERGNE

J'avais pourtant à me plaindre de lui, cruellement. Il s'était marié comme vous savez. J'avais devant moi la solitude, la tristesse. Vous m'apportiez la plus douce des consolations, celle d'une affection éprouvée par de longues années de dévouement. Je vous ai dit : « Le monde est méchant. » — Ah ! oui, il est méchant !... « On a pu calomnier notre amitié. Elle a eu beau être irréprochable, on l'a certainement calomniée. Si je

vous épouse, aujourd'hui que vous n'êtes plus jeune, ni moi non plus, on dira : Mme Lavergne et Naulin régularisent une vieille liaison. » Je n'ai pas voulu que ce fût dit. Non pas à cause de moi, — il est si facile de se mettre au-dessus de ces misères, quand on est seule en jeu ! — à cause de mon fils, pour qu'un pareil propos n'arrivât jamais jusqu'à lui, pour que cette pensée ne traversât jamais son esprit. Est-ce vrai, oui ou non, que je lui ai sacrifié ce dernier bonheur ? Il ne s'en est jamais douté.

NAULIN

Vous n'êtes pas raisonnable, mon amie. A quoi bon évoquer des souvenirs qui vous sont pénibles, je le devine à votre accent ? Cela ne va pas pour moi sans douceur. C'est une preuve que votre refus vous a coûté. Mais je n'ai pas besoin de cette preuve pour savoir quelle place j'ai tenue dans votre existence, et je vous ai trop tendrement, trop passionnément aimée pour que, même avec vos che-

veux gris et mes cheveux blancs, de revivre cette heure ne me soit pas un peu amer. Sur le soir de la vie, il faut laisser dormir les regrets. Ils ne se réveillent que trop d'eux-mêmes. Il ne s'agit pas de ce qui aurait pu être. Il s'agit de ce qui est, de vos rapports actuels avec votre fils... Voulez-vous que j'aie le voir?

MADAME LAVERGNE, *saisie.*

Vous?

NAULIN

Mais oui. Il était si gentil avec moi, lorsqu'il était petit garçon. Plus tard, il a changé. C'est si naturel ! Je lui représentais un aîné grondeur, la Cour des comptes, une carrière qu'il détestait. Quand il me verra entrer chez lui, surtout après sa visite ici, qui l'a rapproché de son enfance, je lui représenterai cette enfance. Il sera ému. Je crois avoir assez de diplomatie et de doigté pour vous promettre qu'au sortir de cette conversation, je saurai s'il est ou non irréductible. Je suis

sûr d'avance qu'il ne l'est pas. Vous consentez?

MADAME LAVERGNE

Et s'il ne vous reçoit pas? Ou si, vous recevant, il vous parle mal, s'il vous injurie, si vous allez au-devant d'un affront, et à cause de moi?

NAULIN

Que voulez-vous qu'il me dise? Que je me mêle d'une affaire qui ne regarde que vous et lui? Et mon amitié pour vous, est-ce qu'elle ne me donne pas des droits? Depuis ces deux ans qu'il manque à tous ses devoirs de fils...

MADAME LAVERGNE, *l'interrompant.*

Ne lui donnez pas un prétexte d'y manquer une fois de plus!

NAULIN

Je ne le lui permettrai pas. D'ailleurs, s'il n'est pas un monstre, — et il n'est pas un monstre, — il a tout de même une reconnaissance, dans un coin de son cœur, n'en doutez pas, pour les amis qui ont entouré

votre solitude, qui vous ont aidée à supporter son absence. Il ne peut pas ne pas avoir un secret remords de cette absence. Seulement, il ne réalise pas encore ce qu'elle a été pour vous. Il le prouve en prétendant vous imposer, pour vous amener vos petits-enfants, une condition inacceptable. Il ne sent pas encore, même aujourd'hui, ce que vous avez traversé. Je le lui apprendrai, moi. Il est aveugle. Je l'éclairerai.

MADAME LAVERGNE, *tournée du côté où est caché Philippe.*

S'il ne sent pas ce que je souffre à cette minute, il ne le sentira jamais.

NAULIN

Que c'est tragique, les malentendus des cœurs ! Il ne faut pas que celui-ci se prolonge une heure de plus. Je vais chez Philippe...

MADAME LAVERGNE, *l'arrêtant.*

Vous n'irez pas. Il ne faut pas que vous y alliez.

NAULIN, *la regardant étonné.*

Mais pourquoi?

MADAME LAVERGNE

Parce qu'il ne vous recevra pas. Vous surtout.

NAULIN

Moi surtout? (*Après un silence.*) Il vous a parlé de moi tout à l'heure?

MADAME LAVERGNE

Hélas! Oui.

NAULIN

Qu'est-ce qu'il vous a donc dit qui vous bouleverse à ce point?

MADAME LAVERGNE

Ne me le faites pas répéter. (*Dans un sanglot.*) Mais ne l'avez-vous pas compris?

NAULIN

Si! J'ai compris!... Est-ce possible? Un fils dire à sa mère en face qu'il ne croit pas en elle!... Ainsi c'est de moi qu'il s'agit? Ce sont nos relations qu'il incrimine? Il croit que... Raison de plus pour que j'aie lui

demander sur quels témoignages, sur quels indices il s'est permis de concevoir une abominable idée qui vous outrage dans tout votre passé d'honnête femme et qui me mêle à cet outrage. Heureusement, je n'ai jamais brûlé une seule de vos lettres. Il les lira.

MADAME LAVERGNE, *amèrement.*

Pensant comme il pense, qu'est-ce qu'il en conclura? Il existe des amants prudents qui surveillent leur correspondance.

NAULIN

Pas vingt-cinq ans durant, pas quand ils sont libres, comme nous le sommes depuis la mort de votre mari. Et puis, il y a une force de la vérité. Elle a un cri qu'on entend. Elle a une clarté qu'on voit. Je regarderai Philippe dans les yeux. Il faudra bien qu'il lise dans mes yeux, à moi, que je ne lui mens pas. Ah! On vous a salie dans sa pensée. On a osé. Et lui, il a osé!... Je la lui dirai, notre histoire, avec un accent dont il ne pourra pas douter. Je lui dirai ce qu'il sait : que vous

étiez bien seule à votre foyer, que ses grandes affaires absorbaient votre mari. On peut être un très honnête homme — son père l'était — et ne pas tenir assez compte des besoins de tendresse d'une femme, de sa sensibilité. Je m'accuserai moi-même. Je ne lui cacherai rien de la coupable espérance que j'avais, quand j'ai commencé de vous aimer et que je vous l'ai dit. Il saura ce que vous m'avez répondu, — tenez, c'était dans cette même chambre, parmi ces mêmes meubles, — et, avec quelle révolte vous l'avez dressé contre moi, lui, votre fils, et la foi jurée ! Je lui dirai comment je suis parti, ce long voyage, si loin, pour vous oublier, mon retour, comment vous m'avez laissé revenir chez vous. Vous aviez compris que je ne prononcerais plus jamais les mots que l'honneur vous défendait d'entendre. Je lui dirai comment, sous votre influence, ma passion s'est épurée, ennoblie... comment elle est devenue cette noble, et jolie, et fière chose, une amitié vraie entre

un homme et une femme. C'est l'orgueil de ma vie sentimentale, que cette intimité d'âme qui nous a unis, sans une tache, sans une souillure. Il la connaîtra... Il y aura, d'un côté, les ignobles propos qu'il a pu entendre, les honteuses imaginations qu'il a pu se faire. et, de l'autre côté, un cœur d'homme, ouvert devant lui jusqu'en son fond dernier, et, dans ce fond dernier, une piété, une religion pour celle qui aurait dû lui être sacrée et qu'il...
(A ces mots : honteuses imaginations, Philippe a soulevé la portière, puis s'est avancé d'un pas. Naulin l'aperçoit tout d'un coup, et dans un cri :) Philippe !... Il était là !...

SCÈNE VI

MADAME LAVERGNE, NAULIN, PHILIPPE

MADAME LAVERGNE

C'est moi qui lui ai ordonné de rester, de se cacher. J'ai voulu qu'il vous entendît me parler, comme vous me parlez quand nous

sommes seuls. Si maintenant il continue à ne pas croire en moi!...

PHILIPPE

Pardon, maman, pardon! (*Mme Lavergne s'est laissée tomber sur un fauteuil, brisée d'émotion et se tait.*) Vous ne me répondez pas. Vous ne me regardez pas. Maman, je n'ai pas mérité ça. Je vous l'ai dit tout à l'heure : je ne vous ai pas jugée. Je n'ai rien cru. J'ai souffert... J'avais vu tant de vilénies, dans notre monde, deviné tant de mensonges!... Et puis, quand certaines idées sont entrées en nous, c'est comme une pointe qui se serait cassée dans la chair. Pour l'arracher, il faudrait la mettre à nu, cette idée, la parler, s'expliquer. Avec sa mère, on ne peut pas... Mais, c'est fini, à présent... Ah! Vous me regardez! Vous me souriez!... Vous me pardonnez! — Ah! merci. Merci de ce que vous avez fait pour moi en me donnant cette preuve, et pardon qu'il ait fallu que vous me la donniez!... Et à vous aussi,

monsieur Naulin, je vous demande pardon...

NAULIN

Ta mère te pardonne peut-être. Moi, je ne te pardonnerai jamais le chagrin que tu lui as causé.

MADAME LAVERGNE

Si, Naulin, vous devez lui pardonner comme je lui pardonne. S'il a été coupable envers moi, je l'ai été envers lui. (*Geste de Naulin.*) Ne dites pas non. La lumière se fait en moi. Ces relations avec vous, que vous venez de rappeler dans des mots qui m'ont bouleversée en me faisant revivre toute ma vie de femme, elles ont été loyales, délicates, honnêtes. Et pourtant je n'avais pas le droit de les avoir. Non. Je n'en avais pas le droit. Elles m'ont été trop chères. J'avais fait ce rêve qui est celui de tant de femmes, quand elles ont un sentiment hors de leurs devoirs, concilier ces devoirs et leur sentiment, avoir avec l'homme qui le leur inspire cette intimité d'âme dont vous parliez, irréprochable dans ses actes

comme une amitié, et cependant brûlante dans ses silences et ses renoncements, comme un amour. Ce rêve, je l'ai vécu, et la preuve qu'il n'était pas permis, c'est que j'étais mère, et qu'il m'a caché la douleur de mon fils.

PHILIPPE

Ne vous reprochez rien, maman, c'est moi qui ai été un fou, et un fou méchant.

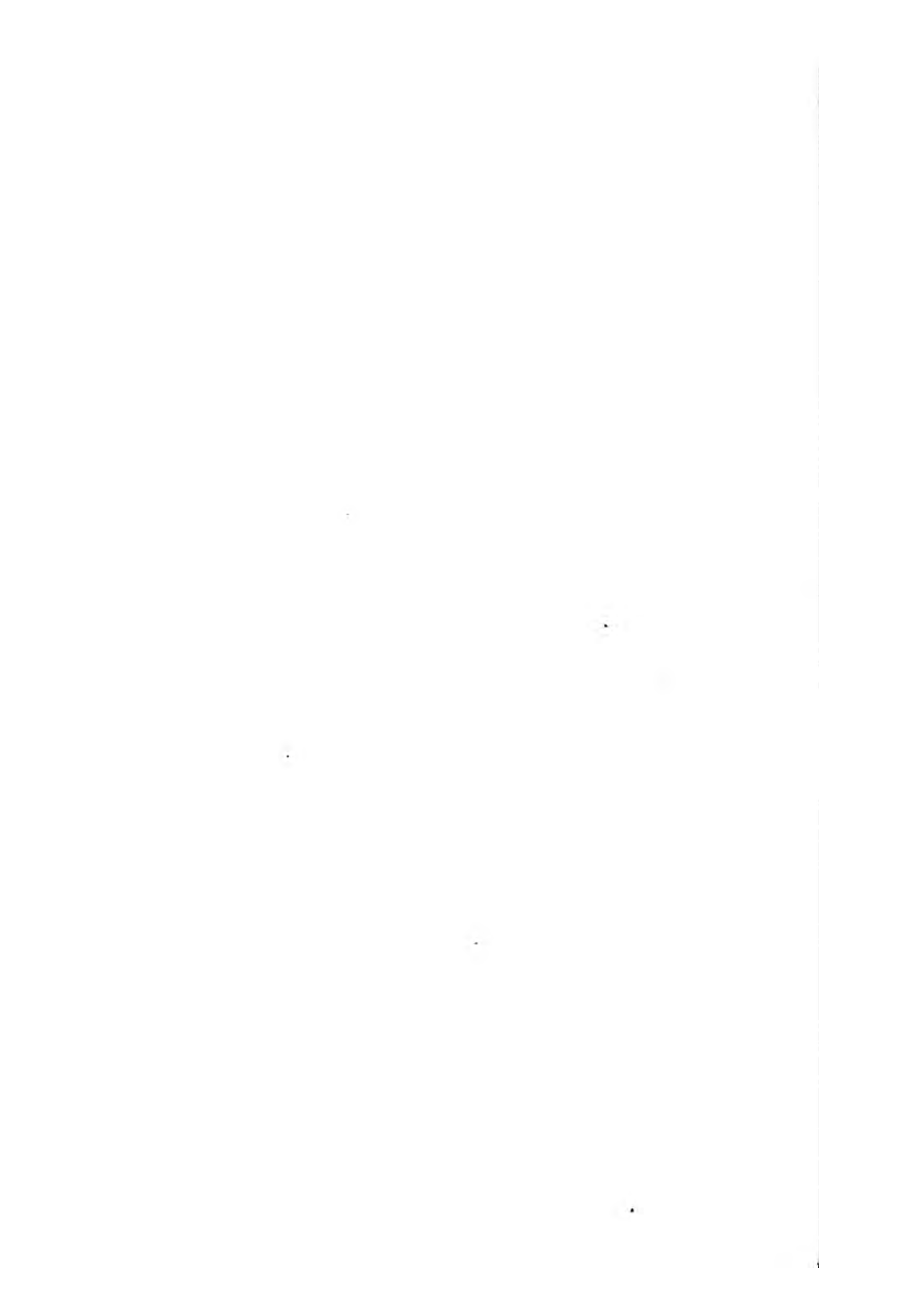
NAULIN

Hé bien ! Si tu comprends ta faute, tu peux encore la réparer, en allant chercher tes enfants sans exiger...

MADAME LAVERGNE, *l'interrompant.*

Au contraire... Oui, Philippe, va me les chercher, et amène ta femme avec eux. Je viens de sentir trop douloureusement ce que c'est que d'être soupçonnée par son fils. Je ne veux pas que mes petits-enfants infligent un jour cette douleur à leur mère. Je te répète, va les chercher eux, et elle aussi, tous les trois. Va mon ami. Va.

LA VÉRITÉ DÉLIVRE



LA VÉRITÉ DÉLIVRE

PERSONNAGES

PIERRE VAUCROIX.
RICHARD LABRUNIE.
BERNARDINE VAUCROIX.
JULIE D'HESPELLES.

UN DOMESTIQUE.

La scène est à Paris, en février 1916.

Le cabinet de travail de Vaucroix. Livres. Objets d'art. Tableaux. Impression d'un luxe sobre. Dix heures et demie du matin.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE VAUCROIX, RICHARD LABRUNIE

Tous deux sont en uniforme d'officiers. Labrunie, amputé du bras gauche, entre en tendant la main droite à Vaucroix.

LABRUNIE

Bonjour, Vaucroix. Comment as-tu dormi, pour ta première nuit de Paris? On est tout de même mieux avenue Marceau que dans une forteresse d'Allemagne. Pas vrai?

VAUCROIX

Je n'y crois pas encore. Pense donc. L'autre samedi, — ça fait neuf jours, — je ne savais pas que j'allais être échangé... Je ferme mes yeux. Je suis là-bas, dans mon cachot. Je les rouvre. Je vois mes livres, mes tableaux, toi, mon vieux Labrunie... Je rêve. Un sous-officier boche va entrer et me dire : « *Gomment allez-vous, lieutenant? Foulez-vous un chour-nal pour savoir la vérité?...* » Et il me tendait la *Gazette des Ardennes*, et je lisais, malgré moi. (*Il se passe les mains sur les yeux.*) Ah ! ces derniers mois, ceux de l'internement, quel cauchemar ! Les autres — toute une année à l'hôpital pourtant — ça n'était rien. Souffrir dans sa chair occupe. Mais ces cinquante-cinq jours à Spandau, à fièvreusement

attendre l'évacuation ! Se rendre compte qu'à douze heures et demie de chemin de fer, l'existence même de votre pays est en train de se jouer ! On va tour à tour de l'extrémité de la crainte à l'extrémité de l'espérance. Mais c'est l'espérance qui domine. Quel coup, quand j'ai appris à la frontière suisse que la guerre avait à peine bougé depuis la Marne !

LABRUNIE

Évidemment, nous attendions mieux dans nos tranchées devant Ypres. Tout de même, les Allemands ne sont pas à Paris. Ils n'y viendront pas. Nous tenons le bon bout. Le vrai chagrin, vois-tu, c'est de ne pas être du coup de chien. Si mon bras était tout à fait guéri seulement ! Puisque c'est le gauche... *(Il esquisse avec son bras droit le geste de lever l'épée.)* J'ai encore eu plus de chance que toi : je n'ai pas été prisonnier, et le bras, ce n'est pas la poitrine. Hier, je n'ai rien osé te demander devant ta femme. Entre nous, où en es-tu ?

VAUCROIX. (*Il va vers la cheminée et prend un objet dans une coupe.*)

Voici ma balle de shrapnell. Regarde.

LABRUNIE

Tu as eu ce bijou-là dans le poumon?

VAUCROIX

Oui, et toute la séquelle. Vous ne vous trompiez pas beaucoup quand vous m'avez cru mort : hémorragie, cœur dévié, pleurésie, opération sur opération...

LABRUNIE

Et maintenant?

VAUCROIX

Maintenant, avec des précautions... Dame ! il ne me faudrait pas sortir par cette neige. (*Il montre la fenêtre.*) Quand même, je ne désespère pas de me remettre assez pour en être, moi aussi, du coup de chien... Mais, dis-moi, puisque tu m'as cru mort, tu as envoyé ma lettre?

LABRUNIE

Non. (*Il tire une enveloppe de sa poche.*) Et

justement, si je reviens ce matin, c'est pour te la rapporter. Elle ne m'a pas quitté depuis le jour où tu me l'as remise avant de partir pour cette reconnaissance d'où tu n'es rentré que d'hier. Elle est salie et froissée. Mais, tu vois, la double enveloppe est intacte. C'est même à cause de cette double enveloppe que je ne l'ai pas envoyée.

VAUCROIX, *prenant la lettre.*

Pourquoi?

LABRUNIE

Je me suis dit : « Si Vaucroix m'a remis une lettre à faire tenir, en cas de malheur, c'est que le ou la destinataire joue un grand rôle dans sa vie. Il a pris soin de mettre l'enveloppe sur laquelle il y a l'adresse, sous une autre enveloppe qui n'a pas d'adresse. Donc, il désire que, lui vivant, je ne connaisse pas un certain nom. Je ne suis pas absolument sûr qu'il soit mort. J'obéis à sa volonté en ne déchirant pas l'enveloppe blanche et en n'apprenant pas le certain nom. »

VAUCROIX, *lui serrant la main.*

Il n'y a que le soudard, comme nous t'appelions au collège, pour avoir de ces délicatesses. *(Il jette la lettre dans le feu, tout en parlant.)*

LABRUNIE

Tu brûles cette lettre? Ça me fait bien plaisir, Pierre. C'est donc fini?

VAUCROIX

Que veux-tu dire? Qu'est-ce qui est fini?

LABRUNIE

C'est juste. Ton secret t'appartient, et je n'ai pas le droit de t'en parler.

VAUCROIX

Si, au contraire. Parle-m'en. Je te l'ai donné ce droit, le jour où je t'ai demandé ce service. Et puis tu me feras du bien. Tu m'aideras peut-être à y voir clair en moi. Qu'est-ce que tu penses?

LABRUNIE

Tu le veux?... Je pense que cette lettre était pour une femme, que cette femme n'est pas ta femme, que cette femme a une situa-

tion à ménager. La double enveloppe le prouve. Je conclus que tu as, ou que tu avais, une liaison, très probablement dans le monde, et, du moment que tu as brûlé ce papier, je conclus encore qu'elle est rompue. Sinon, tu aurais gardé ta lettre, pour la montrer et te faire dire : « Cet adieu, à moi, avant d'aller à la mort ! Comme tu m'aimes ! »

VAUCROIX

C'est logique. Telle a été ma première idée, en effet, quand tu m'as rendu l'enveloppe tout à l'heure. Et puis je l'ai brûlée. Ces deux mouvements, le premier vers une reprise du passé, le second vers une rupture, c'est tout moi à cette heure-ci. Oui, Richard, quand je suis parti pour la guerre, au mois d'août 1914, j'étais engagé depuis un an dans une passion pour laquelle j'ai marché sur tous mes devoirs. La personne qui en était l'objet n'a pas cessé, durant ma captivité, de me prouver, comme elle a pu, qu'elle m'aimait toujours. C'est moi qui ne sais plus si je l'aime.

LABRUNIE

J'avais donc raison. Va. Quand on ne sait plus si l'on aime, on n'aime plus.

VAUCROIX

Ce n'est pas si simple. Voyons, Labrunie, pense à toi-même. Rappelle-toi ce que tu étais au commencement de ce mois d'août 1914, tes goûts, tes plaisirs, j'irai plus loin, tes sentiments, tes idées. La guerre a passé là-dessus, Elle ne t'a pas changé?

LABRUNIE

Ça dépend du sens que tu attaches au mot. Enfant, vous me plaisantiez sur ma passion de l'armée. C'est que d'instinct d'abord, puis par réflexion, j'ai trouvé que le meilleur emploi de la vie était de *servir*. Je pensais cela, avant la guerre, je dirai presque : légèrement, joyeusement. Je le pense aujourd'hui plus gravement, tragiquement. Mais c'est bien la même pensée, la même foi.

VAUCROIX

Que te t'envie ! Moi, avant la guerre, *servir*

était le dernier de mes soucis. Nous nous sommes trop peu vus entre le lycée et la tranchée pour que nous ayons jamais causé à fond, comme maintenant. Tu n'as connu de ma vie que ses dehors. Ils sont très bourgeois. Un père grand industriel qui meurt en laissant une grosse affaire. Un fils qui liquide cette affaire à sa majorité, pour vivre tranquillement avec ses cent mille livres de rente. Une mère qui veut que ce fils soit occupé, mais dans une carrière décorative et sans surcharge. Elle le dirige vers la diplomatie. Ce fils se laisse faire. Il se laisse marier, toujours sous l'influence de sa mère. Cette mère meurt à son tour, emportant avec elle tous les motifs que ce fils avait eus d'arranger sa vie de cette façon. Il n'aime pas son métier. Il démissionne. Il n'aime pas sa femme, mais, comme il a deux enfants, il patiente et il s'ennuie...

LABRUNIE

Connu. C'est le cafard des civils. Alors, pour

se désennuyer, on prend une bonne amie. On trouve ça très agréable pendant quelque temps. Puis, quand on veut la mener perdre, elle se rebiffe, et l'on est sorti de l'ennui pour tomber dans les embêtements. C'est le vrai fond de ton histoire, hein?

VAUCROIX

Pas précisément. Le jour où je dirai à ma maîtresse : « Je ne vous aime plus. » je suis persuadé, entends-tu, qu'elle n'aura pas une plainte, pas un reproche, et moi, pas le plus petit incident désagréable, dans mon existence.

LABRUNIE

Mes compliments.

VAUCROIX

Ne plaisante pas. C'est un drame que je traverse. Oh ! un très petit drame, à côté de celui de la France. Mais c'est mon drame, et qui fait un peu partie de l'autre. Réponds-moi d'homme à homme, Richard : tu ne m'estimes pas d'avoir cette liaison?

LABRUNIE. (*Il hésite.*)

Avec mes idées... Pas trop.

VAUCROIX

Moi non plus. Hé bien ! Quand je suis parti, au mois d'août 1914, je m'en estimais, je m'en admirais. Pour moi, à cette époque, la vie n'avait qu'un but, qu'une réalité : *sentir*. J'aimais cet amour, dont je ne peux pas te raconter les épisodes, pour ses émotions poignantes et ravissantes, pour son ardeur, pour son mystère, pour ses remords. Cette double vie m'en donnait bien un peu. Ce n'était qu'un aiguillon de plus à ma passion. Je l'aimais, cette vie, parce qu'elle était double, comme si, de disputer mon bonheur à mon devoir, en avivait, en approfondissait l'ivresse...

LABRUNIE

Et c'est ça que tu emportais sur ton cœur dans la tranchée ? C'est avec ça que tu aurais paru devant Dieu, si tu avais été tué ? Pauvre petit !

VAUCROIX

Mais si j'avais cru à l'au-delà, j'aurais trouvé une joie de plus à me damner pour ma maîtresse. Et, tout bonnement, je n'y pensais pas, à cet au-delà. C'est plus tard que j'y ai pensé, dans mon hôpital, et à tant d'autres choses ! Tu as connu ça, toi aussi, ces longues heures d'immobilité brûlante, quand on a devant soi, au pied de son lit, cette pancarte suspendue, la photographie de votre fièvre, avec ces petites hachures qui se maintiennent dans la région des 40... Alors, des demi-hallucinations vous viennent : on revoit la boue du champ de bataille, le sang épais qui se caille, la face blême des morts. On voudrait avoir été tué comme les autres, reposer dans la terre fraîche, ne plus entendre le tumulte du combat, toujours, toujours, qui remplit ce dortoir où l'on est prisonnier. Ne plus souffrir, que ce serait doux ! Ne plus penser ! Dormir avec ses hommes dans la bonne terre de France ! Tu as connu ça !

LABRUNIE

Certes. Mais cette lassitude d'endurer, ce morbide attrait de la mort, c'est de la lâcheté. J'ai toujours réagi là contre, en évoquant le souvenir de mon vieux père et de ma vieille mère, qui ont besoin de moi, tout simplement.

VAUCROIX

Moi, j'essayais, pour exorciser le cauchemar, d'évoquer ma maîtresse, comme si souvent, auprès de toi, dans la tranchée. Ah ! dans la tranchée, son image venait toujours. Elle m'apparaissait, avec ses yeux où il y avait de l'esprit et de l'ardeur, sa longue bouche aux coins si aigus, ses tempes blanches, son oreille menue, ses cheveux noirs, sa taille mince, irritante de maigreur et de souplesse, ses fines mains nerveuses, aux ongles étroits et brillants, et autour d'elle, c'était le décor de son petit salon, où nous avons passé tant d'heures, les murs tendus d'un bleu cendré de crépuscule, l'abat-jour orangé de

la lampe éclairant des violettes de Parme, ses fleurs préférées, et elle était là, toujours à la même place, habillée pour moi dans celle de ses robes que je préférais, rayonnante, les prunelles rieuses, ses deux mains tendues pour m'accueillir, si chaudes, si délicates, si vivantes, que je croyais, en les serrant dans les miennes, étreindre un oiseau... Tiens, en ce moment, pendant que je te parle, elle est là, de nouveau. Le croirais-tu? Au chevet de mon lit d'hôpital, elle n'y était jamais.

LABRUNIE

Je connais ça encore : ce noir soudain sur l'œil intérieur. On peut bien se souvenir de quelqu'un. On ne peut pas le voir. C'est le grand signe des déclin d'amour ou de haine. Tu commençais à guérir d'elle.

VAUCROIX

Non. Mais il y avait un contraste trop fort entre ce que représentait cet hôpital, et sa façon de comprendre l'existence — qui avait

été la mienne. Mes voisins râlaient ou gémissaient, des officiers comme moi, blessés comme moi, prisonniers comme moi, comme moi ayant, un jour, une heure, tout sacrifié, tout donné. Je les regardais, ces compagnons de souffrance et de captivité, leurs prunelles de fièvre, leurs joues creusées, leurs lèvres séchées. Ces visages de martyrs me disaient, me criaient que l'homme n'est pas fait pour lui-même, mais pour quelque chose de plus grand que lui. Ils me disaient que l'on n'entre dans la vraie vie qu'autant que l'on se renonce. Des émotions de mon récent passé, une seule renaissait en moi comme valant la peine d'être regrettée, et pas celle de mon coupable bonheur, celle des veilles d'assaut, avec cette plénitude, cette forte paix, ce silence où chacun se recueille avant que l'effrayant travail ne commence. L'étrange exaltation de ces heures-là me révélait un ordre de sentiments si nouveaux, si différents, si supérieurs ! Je me rendais compte que la guerre avait créé

en moi un autre être dont je ne pourrais pas communiquer l'intimité à cette femme. Se renoncer? Se sacrifier? Elle qui est toute volupté, toute ardeur, toute passion! Elle ne comprendrait pas.

LABRUNIE

J'ai quelque idée que ta femme, elle, comprendrait?

VAUCROIX

Peut-être, et c'est tout mon drame. Dans ces jours d'hôpital, que de fois une vision, qui n'était pas celle que je voulais, me montrait la salle d'études de mes enfants, et leur mère auprès d'eux, telle que je l'ai trouvée si souvent, au retour de mes rendez-vous cachés, avec son beau regard calme, ce visage clair d'une âme qui n'a jamais vécu que pour le devoir. Ce fantôme hantait ma fièvre. J'évoquais l'autre, cette maîtresse à laquelle j'étais lié par tant de souvenirs, tant de promesses d'amour, et c'était toujours Bernadine qui venait.

LABRUNIE

Et tu ne comprends pas que celle que tu aimes, c'est ta femme?

VAUCROIX

Est-ce que je sais ce que je sens? Tiens. Je ne suis à Paris que depuis hier. Je ne l'ai pas encore revue, cette maîtresse à qui j'écrivais cette lettre que j'ai brûlée. A de certains moments, je me dis que, si elle entrait, je la prendrais dans mes bras avec la passion d'autrefois, encore accrue de ce que j'ai souffert. A d'autres, il me semble que je lui dirais brutalement : « Que venez-vous faire ici? Allez-vous-en. » Où en suis-je vis-à-vis d'elle? Je l'ignore. C'est comme pour ma femme. J'étais si troublé de rentrer, hier au soir! Une fois en face l'un de l'autre, je me suis trouvé paralysé, par elle d'abord, par cette tranquillité presque déconcertante qui donne l'impression qu'elle est en dehors, au-dessus de la vie, par cette espèce d'automatisme qui fait qu'elle agit toujours comme elle doit agir,

sans spontanéité, sans trouble, sans chaleur. Tout ici était admirablement préparé pour me recevoir, le confortable le plus exquis, les enfants merveilleusement tenus, comme la maison. Rien ne manquait à cet accueil, rien que la fusion de nos deux cœurs, le sien parce qu'il ne connaît pas l'élan, le mien... Voilà le second motif pour lequel je ne peux pas refaire ma vie sentimentale dans mon mariage, Richard. Même quand j'étais fidèle à Bernardine, nous ne vivions pas cœur à cœur. C'est de ce cœur à cœur cependant que j'aurais besoin pour trouver en moi l'énergie de rompre avec l'autre. Si je romps, je serai bien malheureux. Si je ne romps pas, — c'est en cela que j'ai changé, — j'ai peur de tant me mépriser ! Pourquoi m'en cacher ? — Toi, tu ne me trouveras pas stupide. — Toutes ces idées qui n'étaient pour moi que des abstractions : le foyer, la famille, l'action sociale, sont devenues des réalités vivantes. Je l'ai compris, je l'ai senti : la Patrie est

faite de cela, et tous ces gens que j'ai vus souffrir pour elle, mourir pour elle, dans la tranchée, dans les champs, à l'hôpital, me demandent, m'ordonnent de vivre mieux.

LABRUNIE

Écoute-les, mon ami!... Mais que cherches-tu?

VAUCROIX, *qui est allé à la cheminée.*

Je regarde la pendule. Il va être dix heures et demie. Il faut que je te demande de me quitter, et tout de suite.

LABRUNIE

Tu l'attends?

VAUCROIX

Oui, et veux-tu savoir les gentillesse de sa double vie? C'est à ma femme qu'elle a téléphoné, dès hier soir. Elle est censée se trouver à Paris, par hasard, — elle passe l'hiver dans le Midi, — avoir appris mon retour, par hasard. Quelle misère!... Mentir! Toujours mentir! Et c'est si bon d'être vrai! Je viens encore de le sentir en causant avec toi. Il faut

que je te revoie et vite. Où déjeunes-tu ce matin?

LABRUNIE

Où je serai. J'ai des courses à faire.

VAUCROIX

Fais tes courses et reviens déjeuner. (*Ironiquement.*) Je te promets que la cuisine sera bonne. Il y a une parfaite ménagère ici. Tu n'as pas à craindre un coup de fusil.

LABRUNIE, *mettant son doigt sur sa bouche.*

Chut !... J'entends ta femme.

SCÈNE II

BERNARDINE, VAUCROIX, LABRUNIE

BERNARDINE, *derrière la porte
et parlant aux enfants.*

Allons, mes trésors, remontez à votre travail. Ce n'est pas une raison parce que votre papa est revenu pour que vous vous appliquiez moins. Au contraire. Vous l'avez vu

ce matin, vous le verrez à déjeuner. Jean, tu aideras Robert à commencer sa page de calcul. Mais remontez, c'est l'heure. Je vous rejoins dans cinq minutes.

VAUCROIX, à *Labrunie*.

Tu vois. La vie au métronome ! (*A Bernardine qui entre, et pendant que Labrunie la salue.*) Chère amie, accourez à mon secours. Richard est venu si gentiment savoir comment j'allais ce matin. Je lui demande de déjeuner avec nous...

BERNARDINE

Et il hésite?...

LABRUNIE

C'est que Vaucroix est arrivé d'hier, et...

BERNARDINE

Justement. Il a tant besoin d'avoir des nouvelles de France, de l'armée, de vos camarades, de tout et de tous ! Moi, je suis une sauvage, et je ne peux guère lui en donner. Acceptez, capitaine. Vous lui ferez du bien.

LABRUNIE

Alors, j'accepte.

VAUCROIX

Finis vite les courses dont tu m'as parlé, et rapplique vers midi. N'aie pas peur d'être en retard. Nous t'attendrons.

LABRUNIE, *saluant Bernardine.*

Madame... A tout à l'heure, Pierre.

SCÈNE III

BERNARDINE, PIERRE VAUCROIX

VAUCROIX

Cela ne vous contrarie pas que j'aie prié Labrunie pour notre premier déjeuner en famille?

BERNARDINE

Non. Ce que je lui ai dit, je le pense. Après ces quatorze mois d'exil, c'est si naturel que vous ayez besoin de reprendre contact avec le monde ! Et puis, j'ai vu combien il vous

aimait, dans ses visites pour demander de vos nouvelles.

VAUCROIX

Ah ! c'est la fidélité même. J'avais bien des torts envers lui. Dix ans passés sans lui écrire, quand au collège nous étions intimes, deux frères ! Mais voilà : il était dans sa garnison, moi à l'étranger, puis dans ce Paris où l'on n'a le temps de rien... Ça vous prend le cœur, un ami que l'on retrouve après ces négligences, exactement le même, qui n'a pas un mot de reproche, pas une arrière-pensée.

BERNARDINE

Quelle pitié qu'un homme tel que celui-là ait été blessé de la sorte, qu'il soit un infirme !

VAUCROIX

Tout manchot qu'il est, vous savez qu'il compte reprendre du service.

BERNARDINE

Je songeais à sa vie intime.

VAUCROIX

Il vous a fait des confidences?

BERNARDINE

Oh ! non. Mais j'ai su qu'avant la guerre ses parents avaient pour lui un projet de mariage.

VAUCROIX

Et ce projet ne tient plus?

BERNARDINE

C'est lui qui ne veut pas en entendre parler. Il considère qu'étant un mutilé, sa vie sentimentale est finie.

VAUCROIX

Ce scrupule lui ressemble. Mais si la jeune fille en question l'aime, elle saura bien l'en faire revenir.

BERNARDINE

Je le souhaite pour lui, et pour elle. (*Profondément.*) Une âme de cette noblesse, de cette sûreté, quel appui ! (*Silence.*) J'ai reçu la réponse du docteur Louvet. Je vous l'apportais. Il propose deux rendez-vous à votre

choix, cet après-midi à trois heures chez lui, ou demain ici, à onze heures. Que décidez-vous?

VAUCROIX

Vous tenez donc beaucoup à cette consultation?

BERNARDINE

Beaucoup.

VAUCROIX

Je sais d'avance sa prescription. Il m'enverra quelque part au soleil, sur la Côte d'Azur.

BERNARDINE

Mais si le Midi doit achever de vous guérir?

VAUCROIX

Louvet ne m'empêchera tout de même pas de respirer un peu l'air de Paris. (*On entend un timbre.*) On sonne. (*Il regarde la pendule.*) Dix heures et demie tapantes. (*Il rit.*) Ah! Mme d'Hespelles n'aura pas perdu une minute pour voir la bête curieuse. Un grand blessé rentré d'Allemagne, voilà de quoi bavarder dans des thés.

BERNARDINE

Vous n'êtes guère indulgent ni juste. Entre la Julie que vous avez connue et la Julie que vous allez revoir, il y a eu pourtant la guerre.

VAUCROIX

En êtes-vous très sûre?

SCÈNE IV

BERNARDINE, JULIE, VAUCROIX

JULIE, *embrassant Bernardine.*

Ah ! ma chérie, que tu dois être heureuse ! Et vous, Pierre ! (*A Bernardine :*) Tu permets ? (*Elle embrasse Pierre.*) En ai-je une chance d'avoir dû rentrer de Biarritz, précisément hier, pour ma vente. (*A Pierre :*) Nous n'oublions pas ceux qui se battent, vous savez. (*A Bernardine :*) Si elle réussit comme la dernière... Tu te rappelles ? Nous avons fait trois mille francs pour l'hôpital... Mais je vous parle de moi. (*Montrant Pierre.*)

C'est de lui qu'il faut parler. Il a belle mine.

BERNARDINE

Il est encore bien pâle.

JULIE

Mais non. Mais non. Seulement maigri.

VAUCROIX

Remontez-la donc un peu, chère amie. Je suis guéri, et très guéri.

BERNARDINE

Ça ne vous rendra pas plus malade d'avoir l'avis de Louvet, et moi, ça me rassurera. (*A Julie.*) Imagine-toi qu'il ne voulait même pas consulter.

JULIE

Ça, par exemple ! Quand je pense à son insistance pour que je le fisse venir, son Louvet, lorsque j'avais ce pauvre petit rhume, l'hiver avant la guerre. Est-ce loin ! On était si heureux, si tranquille !

BERNARDINE, *un peu nerveuse.*

Enfin, que faut-il que je réponde au docteur ?

VAUCROIX

Que je serai chez lui cet après-midi, à trois heures.

BERNARDINE

Alors je lui téléphone. Tu m'excuseras, Julie. Cette réponse est pressée. Je te dis adieu. Les enfants m'attendent là-haut pour répéter leurs leçons.

JULIE

Je te reverrai avant mon départ?

BERNARDINE

Quand retournes-tu à Biarritz?

JULIE

Oh! pas tout de suite. Mon mari se tire très bien d'affaire tout seul dans notre hôpital. Moi, je trouve les séances de pansement un peu longues. Si nous avions imaginé que la guerre durerait, durerait... Enfin!... Veux-tu que nous prenions rendez-vous?...

BERNARDINE

Ce n'est pas la peine. Tu connais mes journées. Demain, après-demain, tu me trouveras

toujours chez moi aux mêmes heures. Tu sais, je ne suis pas la femme de l'imprévu. (*A Vaucroix :*) C'est bien entendu pour Louvet, trois heures? (*Geste de Vaucroix.*) Je vous laisse. Encore toutes mes excuses, Julie.

SCÈNE V

JULIE, VAUCROIX

JULIE. *Elle marche vers Pierre dès que la porte est refermée et le prend dans ses bras.*

Ah ! je t'ai retrouvé, mon Pierre ! Dis-moi que tu m'aimes toujours. Dis-le-moi.

VAUCROIX, *montrant la porte.*

Prenez garde... Julie... Bernardine...

JULIE

Elle pense au téléphonage et aux leçons. Ah ! Pierre, ne sois pas raisonnable. Ne me gêne pas cette minute. Ça m'a déjà tant coûté de n'être pas là, hier au soir. Dis-moi que tu m'aimes.

VAUCROIX

Mais oui, je t'aime toujours. Seulement, laisse-moi le temps de me reconnaître. Pense à ce que j'ai traversé, à ma vie de ces quatorze mois.

JULIE

Et la mienne, donc !... D'abord, pendant les premières batailles, quand j'attendais de tes nouvelles, de courrier en courrier, et une carte arrivait, datée de quand ? De plusieurs jours auparavant, d'une semaine quelquefois. Ensuite, quand je t'ai su disparu, quand je t'ai cru mort ! Enfin, quand j'ai appris que tu étais blessé et prisonnier ! J'espère bien que tu n'es pas tout à fait guéri, que Louvet va te trouver encore un petit point, oh ! tout petit, tout petit...

VAUCROIX

Quel souhait, pour une amie !

JULIE

C'est que je ne veux pas que tu retournes

jamais là-bas. Tu as payé ta dette. Pour toi, pour nous, la guerre est finie.

VAUCROIX

Elle ne l'est pas pour la France. Pourquoi te calomnies-tu, Julie, tout à l'heure, à propos de ton hôpital, maintenant à propos du pays?

JULIE

Je ne me calomnie pas, mon ami. Je ne suis qu'une pauvre femme, pour qui la grande affaire, c'est son amour, c'est toi. Ah ! que je la maudis, que je la hais, cette guerre qui nous a pris plus d'une année ! Elles sont comptées, pour une femme de mon âge, les années d'amour. Pense que je vais avoir trente-deux ans. Mais je te tiens, et, cette fois, je ne te rendrai pas. (*Elle le serre dans ses bras.*)

VAUCROIX, *dans un geste de recul
et de souffrance.*

Laisse !

JULIE

Je t'ai fait mal ?

VAUCROIX

Un peu.

JULIE.

A ta blessure? Oh! Pardon!... D'ailleurs, de quoi vais-je t'ennuyer, au lieu de te faire parler, toi, et de toi? Je ne sais rien de ta vie depuis si longtemps, que ces pauvres bribes dans tes cartes et dans tes lettres. Je pourrais même t'en vouloir, si je n'étais pas bonne enfant. Tu écrivais à Bernardine bien plus long qu'à moi. Ça me faisait un peu de peine, quand je venais ici aux nouvelles.

VAUCROIX

Toutes les lettres étaient lues. Je ne pouvais pas. Et toi-même...

JULIE

C'est vrai. N'empêche que tu aurais dû m'en mettre davantage. Ainsi, tu ne m'as jamais dit en détail comment tu as été blessé.

VAUCROIX

Ça n'a pas beaucoup d'intérêt. On m'envoie en reconnaissance. Il pleuvait. On nous

a quand même repérés. J'avais avec moi six hommes. Un obus bien placé. — Nous en avons tous pris pour notre grade. — Quatre tués du coup. Un renversé, qui a pu se sauver. Un autre et moi frappés, lui à la jambe, moi à la poitrine. Le lendemain matin, les Boches nous ramassaient, à moitié morts. Et voilà.

JULIE

Quelles heures tu as dû passer, mon cher chéri, abandonné dans la boue, dans la nuit, dans le froid !

VAUCROIX

J'avais la fièvre, et, comme on dit, dans le sang chaud on ne se connaît pas.

JULIE

Et ensuite, ils t'ont maltraité ?

VAUCROIX

Pour eux, pas trop.

JULIE

Je suis sûre que tu n'as jamais mangé à ta faim. Ce qu'ils ont dû te donner !...

VAUCROIX

Leur cuisine, et je te jure que je n'y ai guère pris garde.

JULIE

Tu vas me juger très sotte. Devine ce que je cherchais dans les journaux, avant le communiqué? Ça. Des détails sur la nourriture des prisonniers. Et puis, je me rappelais nos petits dîners fins, au restaurant, quand nous arrivions à voler une soirée, toi à ta vie, moi à la mienne. Et je pleurais. Je pleurais... Ce n'est pas sublime, je sais. Que veux-tu? Je ne suis pas sublime. Non. Mais que je serai contente quand nous nous retrouverons dans un de ces petits coins perdus que tu découvrais, avec le mystère de notre intimité, de notre bonheur, et tout ce grand Paris autour!

VAUCROIX

Tu serais peut-être bien déçue.

JULIE

Pourquoi?

VAUCROIX

Parce que nous avons l'âme légère, alors, et maintenant, nous y porterions un poids sur notre cœur... ce poids de tant de misères. Nous n'aurions qu'à nous rappeler, moi, mon hôpital d'Allemagne, toi, le tien à Biarritz.

JULIE

Du moment que tu serais là, je ne me le rappellerais pas. Je n'y ai jamais vu que toi.

VAUCROIX

Que moi?

JULIE

Mais oui. Je ne me suis faite infirmière qu'à cause de toi, pour tromper un peu mon anxiété. Si je n'avais pas eu à m'occuper, je serais devenue folle. Et puis j'éprouvais une espèce de douceur navrée à soigner qui je pouvais, ne pouvant pas te soigner, toi. Dans toutes les plaies, je ne voyais que ta blessure. Des gens m'ont parlé de mon dévouement. Mais c'était mon immense pitié

pour toi, la tendresse de ma passion, et je pensais que je te le dirais un jour.

VAUCROIX

Tes blessés, pourtant, tu en avais aussi pitié.

JULIE

Je ne sais pas. Je crois bien que, sans ta pensée, le dégoût l'aurait emporté. Ces dents sales, ces cheveux sales, cette odeur de sueur, toute cette basse vie animale aussi étalée que si l'on était parmi des marmots dans une pouponnière, quelle horreur ! Tu sais bien que j'ai toujours détesté le pouponnage. Sans doute parce que je n'ai pas eu d'enfants... Oh ! je continuais mon travail tout de même. La preuve que je ne le faisais que pour toi : aussitôt qu'on a parlé de ton retour possible, il y a deux semaines, j'ai tout quitté. Pourtant je dois dire que ces pauvres gens m'adoraient. Ils m'appelaient la Fée aux mouches, à cause de ces deux petits signes sur ma joue, que tu aimais tant. C'était gentil, pas ?

Cela me faisait un peu rire. Mais sois tranquille, je n'ai pas flirté. Et toi? Il y avait des infirmières dans cet hôpital boche. Est-ce qu'elles te plaisaient?

VAUCROIX

Ma pauvre enfant, je ne les ai jamais regardées.

JULIE, *avec câlinerie.*

Parce que tu pensais à moi?

VAUCROIX

Pas seulement à toi.

JULIE

A qui, alors?

VAUCROIX

Mais à mes camarades, à mes soldats, à de pauvres diables dont je ne connais pas les noms, et dont je revoyais les visages convulsés de douleur dans la mort ou exaltés d'enthousiasme dans l'action, ceux surtout de la dernière attaque où je me suis trouvé avant d'être pris.

JULIE

Celle où tu as été sous leurs terribles marmites, de sept heures du matin à quatre heures de l'après-midi? Tu m'as écrit un mot le soir. Je l'ai relu souvent. Si tu avais été tué, — je le croyais, — ç'aurait été le dernier. C'est le combat dont il est parlé dans ta citation. Elle est si belle!

VAUCROIX

Ce sont mes hommes qui ont été beaux. Pense donc. Nous n'étions qu'un débris de compagnie après ces neuf heures d'enfer. Pas d'abri. Couché en plein champ sous les obus. Presque pas mangé la veille, pas du tout le jour même, et voici que les tirailleurs de l'avant nous reviennent en pagaye, poussés la baïonnette aux reins par les Boches. Je donne l'ordre et, à vingt pas, feu de salve. Les Boches arrêtés sur les jarrets. Je commande la charge. Ah! si tu les avais vus partir, mes pauvres petits, la baïonnette haute, bien en ligne. Avant le choc, les Boches

avaient tourné, au cri. Nous avons enlevé la tranchée, le boyau, l'autre tranchée, poussant les affreuses bêtes vertes devant nous. Combien survivent de ces héros, après plus d'un an de batailles pareilles, tous les jours?... C'est à eux que je pensais dans mon hôpital... (*Julie lui prend la main et l'embrasse.*) Mais qu'as-tu?

JULIE

J'ai que je tremble à l'idée de toutes ces horreurs et, en même temps, je t'admire. Comme tu es brave, et que je suis fière de toi!

VAUCROIX

Tu ne seras donc jamais qu'une amoureuse.

JULIE

Tu t'en plains?

VAUCROIX

Non, mais je voudrais...

JULIE. (*Elle lui met la main sur la bouche.*)

Tu voudrais... Tu voudrais... Tais-toi. Laisse-moi être ce que je suis, obéir à ma

nature, vivre ma vie. Tu le pensais aussi autrefois, que chacun a le droit de vivre sa vie.

VAUCROIX

Plus quand il y a tant de gens qui donnent la leur.

JULIE

Ils ne la donnent pas On la leur prend. S'ils l'avaient pu, crois-tu que ces soldats qui marchaient à l'assaut avec toi n'auraient pas préféré de beaucoup être dans leur maison avec leur femme, leur fiancée, leur maîtresse?... Ah ! s'il n'y avait pas les conseils de guerre !

VAUCROIX, *vivement*.

Non, Julie. C'est bien d'eux-mêmes qu'ils vont au feu, et pour qui? Pour nous, pour toi, mais pas seulement pour que tu aies ton hôtel à Paris, ta villa à Biarritz, ta vie, comme tu dis. Cette vie, tu la leur dois.

JULIE

Mais je leur en suis très reconnaissante.

VAUCROIX

Et tu ne leur sacrifierais pas un de tes plaisirs.

JULIE

Qu'est-ce que tu veux dire?

VAUCROIX

Rien. J'ai tort de te parler de certaines pensées. J'ai traversé l'enfer. Toi, non. Nous ne sommes plus à l'unisson. C'est trop naturel. (*Un silence.*)

JULIE, *très nerveuse.*

Écoute, Pierre. Si tu as changé, si tu rentres de là-bas ne voulant plus de notre amour, aie le courage de me le dire. J'aurai celui de l'entendre. Moi aussi, j'ai appris quelque chose à l'hôpital, qu'il y a des moments où le couteau est une charité.

VAUCROIX

Quelle idée, ma pauvre Julie !

JULIE, *plus nerveuse encore.*

Ne me plains pas, surtout, je ne veux pas être plainte. Je veux être aimée, ou rien. Les

femmes qui disputent un cœur qui s'en va d'elles, je ne les comprends pas plus que celles qui font des scènes ou qui se vengent. De même que je n'admets pas que l'on résiste à ses sentiments, je n'admets ni qu'on les feigne, ni qu'on les force. Si je ne voulais plus être ta maîtresse, je te le dirais. Si tu ne veux plus être mon amant, dis-le-moi.

VAUCROIX, *se rapprochant d'elle.*

Comme tu es émue ! Comme tu es vibrante ! Comme tu es belle !

JULIE

Alors, si tu me trouves belle, qu'est-ce que tu vas chercher pour te gâter ton bonheur ? Pourquoi ces inquiétudes, ces complications, ces rappels d'atrocités que je te ferai oublier ? Car tu les oublieras, sur mon cœur. Tu la retrouveras, ton âme légère, sous mes baisers. Je t'aimerai tant, si follement, si tendrement, que tu ne sentiras plus que moi, que tu ne penseras plus qu'à moi. Mais il faut que je te revoie, pour chasser ces affreux fan-

tômes, et seul, et bien vite. Cet après-midi, veux-tu, chez moi? Ta consultation est à trois heures. Après, tu n'as pas d'autre rendez-vous?

VAUCROIX

Je n'en ai pas.

JULIE

Alors, je t'attendrai à quatre heures. Je saurai tout de suite ce que le professeur Louvet aura dit. A quatre heures, chez moi, tu promets?

VAUCROIX

Oui.

JULIE, *l'embrassant.*

Ah ! merci. Que je suis heureuse ! Je t'aime ! vois-tu ! Ah ! que je t'aime !... Mais je veux de toi une autre promesse.

VAUCROIX

Que vas-tu encore me demander?

JULIE

Rien que de très simple. Que tu viennes chez nous, à Biarritz. Bernardine et les en-

fants aussi, bien entendu. C'est arrangé avec mon mari. Nous serons si libres ! Ludovic ne sort pas de l'hôpital. C'est un remords pour lui d'être réformé. Il ne se pardonne qu'en s'écrasant de besogne. Moi, je prolongerai mon congé. Nous passerons le printemps dans ce divin pays, comme il y a trois ans, quand nous avons commencé à nous aimer. Toutes nos anciennes heures se lèveront sur nos anciens chemins. Et tu guériras, de tout, de ta poitrine (*elle lui touche la poitrine*) et de ta tête. (*Elle lui touche le front. Il veut parler.*) Ne discute pas. Je te le défends. Dis que tu promets aussi.

VAUCROIX

Et Bernardine?

JULIE

Bernardine? Je monte chez les enfants le lui demander. (*Elle l'embrasse encore.*) Avant que je ne m'en aille, répète que tu m'aimes.

VAUCROIX

Si je t'aime !

JULIE

Et que tu viendras à Biarritz?

VAUCROIX

J'y viendrai. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

VAUCROIX, *seul. Il va et vient à travers la chambre, en se parlant à lui-même.*

Elle m'a repris. C'est fait. Je vais recommencer à mentir. — Mensonge à ma femme, — mensonge au mari, — mensonge à elle. Ce que j'ai pour elle maintenant, je l'ai trop éprouvé tout à l'heure, ce n'est plus que le dur et méchant désir. Ces anciennes heures, dont elle parle, sont mortes. Nous ne les retrouverons pas. Elle me forcera de dire avec elle que c'est toujours le même bonheur, et ce ne peut plus être le même bonheur... Comment le lui faire comprendre? On dirait que, vraiment, pour elle, il n'y a pas eu,

qu'il n'y a pas de guerre... Comme c'est pauvre, pourtant, ces passions qui ne sont que de l'égoïsme émotif ! Ah ! que je devrais rompre !... Et puis, quand elle est là, un sortilège émane d'elle, de sa voix, de son regard, de ses mouvements... Rompre, et pour retomber dans quel néant ! Ma femme ne m'aime pas. Elle n'a jamais aimé que le devoir, et, moi, je ne pourrai jamais résoudre ma vie par le seul devoir. Mon besoin de sentir est encore trop aigu, trop fort... Hé bien ! il faut s'accepter soi-même. C'est étrange. J'ai tant désiré guérir de ma blessure ! Tant désiré rentrer à Paris ! Et que ne donnerais-je pas maintenant pour être là-bas, à Spandau, prisonnier ou bien en train de souffrir sur mon lit d'hôpital ? Alors, je m'estimais. Au lieu qu'aujourd'hui... Dieu, quelle faiblesse ! Quelle veulerie ! Mais où trouver la force, quand on n'est pas dans la vérité, quand on ne vit pas comme on pense, quand on ne parle pas comme on vit, ni comme on sent ? A ne dé-

couvrir jamais qu'un morceau d'elle-même, l'âme s'use. Son énergie est comme brisée, comme morcelée. Tout à l'heure, en causant avec Richard, je me montrais tel que je suis. Je ne mentais pas, et de la force me venait. Bernardine est arrivée. J'ai dû me replier, dissimuler. Du coup, la force est partie. Mais c'est avec elle surtout que je n'ai pas le droit d'être vrai, et à cause d'elle et à cause de l'autre... Soit. Mentons, mentons... Et méprisons-nous.

SCÈNE VII

BERNARDINE, JULIE, VAUCROIX.

JULIE. (*Elle entre la première et gaiement.*)

Pierre, ça y est. Comme je suis heureuse ! Bernardine n'a pas d'objections. Vous viendrez tous à Biarritz.

BERNARDINE

Sous la réserve de l'approbation de Louvet.

JULIE

Entendu. Mais j'ai fait assez de Croix-Rouge depuis un an pour savoir que le soleil et l'Océan sont les deux grands remèdes.

VAUCROIX, *avec une cordialité jouée.*

Et aussi l'amitié. C'est si bon de retrouver les affections que l'on a quittées aussi chaudes au retour qu'au moment du départ ! Sous ce rapport-là, je suis très gâté.

JULIE

Mais c'est nous que vous gâterez en venant, Bernardine, vous, et les chers enfants. En ont-ils poussé de gentils cris de joie ! N'est-ce pas, Bernardine ? Et puis, mon pauvre Pierre, préparez-vous à rester longtemps, longtemps. Nous ne vous laisserons repartir que retapé, là, tout à fait. Je rentre écrire la bonne nouvelle à mon mari.

BERNARDINE

Pas encore, Julie. Attends que le docteur...

JULIE

Alors, promets-moi que tu m'enverras une dépêche aussitôt après sa consultation, quoique je n'aie pas de doute sur son arrêt. J'écris toujours la lettre et je l'envoie après ta dépêche. Je ne te demande pas de téléphoner. Je ne passerai chez moi cet après-midi que pour ta dépêche, et en courant. J'ai tant à faire. Je ne suis ici que depuis hier et j'ai déjà un déjeuner au Ritz, ce matin, un dîner chez Mme de Mendez Nunez, une Argentine que j'ai connue à Biarritz, cet automne. Vous verrez, elle est charmante. Oh ! un déjeuner et un dîner de guerre, c'est juré. Pas plus de huit ou dix personnes. (*Elle embrasse Bernardine.*) A demain, ma chérie. Je reviendrai savoir comment notre rescapé continue à se comporter. (*Geste de la main à Pierre. Elle sort.*)

SCÈNE VIII

BERNARDINE, VAUCROIX.

BERNARDINE. (*Elle sonne pour un domestique et en attendant qu'il vienne.*)

Si cela continue, jamais les enfants n'apprendront leur leçon. (*Le domestique entre.*) Je n'y suis absolument pour personne. (*A son mari, quand le domestique est sorti :*) Vous savez que je n'ai pas la moindre intention d'aller chez les d'Hespelles à Biarritz.

VAUCROIX

Comment? Nous venons d'accepter...

BERNARDINE

Je n'ai pas voulu de discussion là-haut devant les enfants. C'est à eux que Julie a eu l'idée de demander si ce voyage les amuserait. Elle vous a raconté comment ils ont accueilli ce projet. Pour ne pas trop les décevoir, je n'ai pas dit non. J'ai

voulu d'abord causer avec vous, puisque vous me l'aviez envoyée.

VAUCROIX

Je ne vous l'ai pas envoyée. Elle est montée d'elle-même.

BERNARDINE

Ce n'est pas ce qu'elle m'a dit. J'ai cru comprendre que vous aviez accepté déjà et que sa démarche auprès de moi était une simple formalité de politesse.

VAUCROIX

Alors, que comptez-vous faire?

BERNARDINE

Lui écrire, dès cet après-midi, que j'ai réfléchi et que les études des garçons ne me permettent, ni de les emmener, ni de m'absenter.

VAUCROIX

Alors, moi, j'irai seul?

BERNARDINE

Naturellement. Vous me donneriez raison aussitôt, si vous aviez un peu d'expérience de

l'éducation des enfants. J'ai beaucoup réfléchi depuis ces quatorze mois que je n'ai vécu littéralement qu'avec eux. Pour bien les élever, la première condition, c'est l'absolue régularité, la totale absence de caprice, une monotonie de couvent dans les habitudes. J'ai des principes de gouvernante anglaise là-dessus. Tenez. Rien que leur excitation de ce matin à la perspective d'un voyage fera qu'ils ne travailleront pas bien de la journée. Que serait-ce à la villa d'Hespelles? Sans compter que je ne pourrais pas emmener leur professeur, n'est-ce pas?

VAUCROIX

Vous avez votre mère à qui les laisser.

BERNARDINE

Pour qu'elle les pourrisse de gâteries?... Et puis, ils me manqueraient trop. Je vous le répète, depuis ces quatorze mois, je n'ai vécu qu'avec eux. Ne me demandez pas de m'en séparer. Ça me coûterait trop.

VAUCROIX

C'est bien. J'irai seul, du moment que vous vous chargez de vous en expliquer avec Julie... Elle insistera, vous savez.

BERNARDINE

Je ne crois pas.

VAUCROIX, *la regardant, étonné.*

Vous pensez qu'elle n'était pas de bonne foi dans son invitation?

BERNARDINE

Mais si. Seulement, elle est très intelligente, avec ses airs évaporés. Elle comprendra mes raisons.

VAUCROIX, *la regardant de plus en plus fixement.*

Et si je vous priais, moi, de passer outre à ces raisons? S'il m'était pénible d'être privé de nouveau de mes enfants, après une si longue séparation?

BERNARDINE

Hé bien ! ne les quittez pas.



VAUCROIX, *la regardant toujours.*

Mais si j'ai envie d'aller là-bas? Si j'ai besoin de ce repos au soleil et dans des conditions particulièrement agréables? Si Louvet lui-même me conseille ce séjour? Car je lui soumettrai ce projet. Vous ne vous opposez pas à cela?

BERNARDINE

Pourquoi m'y opposerais-je?

VAUCROIX, *même attitude.*

Vous ne vous opposez pas non plus à ce que je me mêle un peu de l'éducation des garçons?

BERNARDINE

Je le désire, au contraire.

VAUCROIX, *même attitude.*

Alors, si je vous demande de leur donner ces quelques semaines de vacances pour le retour de leur père et que nous partions tous ensemble pour Biarritz?

BERNARDINE, *très nerveuse.*

Vous les emmènerez si vous voulez. Vous êtes leur père. Moi, je n'irai pas.

VAUCROIX, *éclatant.*

Allons donc ! Les enfants n'étaient qu'un prétexte. Je voulais vous le faire dire. Quelle est votre vraie raison ?

BERNARDINE, *plus nerveuse encore.*

Ne continuez pas, Pierre, je vous en supplie. Cette inquisition m'est par trop pénible.

VAUCROIX

Je m'arrête. Je serais au désespoir de vous froisser. Permettez-moi pourtant une seule question.

BERNARDINE, *toujours plus nerveuse.*

Laquelle ? Mais prenez garde. Ne me faites pas trop mal.

VAUCROIX

Bernardine, vous êtes jalouse de Julie ?

BERNARDINE

Je ne suis pas jalouse de Julie. (*Elle va pour sortir. Vaucroix se met devant la porte et lui prend les mains.*)

VAUCROIX

Non, non, non... Nous ne pouvons pas

en rester sur cette équivoque. Bernardine, qu'avez-vous? Je veux le savoir.

BERNARDINE, *se dégageant.*

Laissez-moi. Je n'ai rien.

VAUCROIX, *qui lui a repris les mains.*

Pourquoi vos mains tremblent-elles, alors? Pourquoi la voix vous manque-t-elle? Encore une fois, qu'avez-vous?

BERNARDINE, *cessant de se débattre.*

Vous l'exigez. Hé bien ! j'ai que je ne peux pas supporter que vous, un héros, et que j'ai tant admiré, me mentiez ainsi.

VAUCROIX, *saisi. (Il a lâché les mains de sa femme.)*

Je vous mens? En quoi?

BERNARDINE, *avec désespoir.*

Et vous continuez !... Pierre, allez à Biarritz, chez votre maîtresse. Car Julie est votre maîtresse. Je le sais. Restez-y le temps que vous voudrez. Je ne dirai rien. Je ne ferai rien. Vous reviendrez, et je vous recevrai comme je vous ai reçu hier. Elle reviendra,

et je la recevrai comme je l'ai reçue ce matin. Mais la force d'une femme a ses limites, et vivre là-bas sous son toit, avec mes enfants, sachant ce qu'elle vous est, jamais ! Je ne peux pas. Je ne peux pas. (*Elle prend sa tête dans ses mains.*) Ah ! je m'étais tant promis de ne pas parler ! Seulement, vous auriez dû me comprendre à demi-mot, m'épargner.

VAUCROIX

Voyons, Bernardine. Quand on accuse un homme et une femme comme vous nous accusez, Julie et moi, on s'appuie sur des présomptions ou sur des faits. Les présomptions peuvent tromper, les faits être faux.

BERNARDINE

Et vous mentez toujours ! Que vous la défendiez, votre honneur d'amant le veut. Vous devriez pourtant bien voir que c'est inutile et que je sais.

VAUCROIX

Que savez-vous ? Qui vous a parlé ?

BERNARDINE

Personne... Ah ! C'est bien simple. Pendant ces affreuses semaines où je vous ai cru mort, je venais vous pleurer ici, dans cette chambre où vous avez tant vécu. Je touchais vos livres. Je rangeais vos affaires. Je vous jure sur la tête des enfants que je ne cherchais rien, que je ne soupçonnais rien. Un jour, notre notaire vient me demander si vous n'aviez pas laissé un testament, une lettre, des instructions quelconques. Vous m'aviez confié vos clefs. J'ouvre vos tiroirs, ceux-ci (*elle montre le bureau*), l'un après l'autre. Dans le dernier, à droite, celui qui a une clef séparée, il y avait une lettre. Sauf cela, le tiroir était vide. Je me rappelais qu'avant votre départ vous aviez brûlé beaucoup de papiers dans cette cheminée. Vous me l'aviez dit vous-même. C'était évidemment le tiroir où vous les gardiez. Dans la hâte du départ, vous n'avez pas pris garde à cette enveloppe, restée droite et collée contre la planchette.

Elle est encore à la même place. Je l'y ai remise et laissée, parce que je voulais me taire, je vous le répète. C'est une lettre de Julie. Je vous ai rendu vos clefs hier. Relisez-la. Vous ne me demanderez plus ce que je sais.

VAUCROIX, *après un silence.*

Je n'essaierai pas de me justifier, Bernardine. C'est vrai : j'ai été très coupable envers vous. Soyez seulement bien sûre que je n'ai pas attendu ce moment pour le sentir. Vous savez ma faute. Ce que vous ne savez pas, c'est la tristesse des heures que j'ai passées sur mon lit d'hôpital et dans ma prison, à regarder ma vie en face et à souhaiter, douloureusement, passionnément, qu'elle eût été autre. Vous ne me croirez pas. Vous en avez le droit. (*Il a marché dans la chambre en parlant. Il s'arrête devant Bernardine.*) Mais tout cela, c'est le passé, l'irréparable. Il y a le présent et qu'il faut régler... Vous vouliez vous taire. Peut-être aviez-vous raison. Peut-

être aviez-vous tort. Vous avez parlé. En parlant, vous avez créé entre nous une situation absolument nouvelle. Comment concevez-vous la vie de notre ménage maintenant?

BERNARDINE

Mais je vous l'ai dit.

VAUCROIX

Vous ne pouvez pas penser sérieusement ce que vous m'avez dit. A dater d'aujourd'hui, après que vous avez lu cette lettre et que je le sais, vous infliger une certaine présence serait, de ma part, un procédé dont vous devez tout de même comprendre que je suis incapable.

BERNARDINE, *s'exaltant, et des sanglots dans la voix.*

Vous êtes comme tous les hommes. Vous voulez bien percer un cœur. Vous ne voulez pas le voir saigner. Il a bien eu, ce cœur déchiré, la force de saigner si longtemps sans une plainte. Celle-ci est la première. Je vous promets que ce sera la dernière. Nous ne pou-

vons pas nous séparer à cause des enfants. Nous leur devons de vivre côte à côte, *comme s'il n'y avait rien eu. (Elle insiste sur ces mots.)* J'accepte cela. Acceptez-le. C'est bien le moins que le bourreau ait autant de courage que la victime. *(Elle pleure.)*

VAUCROIX

Vous pleurez !... Mais vous m'aimez donc ?

BERNARDINE, *s'exaltant davantage.*

Qu'est-ce que cela peut vous faire que je vous aime ou non, puisque je n'existe pas pour vous ?

VAUCROIX

Mais ce n'est pas vrai, Bernardine.

BERNARDINE

Si, c'est vrai, puisque vous avez supporté, des jours et des jours, que je sois outragée dans ma maison, par mon amie d'enfance ; puisque vous avez pu devenir l'amant de cette amie... Ce matin encore, ce baiser de Judas qu'elle m'a donné devant vous, il m'a brûlé la joue, brûlé le cœur, et vous l'avez vu, et vous

n'avez pas crié !... Ah ! le pire chagrin, ce ne sont pas vos actions, c'est l'évidence que je ne suis rien, rien pour vous, rien.

VAUCROIX

Vous ne savez pas ce que vous pouvez m'être, ce que vous m'êtes, si vous m'aimez.

BERNARDINE

Oui, je vous aime, et c'est ma douleur, c'est ma honte. Je voudrais tant ne pas vous aimer. Vous n'avez pas respecté le reste, respectez ça. Laissez-moi étouffer en silence d'un sentiment si lamentable. Comprenez donc que c'est un comble d'outrage pour une femme trahie que de lui faire montrer son amour.

VAUCROIX

Montrez-le pourtant, Bernardine, par pitié pour un homme si égaré, mais si puni. C'est trop terrible, le silence, trop meurtrier. Je le vois si clairement, à cette minute : tout notre malheur vient de là, vous vous êtes tue avec moi, toujours, vous avez toujours senti en dedans. Il y a dix ans que nous sommes

mariés, et jusqu'à votre cri de révolte, tout à l'heure, je ne vous connaissais pas. Ah ! pourquoi ne l'avez-vous pas poussé plus tôt ? Quand vous avez trouvé cette lettre, pourquoi ne l'ai-je pas su ? Je ne serais pas rentré ici dans le mensonge.

BERNARDINE

Vous n'y seriez peut-être pas rentré du tout. Mais ce n'est pas la crainte que vous me préféreriez votre maîtresse qui m'a fait me taire. Je vous savais là-bas, blessé, prisonnier, misérable. Je n'ai pas pu supporter que vous eussiez une peine de plus, et par moi. Julie vous écrivait. Je n'ai pas voulu qu'elle vous écrivît cela. Je me suis tue aussi avec elle. Dans quelle agonie !

VAUCROIX

Mais hier, quand vous m'avez vu libre, guéri, et qu'elle a brutalement annoncé sa visite pour ce matin, vous pouviez me parler !...

BERNARDINE

J'étais trop émue de vous revoir. Où aurais-je pris l'énergie de provoquer une explication, dont vous voyez qu'elle me supplicie, qu'elle me brise?... Et puis, je vous retrouvais si sérieux, si grave, si pareil à l'idée que vos lettres et les récits de votre ami Richard m'avaient donné de votre bravoure. Je me disais : « Il a tant changé ! La guerre, la souffrance, le sacrifice ont tellement exalté le meilleur de lui ! Peut-être ne voudra-t-il plus de sa vie d'autrefois ? Car enfin, ce n'est pas courageux, ce n'est pas héroïque de tromper une pauvre femme qui croit en vous, et c'est un héros ! Notre propre noblesse nous oblige à nos propres yeux. Il tiendra pourtant à cœur d'être digne de lui-même. S'il en finit spontanément, à quoi bon avoir prononcé de ces mots qui rendent si difficile l'existence commune?... » Oui, j'ai raisonné ainsi, et c'est le vrai motif qui m'a fait vous laisser en tête à tête avec Julie tout à l'heure. C'était

l'épreuve... Ah ! quelle angoisse, pendant que j'étais là-haut avec les petits ! Je pensais : « Ils se parlent, je vais savoir... » Pour me persuader à moi-même ce que je désirais tant, au lieu de faire répéter leur leçon aux enfants, je causais avec eux. Je leur disais pour la centième fois votre bravoure au feu, votre endurance là-bas. Ils vous admirent tant, eux aussi ! Ils savent par cœur votre citation. Ils me la récitaient quand Julie est entrée...

VAUCROIX

Et moi qui ne l'ai pas empêchée de monter ! J'étais fou. Je ne comprenais pas... Je comprends maintenant, et j'agirai... Bernardine, cet instant est solennel. Écoutez-moi. Croiriez-vous à mon repentir, si je rompais avec Julie ?

BERNARDINE

Je ne vous demande pas de sacrifices.

VAUCROIX

Mais enfin, si je faisais cela pour vous, d'en finir, comme vous disiez, spontanément.

BERNARDINE

Pour moi?... C'est trop tard.

VAUCROIX

Pourquoi trop tard?

BERNARDINE

Parce que vous l'aimez et que je l'ai trop vu.

VAUCROIX

Vous avez vu que j'étais faible. Vous avez vu que je me débattais mal contre un passé qui me faisait honte et qui maintenant me fait horreur. Mais comprenez donc, à votre tour, que cet homme de droiture sentimentale, de probité intime, d'âme simplifiée, éveillé en moi par la guerre, ne s'est pas encore dégagé de l'autre. Il avait, il a besoin de votre aide pour briser sa chaîne. Cette aide, jusqu'à présent, je ne pouvais pas vous la demander. Il aurait fallu venir vous dire : « Je vous ai trahie. » Je ne le pouvais pas, à cause de vous et à cause d'elle. Maintenant qu'il n'y a plus de secret entre nous et que vous connaissez toute ma faute, ne m'y re-

jetez pas, en étant trop dure. Et c'est être trop dure, voyez-vous, que de me dire dans la même haleine : « Je vous aime et je ne vous demande rien. » D'ailleurs, que vous me le demandiez ou non, ce sera fait. (*Il va à sa table, et il écrit : « Bernardine sait tout. Adieu. » Tendait le billet à Bernardine :*) Quand j'aurai envoyé ce billet, croirez-vous encore que je l'aime?

BERNARDINE, *lui rendant le billet, dans un cri.*

Pas cela, Pierre ! Pas cela ! Cette plaie que j'ai si longtemps cachée, ne la dévoilez pas à cette femme. Souvenez-vous qu'il y a une pudeur de la souffrance. Que je ne sois pas nommée entre elle et vous ! (*On entend un timbre. Elle s'arrête. A un domestique qui entre :*) Qui est là ? J'ai condamné ma porte.

LE DOMESTIQUE

C'est Mme d'Hespelles qui voudrait dire un mot à Madame. Elle insiste.

VAUCROIX :

Faites-la entrer. (*A Bernardine :*) Restez.

Je vous demande seulement de ne pas me démentir.

SCÈNE IX

BERNARDINE, JULIE, VAUCROIX.

JULIE, à *Bernardine*.

Oui, c'est encore moi. Je passais avenue Marceau, en allant au Ritz. Je suis si contente de la robe trouvée chez moi que j'ai voulu te la montrer. (*Elle ôte son manteau.*) Regarde. Est-ce joli? Je veux que tu te fasses faire la pareille pour aller à Biarritz. Et tu sais, des prix de guerre! Elle vient de la petite couturière dont je t'ai parlé. Il faut absolument que tu la prennes et que tu t'habilles un peu, maintenant que ton mari t'est rendu. (*A Vaucroix :*) N'est-ce pas, Pierre?

BERNARDINE, *pouvant à peine parler.*

La robe est charmante, en effet.

VAUCROIX

Il n'y a qu'un malheur, ma chère amie, c'est que nous n'allons plus à Biarritz. Bernardine allait vous l'écrire.

JULIE

Vous n'allez plus à Biarritz? Mais comment? Mais pourquoi?

VAUCROIX

C'est très simple. Le docteur Louvet est arrivé juste comme vous sortiez tout à l'heure. Il avait une visite à faire dans le quartier. Il est monté chez nous, à tout hasard. L'heure qu'il avait fixée lui-même pour cet après-midi se trouvait le gêner. Il m'a examiné. Je n'ai besoin, en effet, que de soleil et d'air marin. Mais il prétend que la côte basque serait trop âpre pour mon état actuel, la brise de l'Atlantique trop éprouvante. Bref, il m'expédie à Hyères, tout tranquillement.

JULIE

Ah!... Et vous partez, quand?

VAUCROIX

Le plus tôt possible, conseille-t-il, à cause de ce temps de neige ici. Nous avons décidé de prendre bravement le rapide de huit heures avec les enfants. Je n'ai pas beaucoup de temps pour mes préparatifs. Mais, après quatorze mois d'Allemagne, on n'est pas difficile.

JULIE

Alors, vous allez m'en vouloir de vous avoir volé ces quelques minutes. Je vous quitte. Bon voyage. Adieu, ma chérie. (*Elle va pour embrasser Bernardine qui se laisse embrasser avec un frémissement.*)

BERNARDINE

Au revoir.

JULIE

Vaucroix, voulez-vous m'aider à mettre mon manteau?

VAUCROIX

Excusez-moi. (*Il va prendre le manteau que Julie a posé sur un fauteuil près de la porte,*

et commence à l'aider. Bernardine a marché jusqu'à la cheminée que surmonte une glace. Elle leur tourne le dos et chauffe ses mains à la flamme, en les épiant anxieusement dans cette glace.)

JULIE, *bas à Vaucroix.*

Qu'est-ce que cela signifie? Il faut me l'expliquer. Vous venez toujours à cinq heures?

VAUCROIX, *même ton.*

Non.

JULIE, *même ton.*

J'avais donc deviné juste. Pierre, vous savez que, si vous ne venez pas aujourd'hui, c'est fini.

VAUCROIX, *toujours à mi-voix, durement.*

Mais c'est fini.

JULIE, *ne se possédant plus et presque à voix haute.*

Hé bien! je veux savoir ce qui se passe. J'en ai le droit.

BERNARDINE. (*Elle a entendu et marche tout d'un coup vers le groupe.*)

Pierre, donnez-moi les clefs de votre bureau.

VAUCROIX. (*Il prend les clefs dans sa poche machinalement, puis il hésite.*)

Qu'allez-vous faire?

BERNARDINE, *prenant les clefs.*

En finir avec ces mensonges. (*Elle va au bureau, ouvre le tiroir où est la lettre et revient la tendre à Julie.*) Prends cette lettre, Julie. Tu reconnais ton écriture?

JULIE. (*Elle regarde la lettre et la froisse dans sa main.*)

Alors, c'est lui qui t'a donné cette lettre?

BERNARDINE

Non, c'est moi qui l'ai trouvée?

JULIE

Depuis tout à l'heure?

BERNARDINE

Il y a plus d'un an.

JULIE, *éclatant d'un rire nerveux.*

Tu ne me reprocheras plus, à présent, de savoir mentir.

VAUCROIX

Julie, vous osez !...

BERNARDINE

Laissez, Pierre. (*A Julie, fermement et tristement :*) Va-t'en ! (*Julie la regarde d'un air de défi. Elle hausse les épaules, a de nouveau un rire mauvais, et s'en va.*)

SCÈNE X

BERNARDINE. VAUCROIX, puis LABRUNIE,

VAUCROIX, *s'agenouillant devant sa femme.*

Bernardine, me pardonneras-tu jamais ?

BERNARDINE

Quand on aime, on a tout pardonné d'avance.

VAUCROIX, *lui baisant les mains.*

Ah ! mon amie, où avais-je le cœur ? (*Il*

voit Labrunie qui entre pendant qu'il disait ces derniers mots, et se relevant :) Il faut que tu sois toi, Richard, pour que je ne t'en veuille pas de me surprendre en train de faire une déclaration à ma femme, après dix ans de ménage!... (Tout bas en lui serrant les mains :) Tu as compris. (Haut :) Je suis trop heureux.

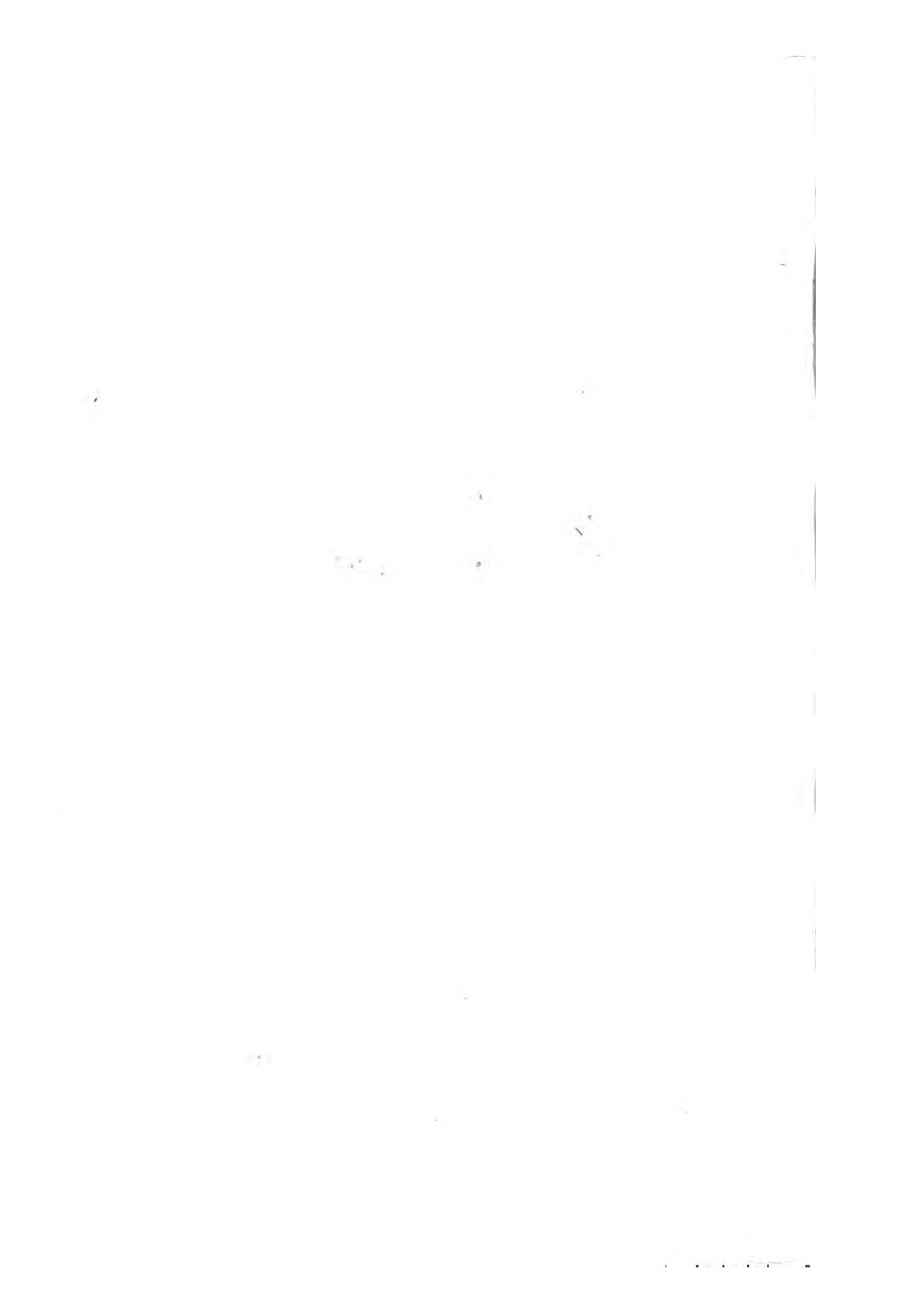
LABRUNIE, tout bas aussi.

Moi aussi, je suis bien heureux !

BERNARDINE, à part.

Et moi!... (Joignant les mains.) Ah! comme la vérité délivre !

**TROP DE REMÈDE
EST UN POISON**



TROP DE REMÈDE EST UN POISON

PERSONNAGES

ARMAND CHAUVELIN, avocat.
JULES CHAUVELIN, son fils.
NAPOLÉON ANDRIANI, jardinier,
CLAUDIA ANDRIANI, sa femme.
JEAN-PIERRE, vagabond.
GENDARMES.

Un salon de villa en Provence. Par la fenêtre ouverte, on aperçoit des palmiers, des rosiers, une ligne de pins d'alep, et, au fond, une fumée qui dénonce un incendie dans les bois.

SCÈNE PREMIÈRE

M. CHAUVELIN, JULES

JULES

Je vous apporte une bonne nouvelle, mon père. J'ai couru, pour vous l'annoncer plus

vite. L'incendie du parc est arrêté. Le mistral est tombé d'abord, et puis, ce brave Andriani a très intelligemment pratiqué un contre-feu. Enfin le danger est conjuré, et, en tout cas, la villa sauvée. Le mieux serait que vous vinssiez vous rendre compte vous-même.

CHAUVELIN

Je n'en ai pas le courage. Je n'ai même pas pu supporter d'être assis là, sur cette terrasse, à regarder la fumée et à me dire que de cette pinède où nous nous sommes tant promenés, ta mère et moi, il ne resterait plus qu'une lande déserte... Et qu'en reste-t-il, en effet? Où s'est exactement arrêté l'incendie?

JULES

Un peu en avant des grands rochers.

CHAUVELIN, *allant vers un plan appendu sur le mur et marquant un point de son doigt.*

En avant des grands rochers?... Ici... Au moins six hectares de perdus!

JULES

On les replantera, mon père, et dans vingt ans...

CHAUVELIN

Dans vingt ans, je n'y serai plus, et toi, quand tu voudras prendre un bain de campagne, tu iras en Touraine, dans le château de ta femme.

JULES

Vous y viendrez avec nous, mon père. Ce paysage de la Loire avec ses îles, vous l'aimez bien tout de même.

CHAUVELIN

Oui, mais comme un paysage, justement, tandis que cette pinède, je l'aimais comme une personne, comme une amie... Pense donc ! Elle avait plus de cent ans, quand je l'ai achetée, et dans quelles circonstances, associée pour moi à quels souvenirs !... Qu'ils me sont présents, à cette minute, et quand cette fumée là-bas (*il montre de la main l'horizon*) m'atteste que ce cadre d'un passé pour moi

unique, est en train de disparaître à jamais ! Je me vois encore, roulant avec ta mère dans cette victoria de louage, prise à Hyères. Ce voyage en Provence, c'était notre voyage de noces. Je la menais à Montrieux, visiter la Chartreuse, où le frère de Pétrarque, Gherardo, fut moine. Je m'entends faire le savant, avec une naïve vanité de jeune époux, et lui raconter tout ce que je venais d'apprendre sur ce couvent, dans des pages exquises de mon camarade de collège, André Hallays, et j'entends le cocher, comme nous sortions du village de La Farlède, nous montrer de son fouet, en se retournant sur son siège, une église sur une hauteur : « Ça, monsieur et dame, c'est Solliès, où il y avait un temple du Soleil. » — « Il reste des ruines ? » demandai-je. — « Non, monsieur, on a bâti l'église avec. » La curiosité prend ta maman : « Si nous y montions?... » dit-elle. — « Mais y a-t-il une route ? » demandai-je encore au cocher. — « Pas fameuse, mais avec Mi-

gnome... » C'était sa jument, une bête étique dont il nous avait célébré les qualités au départ : « Ce qu'elle en bouffe, des kilomètres ! » Et ta maman de rire de nouveau. « Essayons toujours, Armand. » Ah ! comme elle était gaie, et que la vie était belle, par cet après-midi d'automne, dans cette guimbarde qui nous voiturait cahin-caha, par ce chemin que tu connais ! D'y repasser, ce matin, me mettait les larmes aux yeux.

JULES

Vous n'êtes pas raisonnable, papa. Je sais combien la mémoire de maman vous est chère. Mais qu'a-t-elle de commun avec cet incendie ?

CHAUVELIN

C'est elle qui a voulu que nous l'eussions à nous, cette pinède. Nous arrivons devant l'église. Sur un des murs, elle avise une affiche qui portait : *Mes Délices. Bastide et Pinède, ayant appartenu au comte de Valbelle*. Nous avons lu ensemble, la veille, tou-

jours dans le livre d'André Hallays, la romanesque légende, d'ailleurs fausse, qui veut que ce grand seigneur du dix-huitième siècle, le châtelain de Tourves, ait fait sculpter autour de son tombeau les statues des quatre femmes qu'il avait le plus aimées. Entre autres, celle de la Clairon, laquelle aurait été transportée, après la Révolution, à la Sainte-Baume, comme l'effigie de la sainte Madeleine. Pourquoi *Mes Délices*? A cause de cette même Clairon et du château de ce nom où Voltaire donnait des fêtes en l'honneur de son actrice favorite. Cette autre fantaisie nous prend, l'église visitée, de pousser jusque-là. Nous trouvons un immense parc, entièrement entouré de murs, et ce bijou de petite maison, préservée pendant la Révolution par l'éloignement. Cette solitude, avec ces quinze hectares de grands pins d'Alep, et cette vue, au loin, sur les montagnes des Maures, nous ravissent tous deux. Le lendemain, nous sommes à la porte du notaire de Toulon chargé

de la vente, et la « Folie Valbelle » devenait la « Folie Chauvelin », car ce n'était pas bien raisonnable, pour un jeune ménage dont le mari débutait au Palais, d'acheter cette oasis provençale, à deux cents lieues de Paris.

JULES

Nous y avons été si heureux, mon père ! Ne regrettez rien. Rappelez-vous cette idée qui nous est familière à tous deux, cette loi des compensations que les anciens incarnaient dans leur déesse Némésis. On paie une rançon pour tous les bonheurs. Cet incendie, c'est un des gestes de la Némésis.

CHAUVELIN

Tu as peut-être raison. Mais dans ce cas je serai, moi, la Némésis de cette Némésis-là. Puisque nous avons tant fait que de prendre le train sur la dépêche qui nous annonçait le désastre, il nous faut ne pas repartir avant d'avoir trouvé le coupable.

JULES

A la bonne heure, mon père. Vous voilà

dans la vérité maintenant, c'est-à-dire dans l'action. Oui, nous le trouverons, ce coupable. Un exemple est nécessaire. Les attentats de cette sorte se multiplient trop, dans ce département du Var, pour n'être pas prémédités. Ce n'est pas à des avocats, comme vous et moi, d'oublier qu'un certain article 434 du Code pénal condamne aux travaux forcés, à perpétuité, quiconque aura volontairement mis le feu à des édifices, même inhabités, ou à des forêts ne lui appartenant pas...

CHAUVELIN

Voilà un procès qui me fera plaisir à suivre, et l'arrêt donc, s'il est ce qu'il doit être ! Et il le sera. Ce n'est pas un bien joli sentiment que la joie de la vengeance, mais quand la vengeance est en même temps la justice !... De savoir au bagne le brigand qui m'a brûlé mes beaux arbres ne me les rendra pas. Tout de même, ça me fera du bien. Pense donc à ce que je suis en train de perdre et qui s'en va

en fumée, c'est le cas de le dire. (*Il montre de nouveau l'horizon.*) C'était un tel asile pour moi que cette vieille maison, vraiment *mes Délices!* L'honnêteté de notre vie l'avait purifiée. Et mes flâneries dans ce parc, quel réconfort ! Quand j'étais lassé du barreau, des dossiers, des plaidoiries, je courais à la gare de Lyon, tu te souviens. Douze heures de train. J'arrivais ici vers midi. J'y passais six jours, quatre jours, deux quelquefois, et je rentrais à Paris reposé, rajeuni, renouvelé. Le fantôme de ta mère m'attendait sur ce seuil et dans ces allées. Il y a neuf ans qu'elle nous a quittés, mon pauvre Jules, et tu sais comme j'ai souffert, comme je souffre de mon veuvage. Ce coin de Provence était une de mes consolations. Je comptais m'y retirer, et, à présent !...

JULES

A présent, vous penserez à rétablir les choses en état pour vos petits-enfants.

Vos arrière-neveux vous devront cet ombrage.

Mais voilà de nouveau ce brave Andriani qui saute de sa bicyclette aussi lestement que s'il n'avait pas soixante ans. Que vient-il nous annoncer?

SCÈNE II

LES MÊMES, ANDRIANI

CHAUVELIN, *allant au-devant du jardinier.*

L'incendie a repris?

ANDRIANI

Oh ! non, monsieur Chauvelin. Il est bien arrêté et le brigand aussi.

CHAUVELIN

Quel brigand?

ANDRIANI

Celui qui mettait le feu. On le tient. Moi, j'ai sauté sur ma machine pour vous l'apprendre. Les gens vous l'amènent.

CHAUVELIN

Et qui est-ce ? Quelqu'un du pays ? ... Non, n'est-ce pas ?

ANDRIANI

Si, monsieur Chauvelin : Jean-Pierre, le vagabond. Celui que j'avais arrêté l'automne dernier, comme il avait franchi le mur pour vous prendre votre bois. Il m'a dit alors : « Ton patron veut m'empêcher de me chauffer l'hiver. Qu'il prenne garde. Je pourrais bien le chauffer, moi, cet été. »

CHAUVELIN

Ce sont des mots, ça. Mais des faits, des faits. Pourquoi l'a-t-on arrêté?

ANDRIANI

Parce qu'on l'a pris qui rôdait autour du coin qui brûlait, — et en se cachant. Je vous répète : il était à l'intérieur du mur. Il a entendu qu'on l'appelait. C'était Honorine, la fille à Marius Blanc, qui l'avait repéré. Il a voulu le ressauter, le mur. La petite a foncé sur lui, — ah ! elle est habile ! — juste à temps pour lui attraper le pied. Il est tombé. Honorine crie. Nous accourons. On le boucle, et on l'amène.

CHAUVELIN

Cette fuite prouve qu'il avait peur d'être soupçonné, tout simplement, mais pas qu'il a mis le feu.

JULES

Après ce qu'il avait dit à Andriani, tout de même.

CHAUVELIN

Évidemment, il y a lieu de l'interroger. Mais j'ai peine à croire qu'il soit le coupable. Voilà vingt ans que je le rencontre sur les routes, et jamais sans lui donner quelque chose, dont il me remercie avec des yeux sans malice.

ANDRIANI

Il y a des gens, patron, qui sont comme les canards, aussi bêtes que méchants, et si vous les aviez vus, ses yeux, quand il a dit : « Je pourrais bien le chauffer, moi, cet été... » C'est égal, je suis bien content qu'Honorine l'ait attrapé par la patte. La pinède, monsieur Chauvelin, c'est ma chose encore plus qu'à

vous, patron. J'y vis toute l'année. J'en connais tous les arbres, un par un, et un arbre, ça parle. Quand j'ai du chagrin, ceux-là me ravigotent. Et qui n'en a pas, du chagrin?... Mais les gens tardent à vous l'amener, le coquin. Je vais les presser... (*Il sort.*)

SCÈNE III

MONSIEUR CHAUVELIN, JULES

CHAUVELIN

Ce brave Napoléon ! Quand un Corse a du cœur, il en a beaucoup. Tu as compris de qui lui vient ce chagrin dont ses arbres le consolent ?

JULES

De Pasquale, naturellement. Que lui a-t-il encore fait, ce mauvais fils ?

CHAUVELIN

Voilà trois mois qu'il n'a pas écrit une ligne. Nous n'avons pu encore échanger, Na-

poléon et moi, que quelques mots qui n'eussent pas trait à l'incendie. Ç'a été sur ce silence. Les pauvres parents ! Depuis trois ans, il n'est pas venu les voir une fois. Il gagne de l'argent comme ingénieur. L'idée de les prendre avec lui ne lui a jamais traversé la tête. Je dis la tête, car, pour le cœur, celui-là ! Il a vraiment pour devise la phrase cynique qu'écrivait un jour cet autre Corse, le plus grand de tous, l'homonyme de son excellent père : « Il ne me reste plus qu'à devenir solidement égoïste. » Et ce que ce garçon la réalise !

JULES

Que voulez-vous, papa ? Il rougit d'eux. Ce sont des paysans. Lui est un bourgeois. Il ne pense qu'à se marier richement. Je vous l'ai dit, un camarade commun m'a prononcé à propos de lui le nom de Mlle Métivier, la nièce du notaire. Ses vieux le gênent.

CHAUVELIN

Il devrait pourtant se souvenir qu'il leur doit tout.

JULES

A eux, mon père? Non. A vous.

CHAUVELIN

A eux. Si ce fidèle Andriani n'avait pas été le serviteur qu'il est, probe, travailleur, dévoué, me serais-je intéressé à son enfant? Il était charmant, ce petit Pasquale, juste de ton âge. Vous jouiez là, ensemble. (*Il montre le jardin.*) Tu sais comme j'aime la justice. C'est ma passion à moi. Je pensais en vous regardant : « Voilà deux garçons du même âge. L'un aura tout dans la vie, l'autre rien. » Il était intelligent. Le curé de Solliès, qui l'employait à servir sa messe, m'avait dit : « Si ce Pasqualino pouvait faire des études, il deviendrait quelqu'un. » Alors, j'ai eu l'idée de lui payer le lycée. La première année, il a eu tous les prix. Comment ne pas continuer? Tu connais mes idées. Pourquoi t'appelles-tu Jules? A cause de Michelet, par qui j'ai appris à aimer le peuple, à croire au progrès. Pour l'activer, ce progrès, pour que l'humanité

avance plus vite, il faut que toutes les intelligences puissent se développer : donc, l'égalité dans l'éducation. Sur un point je n'ai pas échoué avec Pasquale, puisqu'il a passé par l'École des Mines et qu'il est ingénieur. Si tu lui demandais ce qu'il préfère : être ce qu'il est ou vivre comme son père, que croirais-tu qu'il répondrait?

JULES

Qu'à aucun prix il ne voudrait revenir à la terre, j'en suis très sûr. En changeant de classe, il a contracté d'autres besoins, voilà tout. Mais est-il plus utile à la communauté? Permets-moi d'en douter. Et plus heureux? J'en doute davantage encore. La preuve, c'est l'espèce de gêne qu'il a toujours eue avec nous, en particulier avec moi.

CHAUVELIN

Si je n'avais à lui reprocher que cela, je l'en estimerais plutôt. Nous pouvons encore lui être utiles, remarque. C'est de la fierté maladroite, mais de la fierté. Nous sommes

les maîtres de ses parents. Nous l'avons connu petit domestique ici. Son amour-propre l'emporte sur son intérêt. Qu'il soit ingrat envers nous, je le lui pardonne. Envers son père et sa mère, ça c'est d'un mauvais cœur.

JULES

Non, papa, mais d'un cœur blessé.

CHAUVELIN

Blessé? Et par quoi?

JULES

Par l'envie. Moi, par exemple, quand je me rappelle notre enfance, je me rends compte qu'il m'a toujours jaloué. Je vois ses yeux en ce moment, quand nous débarquions de Paris, et qu'il regardait mes habits. Ce travail au collège dont tu parles, cette application passionnée, c'était de l'envie encore. Il était là, dans ce lycée de Toulon, assis sur les mêmes bancs que les fils des riches propriétaires de La Garde, de Solliès, de Belgentier, du Cuers, dont il connaissait les fortunes. Il voulait les primer, voilà tout, les humilier.

CHAUVELIN

Tu es en train de faire le procès à l'émulation, le plus généreux de nos instincts.

JULES

Quand il n'en est pas le plus brutal, je dirai le plus animal. A mesure que Pasquale avançait dans ses études, je l'ai trouvé de plus en plus aigri, voyant ses camarades par leurs vilains côtés, interprétant leurs moindres actions par de bas motifs, et toujours ironique à l'égard des sentiments simples sur lesquels repose l'ordre social. Il a fait son devoir à la guerre, j'en conviens.

CHAUVELIN

Tu vois?

JULES

Mais avec quelle révolte intime, et si tu avais entendu ses propos défaitistes! Ensuite, quand il a postulé cette mission en Indochine, qui l'éloignait de France pour une grande année, je me rappelle lui avoir demandé : « Ça ne te fait rien de rester si

longtemps sans embrasser ton père et ta mère? » — « Quel plaisir veux-tu que j'aie à les voir, » m'a-t-il répondu. « Nous n'avons rien à nous dire. » J'ai eu sur les lèvres un cri d'indignation. « Mais c'est monstrueux ! » Et puis je me suis tu. J'ai compris là que les grossières façons des pauvres Andriani, les rusticités de leur aspect, celles de leur langage, lui étaient physiquement insupportables... Tenez. Nous parlions de son mariage. Si vraiment il a trouvé le moyen de tourner la tête à cette demoiselle Métivier, avec ses jolies façons à lui, son profil séduisant de demi-Italien, il n'a qu'une crainte, — a-t-il si tort? — que l'apparition de M. et Mme Andriani ne fasse scandale dans la famille où il veut entrer. Mais oui, a-t-il si tort? Quand nous avons observé, à un moment, son empressement auprès de ma sœur, oui ou non, y avons-nous coupé court? C'est même de là que date son parti pris évident de ne plus mettre les pieds aux *Délices*.

CHAUVELIN

Alors, d'après toi, c'est moi qui ai eu tort, de lui faire donner cette éducation. Tu me l'avais laissé entendre quelquefois, jamais si nettement. Hé bien ! moi, je te réponds : non. En admettant que Pasquale Andriani ait les réactions que tu dénonces, c'est son mauvais cœur, j'y reviens, qu'il faut accuser, et pas les idées qui m'ont conduit. Car enfin, si l'on ne va pas chercher l'intelligence dans les classes que l'on qualifie d'inférieures, — un mot que je déteste, entre parenthèses, — dans quelle torpeur stagnerait cet ordre social dont tu parles et qui doit d'abord être un mouvement, une vie ? L'égalité dans l'éducation, c'est un ferment d'énergie donné à cette vie, un remède à cette torpeur.

JULES

Il y a un vieux proverbe français qui trouve son application ici, papa : *Trop de remède est un poison*. Le développement de l'intelligence populaire est un bien, certes, à une condi-

tion : qu'elle soit maintenue dans le métier. Vivre, c'est bouger, soit, mais c'est d'abord durer. Or, quelle est la loi de la durée? La continuité. Ce n'est pas dans un lycée qu'il fallait envoyer Pasquale. C'est dans une école d'horticulture, pour qu'il continuât son père, comme grand-père, qui était avocat, vous a envoyé, vous, son fils et son héritier, dans une école de droit pour que vous le continuiez. Que fais-je d'autre moi-même, que de vous continuer?... Mais je vous peine, mon père. Que voulez-vous? Notre génération n'a plus la foi dans la mystique de la Révolution. Nos maîtres ne sont plus les Michelet et les Victor Hugo, ces lyriques. Ce sont des observateurs et des scientifiques, comme Balzac, comme Le Play, comme Goëthe qui disait : « Tout ce qui affranchit l'esprit de l'homme sans lui donner de l'empire sur lui-même est pernicieux. »

CHAUVELIN

Tu me glaces, mon enfant ! Nous avons eu

trop d'enthousiasme peut-être. Vous autres, vous en avez réellement trop peu. Et puis, pour en revenir au cas présent, l'estime où nous tenons ce brave Andriani nous fait imiter son fils et regarder seulement aux vilains côtés de leurs relations. Il y en a d'autres, pourtant. Avec sa position d'ingénieur, ce vaniteux de Pasquale a tout de même plus de bien-être, des satisfactions intellectuelles plus intenses, une affirmation de sa personnalité plus satisfaisante que s'il était resté un salarié du sol. Pour ses parents, son éloignement et ses silences sont une tristesse sans doute, mais compensée, sois-en sûr, par la sensation de savoir leur fils à un degré plus haut de l'échelle. Cette joie-là, crois-tu qu'ils ne m'en sont pas reconnaissants au fond de leur cœur? (*On entend des cris.*) Ce doit être Andriani qui nous amène notre incendiaire. Tu ne me reprocheras pas d'être trop généreux pour ce malfaiteur-là, je te le promets. (*Il rit.*) Avoue d'ailleurs que nous

sommes de drôles de gens, de discuter idées pendant que notre domaine est en train de brûler.

JULES

C'est toute l'histoire de la bourgeoisie depuis 89. En attendant, le peuple agit. (*Andriani entre dans la pièce, traînant par le collet Jean-Pierre en haillons.*) Et quel peuple !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANDRIANI, JEAN-PIERRE

ANDRIANI

Le voilà, monsieur Chauvelin, ce *mas-calzone* !... Qu'il explique donc ce qu'il faisait dans le parc, et pourquoi il se sauvait, après avoir encore sauté le mur.

JEAN-PIERRE

Hé bien ! oui, j'avais sauté le mur, mais pas pour mettre le feu, — pour voir.

ANDRIANI

Pour voir, quoi? Si ça flambait bien, pardi.
Ah! crapule!

JEAN-PIERRE

Pour voir, je te répète, tout simplement.
Quand il y a une bagarre dans la rue, et que
tu entends le bruit, tu n'y cours pas?

CHAUVELIN

Mais le mur, Jean-Pierre? Répondez. Vous
aviez le droit de sauter le mur?

JEAN-PIERRE

Ça non, monsieur Chauvelin. Mais ce n'est
pas un crime. Et puis le mur, ce n'est pas une
fois que je l'ai sauté, c'est cent, c'est mille.
Tout petit, avant que vous ayez acheté les
Délices, monsieur Chauvelin, ce que nous en
avons ramassé des morilles, mes copains et
moi, dans le parc, en le sautant, ce mur!
Vous comprenez : l'habitude.

ANDRIANI

Et l'habitude du feu? Tu ne l'as pas? Mais,
monsieur Chauvelin, ces incendies qu'il y a

eu, coup sur coup, dans la forêt du Don, à Sauvebonne, à Méounes, c'est une bande qui les a allumés, et il en est, monsieur Chauvelin, car enfin, qu'est-ce qu'il a dit l'hiver dernier, quand je l'ai pigé vous volant du bois. Je vous l'ai répété : « Je le chaufferai cet été. »

JEAN-PIERRE

Mais je t'ai dit aussi : « J'aurai ta peau, Andriani, » et tu l'as encore, ta sale peau... Ah ! Si on faisait toujours ce qu'on dit. On parle, on parle, parce qu'on est en colère et qu'on a la bouche, et c'est tout. Et puis, monsieur Chauvelin, je le sais bien, je vous l'aurais demandé à vous, ce bois mort que je ramassais, vous m'auriez dit : ramasse. Ce n'est pas à vous que j'en voulais, c'est à lui. Vous, monsieur Chauvelin, je ne vous ai jamais rencontré, sans que vous me donniez un petit billet, un gros quelquefois. Et je vous aurais brûlé votre parc ? Ah ! malheur !

CHAUVELIN

Vous avez tout de même sauté le mur pen-

dant que le parc brûlait, Jean-Pierre. Si vous vouliez seulement voir l'incendie, vous n'aviez qu'à entrer par la porte avec ceux qui venaient pour l'éteindre, et, puisque vous prétendez m'être reconnaissant, vous les auriez aidés.

JULES

Ne discutez pas donc avec lui, mon père. *(Il a, d'un geste, coupé la parole à Jean-Pierre, qui voulait répondre.)* Il s'expliquera avec les gendarmes.

ANDRIANI

J'ai justement envoyé Honorine les chercher à Solliès-Pont. Elle court plus vite qu'un garçon, cette petite.

CHAUVELIN

Hé bien ! Napoléon, charge-toi de garder Jean-Pierre jusqu'à ce que les gendarmes soient là. Ils l'interrogeront. *(Andriani sort par une porte. Une autre s'ouvre.)* Qu'est-ce qu'il y a encore ? Ah ! c'est Mme Andriani...

SCÈNE V

CHAUVELIN, JULES, MADAME ANDRIANI

MADAME ANDRIANI

Je voudrais vous causer seul, monsieur Chauvelin, tout à fait seul.

CHAUVELIN

Je suis à vous, ma bonne Claudia. Toi, Jules, va questionner encore Jean-Pierre.

JULES

Il ne dira pas autre chose que ce qu'il a dit. C'est une affreuse canaille. J'y vais tout de même.

MADAME ANDRIANI. (*Elle l'arrête d'un geste.*)

Non, monsieur Jules, restez. Cela vaut mieux. A vous aussi, il faut que je cause.

(*Un silence. Elle s'est laissée tomber sur une chaise et regarde devant elle, comme hallucinée.*)

CHAUVELIN

Remettez-vous, Claudia. Voyons. De quoi s'agit-il? De votre fils, j'en suis sûr. Il a quelque projet de mariage? Il vous a écrit?

MADAME ANDRIANI

Non, monsieur Chauvelin, il s'agit de Jean-Pierre.

JULES

Qu'est-ce qu'il a encore fait, Claudia? Qu'est-ce que vous savez?

MADAME ANDRIANI

Ce que je sais, monsieur Jules? C'est qu'il n'a rien fait, lui, rien, rien. Avant-hier, quand l'incendie a commencé, il était à Méounes. Je l'ai rencontré qui en revenait. Ce n'est pas lui qui a mis le feu, ce n'est pas lui.

CHAUVELIN

Qu'est-ce que cela prouve? Méounes n'est pas loin. Allumer le feu ici, puis aller là-bas pour s'assurer un alibi, c'est très simple. Mais

si ce n'est pas lui, qui est-ce? Vous avez l'air d'être si sûre, et si troublée.

(Elle ne répond pas.)

JULES

C'est quelqu'un qu'elle connaît et qu'elle n'ose pas dénoncer.

(Elle continue à se taire.)

CHAUVELIN

N'ayez pas peur, Claudia. Dans cet incendie, il peut n'y avoir pas eu malveillance, mais une maladresse. Ça arrive, une imprudence... Qui soupçonnez-vous? Voyons.

MADAME ANDRIANI

Je ne soupçonne pas. Je sais.

CHAUVELIN

Si vous savez, parlez. D'après vous, qui a mis le feu?

MADAME ANDRIANI, *après un nouveau silence.*

Moi.

CHAUVELIN

Vous, Claudia !...

MADAME ANDRIANI, *avec violence.*

Oui, moi, moi, moi.

JULES, *à mi-voix et tourné vers son père.*

Papa, cette femme est folle.

MADAME ANDRIANI

Non, monsieur Jules, je ne suis pas folle. Oui. C'est moi qui ai mis le feu (*elle montre la porte par où son mari a emmené Jean-Pierre*), et je ne veux pas qu'il aille en prison, lui, à ma place. Je suis Corse et nous n'avons pas de ces lâchetés, nous autres Corses. On ne le croirait pas, lui. Quand je vous ai parlé de Méounes tout de suite, ça l'a-t-il justifié pour vous? On ne le croit déjà pas, quand il dit qu'il a sauté le mur, pour voir. On le condamnerait, et ça, je ne le veux pas. Il a toujours été si gentil pour mon fils, quand je l'avais tout petit! Encore maintenant il ne me rencontre jamais sans me demander de ses nouvelles. L'autre semaine, il m'en parlait. Il me disait : « Tout serait mieux chez vous, madame Claudia, si Pas-

quale était resté jardinier comme son père... »
 Et il irait en prison à ma place? Non, non, non... Et puis (*s'exaltant encore*), ça m'étouffe depuis trois jours... Mais le reste aussi m'étouffe. (*Elle s'avance, dans un geste de colère, vers Chauvelin.*) Ça dure depuis trop longtemps. Il faut que ça éclate.

JULES

Je vous répète qu'elle est folle, mon père. Ne l'écoutez plus. Allez-vous-en, et laissez-moi causer avec elle.

CHAUVELIN

Non. Il faut que je l'écoute, surtout après notre conversation de tout à l'heure. Alors, Claudia, c'est vous qui avez mis le feu? Ce n'est pas possible que vous l'ayez mis exprès. Je vous le disais : ça se rencontre qu'un incendie s'allume par une imprudence. Ensuite, on se le reproche et on a tort. Que vous ne vouliez pas que l'on accuse ce pauvre diable de Jean-Pierre, c'est bien, c'est très bien. Ça ne m'étonne pas de vous. Mais calmez-vous

et dites-nous comment la chose s'est passée, posément, gentiment. Vous voyez que je suis calme, moi, et que je ne vous gronde même pas.

MADAME ANDRIANI, *toujours avec violence.*

Non, monsieur Chauvelin, il n'y a pas eu d'imprudenc. C'est bien exprès que j'ai mis le feu, exprès... A cause de vous...

CHAUVELIN

A cause de moi?

MADAME ANDRIANI

Oui, à cause de vous, pour me venger. Vous m'avez trop fait souffrir!

JULES

Un maître qui a toujours été si bon pour vous, Claudia, et pour les vôtres! Je vous défends, entendez-vous, de parler ainsi à mon père.

MADAME ANDRIANI

Si, monsieur Jules, je lui parlerai, et à vous aussi. Je vous répète : ça dure depuis trop longtemps. Ah! Ce n'est pas d'aujourd'hui

que j'ai pensé à lui brûler son parc et sa maison, parce que je sais qu'il les aime tant... Mais je n'osais pas me venger...

CHAUVELIN

Vous venger, Claudia, et de quoi?

MADAME ANDRIANI

De ce que vous m'avez pris mon fils ! (*Sur un geste de Chauvelin.*) Je sais. Vous allez me dire que vous avez dépensé de l'argent pour lui, pour ses classes, qu'il vous doit sa position. Tout cela est vrai. Mais moi, sa mère? Il serait mort quand vous me l'avez envoyé au collège, je ne l'aurais pas perdu davantage, mais je me le rappellerais, comme il était alors, si câlin, si doux, m'embrassant, se serrant contre moi, me disant : Maman. Au lieu qu'aujourd'hui... (*Elle éclate en sanglots.*)

CHAUVELIN

Aujourd'hui?... Ma pauvre Claudia, entre cet enfant et vous il n'y a qu'un malentendu. Que je l'ai répété de fois à votre mari !... Pasquale est paresseux. Il n'écrit pas. Il se plaît



à Paris et il s'ennuie à la campagne. Son éducation n'a rien à voir avec des négligences qu'il faut lui pardonner. Ce sont des égoïsmes de jeune homme qui ne sait pas, qui ne se rend pas compte...

MADAME ANDRIANI, *l'interrompant.*

Si, monsieur Chauvelin, il se rend compte. Il est un bourgeois et nous sommes des ouvriers, voilà le vrai. Ça ne date pas d'à présent. Il n'était pas un jeune homme quand j'allais le voir au lycée de Toulon, au parloir. Il se tenait, tout gauche, tout replié. Ses yeux regardaient les toilettes des mères de ses camarades, puis la mienne. Je le connais si bien ! Il avait honte ; et quand vous veniez ici, monsieur Jules, vous croyez que ça ne me crevait pas le cœur de le voir si triste ?

JULES

Si triste, et pourquoi ?

MADAME ANDRIANI

Parce que je ne pouvais pas lui acheter

les hardes que vous donnait votre maman. Et il me le disait !... Je les lui cousais de mes mains, ses habits à lui. Il ne m'en a jamais dit merci avec son cœur, parce qu'il pensait à vos affaires, à vous. Ah ! que ce je vous en ai voulu, monsieur Jules, à vous aussi ! Que j'ai eu envie de vous les gâter, vos belles frusques, de vous les déchirer ! Ça m'est arrivé deux fois : pour un veston bleu, puis un gris qu'il avait admirés. Vous n'avez pas deviné. Quand je m'en suis confessée, M. le Curé m'a dit que ce n'était pas bien, qu'il fallait me repentir, surtout ne pas recommencer. Je n'ai pas recommencé, pas à cause de lui, à cause de votre dame, monsieur Chauvelin. J'ai senti qu'elle me comprenait, elle, un jour qu'elle est allée acheter à Toulon une bicyclette toute pareille à celle que M. Jules avait cette année-là, pour la donner à Pasquale. Elle l'avait vu tout farouche. Elle avait deviné qu'il était jaloux et que cela le séparait de nous. Rien que pour ce geste, si elle

vivait, je n'aurais pas mis le feu. Mais vous autres !...

CHAUVELIN

Mais, Claudia, nous avons tout fait, nous autres, comme vous dites, pour ne pas séparer Pasquele de vous. Quand il était à l'École des Mines, qui donc vous l'envoyait, à toutes les vacances ?

MADAME ANDRIANI

Ah ! j'aime encore mieux qu'il ne vienne plus que de le voir arriver avec ce visage d'étranger. Rien que dans sa manière de s'asseoir à table, de couper sa viande, de tenir sa fourchette, son couteau, de boire, il y avait du mépris pour son père et pour moi, qui sommes des gens simples. Rien ne l'intéressait de nous, de nos idées, de nos sentiments. Après le dîner, tout de suite, il montait dans sa chambre. Jusqu'à onze heures, minuit, je voyais une raie de lumière sous la porte. Je pensais : il écrit à des gens que je ne connais pas, qui sont ses amis, qui ne

seront jamais les nôtres. Voudrait-il seulement que nous les connaissions?

CHAUVELIN

Pourquoi n'y entriez-vous pas, dans cette chambre, vous expliquer avec lui?

MADAME ANDRIANI

On ne peut pas, monsieur Chauvelin. On ne peut pas. Une mère ne peut pas dire à son fils : « Tu as honte de moi », quand c'est vrai, et qu'elle le sait. Il y en avait d'autres mamans, dans le voisinage, qui me disaient, elles : « Êtes-vous heureuse, madame Claudia, d'avoir un fils si instruit ! » Et leurs garçons à elles, étaient là qui savaient à peine lire, comme nous, mais qui ne les quittaient pas, qui les aidaient à travailler la terre. Ils suaient ensemble sous le soleil. Ils avaient froid ensemble par la gelée. Ce que je vous en voulais alors, monsieur Chauvelin !... J'ai tout de même eu un peu de consolation quand vous avez fait voyager votre demoiselle. Pasquale s'en occupait trop et vous l'avez deviné.

A ce moment-là et dans une heure de chagrin, il m'a, pour une fois, ouvert son cœur. Je le consolais. Il me disait : « Quand on a fait son devoir comme, moi, sous Verdun, et que l'on a la croix de guerre, on est l'égal de tout le monde, pourtant ! » Je lui disais : « Toi, oui, mais moi, c'est tout naturel que M. Chauvelin n'accepte pas que sa fille m'appelle sa mère. » Il me répondait : « Toi, maman, qui es si bonne ! » Et il m'embrassait en pleurant. Pour ce mot-là, je vous ai dit merci. Ah ! ça n'a pas duré, cette confiance, et alors j'ai recommencé à vous détester. Puisque vous n'en vouliez pas, de mon fils, il ne fallait pas me le prendre.

CHAUVELIN

Mais si ma fille avait aimé Pasquale, je vous assure, Claudia, que je ne me serais pas opposé à ce mariage. Ce sont des idées que ce pauvre garçon s'était faites.

MADAME ANDRIANI

Ne mentez donc pas, monsieur Chauvelin.

JULES

Encore une fois, Claudia, je vous défends...

MADAME ANDRIANI, *plus furieuse encore.*

Dites donc, monsieur Jules, je ne suis plus à votre service. Quand les gendarmes vont être là, vous allez me faire arrêter. Je serai une criminelle, une condamnée, mais je vous aurai déballé tout le paquet. Je serai délivrée... Oui, monsieur Chauvelin. Voilà des jours et des jours que la vengeance me travaillait. La dernière semaine, quand un camarade de notre gars au lycée de Toulon a traversé Solliès, il est monté nous voir. Il nous a parlé d'un beau mariage dont il est question pour Pasquale, d'une famille riche, celle d'un notaire, où il entrerait. Naturellement, pas un mot ne nous est venu de lui là-dessus. Je l'ai vu en pensée, arrivant lui-même pour nous demander de ne pas assister à ce mariage. Alors, j'ai été trop malheureuse. J'ai eu faim et soif de me venger, comme on a faim d'un morceau de pain et soif d'un verre d'eau, à

en crier. Il y a trois jours, j'étais à une extrémité du parc à nettoyer une allée. Quelqu'un avait sauté le mur comme Jean-Pierre et jeté son cigare allumé dans le fourré. Des brindilles sèches, des aiguilles de pin, des pommes, commençaient de flamber. Ce n'est pas une fois par été, c'est vingt, c'est cent que nous en avons éteint, de ces petits brasiers. Je marche vers ce tas, pour écraser ces brindilles, — et puis, je m'arrête. Le vent s'était levé. Les arbres criaient. La flamme bougeait, grandissait. Elle léchait l'écorce d'un des troncs voisins. Je la tenais, ma vengeance, et me voilà qui ramasse d'autres aiguilles, à poignées, d'autres écorces, d'autres branches mortes, des pommes de pin, pour la nourrir, cette flamme. Elle grandit de nouveau. Elle s'élargit. Elle monte. Un coup de mistral plus fort la propage encore. J'étais là sur un rocher, assise maintenant, le cœur crevé. Je vous voyais, monsieur Chauvelin, vous promenant dans ce bois, comme je vous

ai vu si souvent, et heureux. Et j'entendais en moi comme un démon me dire : « Il ne s'y promènera plus... » Et je me levais, courant ici, courant là, ramassant d'autre bois pour en jeter encore, encore, toujours davantage. La résine craquait. Le tronc voisin avait pris feu, puis un autre. Alors j'ai eu peur. J'ai couru pour prévenir Napoléon. Je l'ai trouvé à la maison qui avait ouvert le tiroir où nous gardons les lettres de Pasquale et qui pleurerait. Je ne lui ai rien dit. Vous savez tout, maintenant. D'ailleurs, j'entends les chevaux des gendarmes... C'est fini, mais je suis vengée. *(Elle se cache le visage dans les mains, les coudes sur les genoux, dans une attitude de passivité résignée.)*

CHAUVELIN, à son fils.

Jules, va m'appeler Andriani et Jean-Pierre. *(Il l'accompagne jusqu'à la porte, et à mi-voix :) Ne reviens que dans cinq minutes et pas un mot à personne de ce qu'elle vient de nous dire. (Il montre Mme Andriani.) Pas*

un mot à personne, tu m'entends, à Andriani non plus, à lui surtout.

JULES

J'ai compris, mon père. Vous voulez préparer ce brave homme.

CHAUVELIN

Je veux être juste.

SCÈNE VI

CHAUVELIN, MADAME ANDRIANI

MADAME ANDRIANI. (*Elle s'est levée.*)

Laissez-moi sortir, monsieur Chauvelin. Il faut que j'aille arranger mes affaires pour la prison.

CHAUVELIN

Vous n'irez pas en prison, Claudia. Je ne porterai pas plainte.

MADAME ANDRIANI, *le regardant.*

C'est moi qui me dénoncerai aux gendarmes, alors. Je ne veux pas vous devoir ça.

CHAUVELIN

Vous ne vous dénoncerez pas. Claudia. Vous ne ferez pas ce chagrin à votre pauvre mari. Il est déjà si malheureux ! Et votre fils ? Sa mère incendiaire et condamnée, c'est sa carrière brisée, son mariage impossible, s'il est vraiment à la veille de se fiancer. C'est à moi que vous en vouliez. Vous êtes vengée. Vous l'avez dit, et c'est vrai, en me brûlant ce bois que j'aimais tant, vous m'avez touché à un point sensible, et plus encore en m'apprenant le mal que je vous ai fait, sans le savoir. Allez, nous sommes quittes.

MADAME ANDRIANI

Non, monsieur Chauvelin, je ne me tairai pas.

CHAUVELIN

Vous vous taisez. (*La porte s'ouvre.*) Mais regardez-le donc, votre homme, et comme il est vieilli déjà. Parlez, et il en mourra.

SCÈNE VII

CHAUVELIN, JULES, ANDRIANI, JEAN-PIERRE,
MADAME ANDRIANI, LES GENDARMES,

ANDRIANI

Ma femme ! Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

CHAUVELIN

Cette brave Claudia vient d'apprendre que Jean-Pierre a été arrêté. Elle a couru pour me dire qu'elle l'a vu hier qui rentrait de Méounes, tranquillement. Si c'était lui, le coupable, il serait resté ici à surveiller l'incendie et à le nourrir. Et puis, elle m'a parlé de lui en des termes qui s'accordent trop avec mes propres impressions. Elle a fini de me convaincre. Il a sauté le mur, j'en ai la certitude maintenant, comme il le raconte, par une curiosité trop naturelle. (*Se tournant vers Jean-Pierre.*) Vous pouvez vous en aller, Jean-Pierre, (*au brigadier*), et vous aussi,

brigadier. Je ne porterai pas plainte. L'incendie a eu lieu dans mon bois. Grâce à la clôture, je suis seul lésé. J'ai réfléchi. Il y a une explication si simple : le dur soleil qu'il fait depuis une semaine, — c'est toi, Napoléon, qui me le disais ce matin, — des débris de bouteilles cassées que les ouvriers ont jetés dans le fourré, — ceux qui sont venus, il y a quinze jours, travailler aux rosiers. Les rayons de ce soleil ont traversé quelques morceaux de ce verre tombé sur un tas d'aiguilles sèches. Le verre a fait lentille et elles ont pris feu. (*A son fils.*) Tu te souviens, Jules, quand, tout petits, vous vous amusiez, toi et Pasquale, à faire flamber des feuilles de papier en posant sur elles, sous le soleil, le verre des lunettes que tu portais pour corriger ta myopie : « Surtout, vous disais-je, ne jouez pas à ce jeu dans le bois... » Avais-je raison? (*De nouveau au brigadier.*) Mais il ne faut pas que vous vous soyez dérangés pour rien, mon ami, vous et

votre homme. Claudia, préparez-leur de quoi prendre un peu de notre vin cuit, de celui d'il y a deux ans. Une merveille, brigadier. Vous n'en aurez pas souvent goûté de meilleur. Vous boirez à ma santé, n'est-ce pas, et à celle de mon fils.

LE BRIGADIER

Oui, monsieur Chauvelin.

CHAUVELIN

Et à la complète extinction du feu.

LE BRIGADIER

Oui, monsieur Chauvelin. On va surveiller ça. Mais (*il regarde par la fenêtre*) voyez comme la fumée décroît, et ce gros nuage du côté de Cuers. Nous aurons de la pluie avant ce soir. Ça finira tout. Encore merci, monsieur Chauvelin... (*Il sort, suivi de son compagnon, tous deux avec le salut militaire.*) Nous allons d'abord donner un coup d'œil là-bas. Nous reviendrons pour votre vin cuit après. Nous aurons plus de cœur à le savourer. Et encore merci.

CHAUVELIN

Les braves gens ! (*A Jean-Pierre.*) Attends là, Jean-Pierre, pour trinquer aussi avec eux. Ce sera plus agréable que s'ils te menaient au poste, hein ! Seulement, promets-moi de ne plus jamais sauter le mur. Tu me gâtes mes tuiles d'abord, et puis tu vois ce que l'on risque.

JEAN-PIERRE

Je vous le promets, monsieur Chauvelin...
Et le bois mort ?

CHAUVELIN

Andriani te laissera en ramasser, pourvu que tu passes par la grande porte.

ANDRIANI

Que diront les autres alors, monsieur Chauvelin ?

CHAUVELIN

Laisse les autres aussi en ramasser. Il n'y en aura que trop, à présent, du bois mort !

JEAN-PIERRE, *sortant avec Andriani qui le fait passer devant, avec un geste de mécontentement.*

Soyez tranquille, monsieur Chauvelin. On prendra juste le nécessaire. Merci pour le bois. Merci pour le vin cuit. Merci pour tout.

(Pendant cette scène, Claudia est restée muette. Elle n'est pas sortie avec les autres.)

JULES

Hé bien ! Et vous, Claudia, vous ne dites pas même merci à mon père.

CLAUDIA, *après un moment de silence, et sortant à son tour.*

Non, monsieur Jules. Je ne peux pas. Je ne peux pas.

SCÈNE VIII

CHAUVELIN, JULES

JULES

C'est moi, mon père, qui veux vous dire merci de l'admirable exemple de générosité

que vous venez de me donner. Comme je vous respecte ! Comme je vous aime !... Mais cette femme !... Ah ! le monstre !

CHAUVELIN

Non, Jules. C'est une femme du peuple, tout simplement, avec la sauvegerie d'une primitive. Mais c'est une mère... En l'écou- tant, une lumière s'est faite en moi, tu sais, — une de ces évidences que l'on soupçonnait, que l'on ne voulait pas voir. C'est toi qui avais raison tout à l'heure. Tandis qu'elle me parlait, — on se dédouble dans ces moments- là, — tes phrases à toi me revenaient. Non, je n'ai pas bien agi avec leur fils. Tu parles de générosité. Je n'ai pas été généreux dans cette histoire de ce garçon. J'ai été un égoïste.

JULES

Vous, égoïste ? Mais ce n'est pas ce que j'ai dit, mon père. Une charité qui se trompe n'a rien de commun avec l'égoïsme.

CHAUVELIN

Si, quand on satisfait ses idées sans s'inquiéter des conséquences, et c'est exactement ce que j'ai fait. S'intéresser à un enfant intelligent, lui faciliter le développement de son intelligence, c'est une charité, mais à une condition, c'est que ce soit un geste réfléchi et non pas impulsif. Le mien n'a pas été réfléchi. Je devais faire de Pasquale Andriani un paysan supérieur, tu l'as dit, l'envoyer dans une école d'horticulture, le maintenir dans son milieu. J'en ai fait un petit bourgeois manqué. Pourquoi? Va, — j'y vois trop clair à cette minute, — parce que j'ai eu l'orgueil de mes théories : école unique, égalité des points de départ pour tous les citoyens. Depuis que j'existe, j'ai toujours eu un sentiment si vif de ce qu'il y a de dur, de cruel dans l'irréremédiable distinction des classes. Certainement l'instruction est un remède à ce mal. Mais qu'il est juste le proverbe que tu me citais : « Trop de remède est un poi-

son ! » Qu'il m'a fait mal, le cri de haine de cette femme !

JULES

Le mot que tu viens de prononcer la juge, papa. Un cri de douleur m'aurait touché, moi aussi, d'une douleur simple comme celle de son mari. Mais la haine ! C'est le signe d'une nature si basse. C'est d'elle que son fils tient sa vilénie. Jamais son éducation ne l'aurait détaché de ses parents, sans cette hérédité.

CHAUVELIN

Je n'en suis que plus fautif d'avoir déchaîné les mauvais instincts de ces deux cœurs. (*Un silence. Il va s'accouder à la fenêtre.*) Le brigadier l'avait annoncé. La pluie commence à tomber. Ce reste de fumée sous un ciel bas, quel décor pour un adieu ! Et c'est un adieu, mon Jules, que je dis à cet endroit qui m'a été si cher. J'en partirai demain, pour n'y plus revenir qu'au moment du déménagement. Je vais mettre *Mes Délices* en vente. Tu me donneras bien un coin, pour achever

d'y vieillir, dans ta Touraine que je m'apprendrai à aimer. Ici, je ne me supporterais pas, après cette scène. Je ferai à ces pauvres Andriani une rente, qui ne compensera pas ce que je leur ai pris et je ne reverrai plus cette malheureuse. Cela, je ne le supporterais pas davantage. Une agonie physique, c'est bien douloureux à regarder. Mais une agonie morale !... Le parc serait intact que de me retrouver dans cette maison, en face de cette femme, parmi ces meubles qui l'ont entendue crier cette souffrance dont je suis la cause (*sur un geste de son fils*), oui, j'en suis la cause... ça, c'est trop dur.

1928.

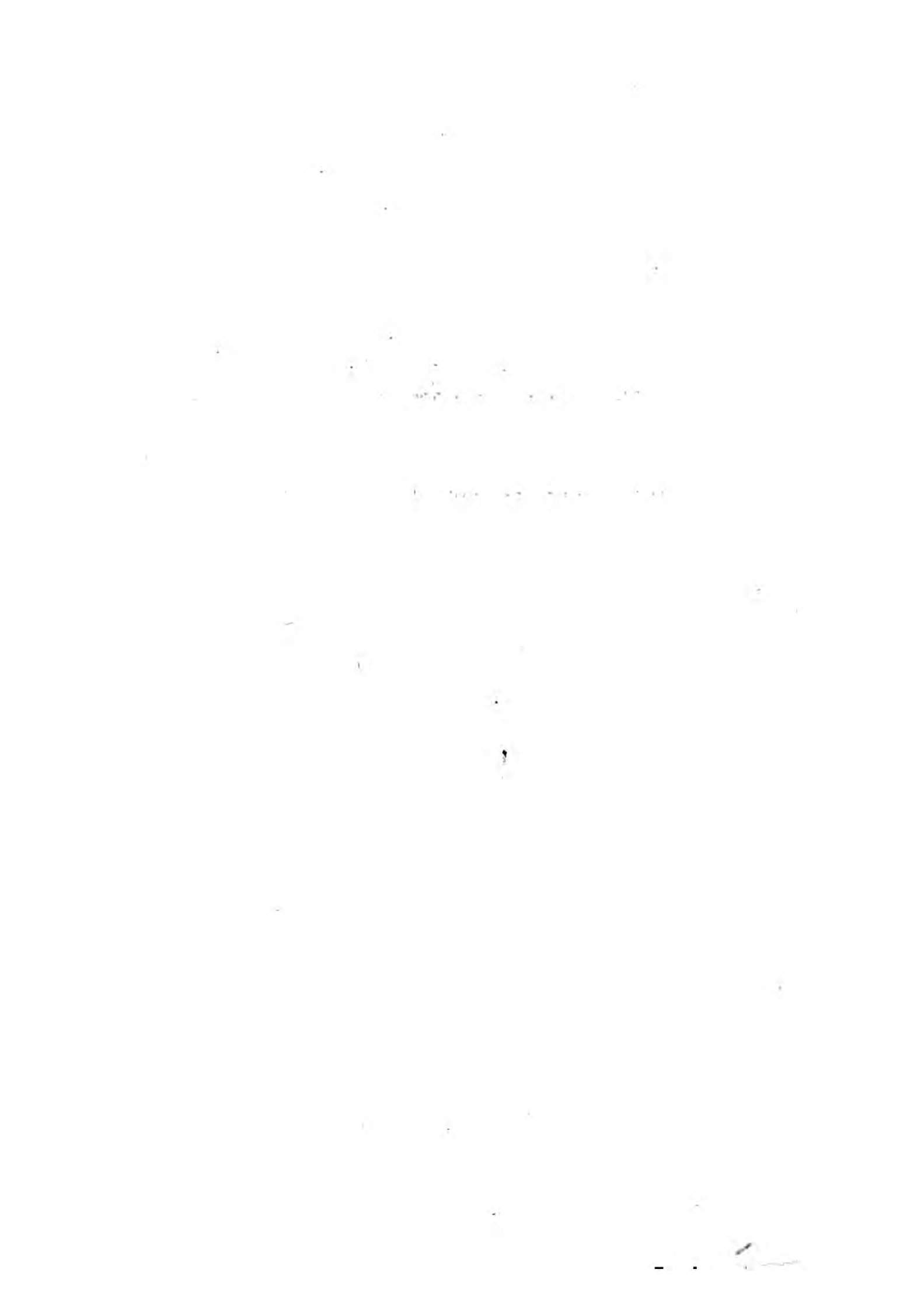
FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS.....	I
ON NE CONNAÎT PAS LES CŒURS.....	1
LE SOUPÇON.....	81
LA VÉRITÉ DÉLIVRE.....	147
TROP DE REMÈDE EST UN POISON.....	223

69704986

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer sur les presses
de la
LIBRAIRIE PLON
le 12 juillet 1929.



PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ON NE VOIT PAS
LES COEURS

LE SOUPÇON — LA VÉRITÉ DÉLIVRE

TROP DE REMÈDE EST UN POISON



140

PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

L/U 835 A.



ŒUVRES COMPLÈTES DE PAUL BOURGET

CRITIQUE

- *I. *Essais de psychologie contemporaine.*
- *II. *Études et portraits.*
- III. *Études et portraits (2^e série).*
- IV. *Pages de critique et de doctrine.*
- V. *Nouvelles pages de critique et de doctrine.*
- VI. *Quelques témoignages. — Au Service de l'ordre.*

ROMANS

- *I. *Cruelle énigme. — Un Crime d'amour. — André Cornélis.*
- *II. *Mensonges. — Physiologie de l'amour moderne.*
- *III. *Le Disciple. — Un Cœur de femme.*
- *IV. *La Terre promise. — Cosmopolis.*
- *V. *Une Idylle tragique. — La Duchesse bleue.*
- *VI. *Le Luxe des autres. — Le Fan-tôme. — L'Eau profonde.*
- *VII. *L'Étape. — Un Divorce.*
- VIII. *L'Émigré. — L'Écuyère.*
- IX. *Le Démon de midi.*
- X. *Le Sens de la mort. — Lazarine.*
- XI. *Laurence Albani. — Némésis.*
- XII. *Un Drame dans le monde. — La Géôle.*
- XIII. *Cœur pensif ne sait où il va. — Le Danseur mondain.*
- XIV. *Nos actes nous suivent.*

NOUVELLES

- I. *L'Irréparable. — Deuxième amour. — Profils perdus. — François Vernantes.*
- II. *Pastels. — Nouveaux pastels.*
- III. *Recommencements. — Voyageuses. — Complications sentimentales.*
- IV. *Drames de famille. — Les Pas dans les pas.*
- V. *Un Homme d'affaires. — Monique. — Les Deux Sœurs.*
- VI. *Les Détours du cœur. — La Dame qui a perdu son peintre.*
- VII. *L'Envers du décor. — Le Justicier. — Anomalies.*
- VIII. *Conflits intimes. — Le Tapin.*

THÉÂTRE

- I. *La Barricade. — Le Tribun. — Proverbes.*
- II. *Un Divorce (en collaboration avec M. Cury). — Un Cas de conscience (en collaboration avec M. Basset). — La Crise (en collaboration avec M. André Beaunier). — Le Sens de la mort (en collaboration avec M. Cury).*

VOYAGES

- I. *Sensations d'Italie. — Notes d'un voyage en Grèce.*
- II. *Outre-mer*

POÉSIES

- La Vie inquiète. — Edel. — Les Aveux. — Poésies inédites.*
- En cours de publication. Format in-8° cavalier.
- *Volumes en vente en juillet 1929. Prix : 25 francs.

ET

1928

1929

1930

1931

1932

1933



